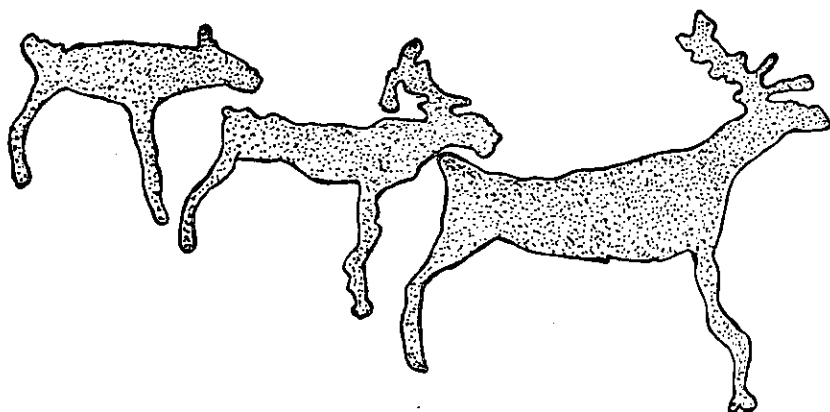


BORÉALES

REVUE DU CENTRE DE RECHERCHES INTER-NORDIQUES



VOYAGES ET DÉCOUVERTES
Du Kamtchatka au Groenland,
en passant par les îles Féroé
et... la Finlande

(I)

EDITORIAL

Histoire, histoires...

Aventures, rencontres, découvertes...

Voici donc un numéro buissonnier qui nous fera faire un voyage arbitraire du Kamtchatka au Kamtchatka en passant par les îles Feroé, le Groenland, l'Ingrie, la Finlande et même la Nouvelle Sibérie et la découverte de l'Amérique et nous permettra successivement d'aborder les rives du conte, de la poésie, de la musique en effleurant celles de la linguistique et de la peinture. Nous ne quitterons les navires à la recherche de nouvelles terres ou d'animaux marins mythiques ou nous égarer un instant à l'Institut Finlandais de Paris pour mieux replonger au coeur de la vie des sauteurs de morue groenlandais.

Aucune hiérarchie donc dans ce numéro où chacun doit trouver pitance à son goût et dans lequel il sera loisible de picorer selon sa faim et l'état d'esprit de l'instant. Nous mêmes, selon l'humeur passagère avons nous hésité, préféré l'un ou l'autre, discuté qualité, originalité, intérêt Ainsi à l'instant même, comment ne pas insister arbitrairement sur quelques extrêmes : le premier rapporte l'étonnant voyage, tranche de vie aussi grasse et saignante qu'un steak de phoque, que nous conte Jean-François Treutens en un langage qui fond dans la bouche et ne laissera personne indifférent ; le second nous est rapporté par Victoria V. Petrachova et nous rappelle la légende d'Elwel, un récit ancien, simple et beau, des Itelmènes du Kamtchatka ; le troisième enfin est le compte-rendu d'un événement finno-parisien. Rappelons nous qu'en Septembre 1986 nous accueillions à la Maison de la Suède à la Cité Universitaire de Paris la poétesse Tyne Saastamoinen et une dizaine de jeunes écrivains du groupe Nuori Voima. En Mai 1992, ils étaient de retour à Paris. Pas les mêmes. D'autres. Ce n'était pas encore la génération suivante mais tout simplement étaient-ils un peu plus jeunes, différents et tout aussi talentueux. Gageons qu'au moment où la prochaine vague atteindra les berges de la Seine, nous parviendra l'écho des réussites littéraires de ceux que nous connaissons déjà et qui sont probablement parmi les écrivains qui feront le XXI^e siècle des lettres finnoises et finlandaises. Nous retrouverons avec émotion tous les textes qu'Olivier Descargues nous transmet en français et qui ont été lus à Paris, dans les deux langues.

H.C.F.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner au

Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N.)
28, rue Georges Appay, 92150 SURESNES - FRANCE

Abonnement simple 1 an (1 volume ou 4 numéros) : FRANCE 150 francs
ETRANGER 200 francs

Abonnement de soutien : 600 francs

Nom : Prénom :

Profession/fonction :

Adresse : N° Rue :
.....

Ville : Code : Pays :

- Règlement par :
- Chèque bancaire
 - Chèque postal 22 171 55 G Paris
 - Mandat
 - Mandat international

LA LÉGENDE D'ELWEL, UN CONTE ANCIEN DES ITELMENES DU KAMTCHATKA

ETHNOLOGIE / FOLKLORE / ITELMENE / KAMTCHATKA

par Victoria V. Pétrachova*

La légende d'Elwel se perd dans la nuit des temps. Elle me fut contée par l'une des plus vieilles indigènes du Kamtchatka, Tatiana Petrovna Goutorova. De par sa famille, elle était originaire du village itelmène de Kovrane¹. Les Koriaks du voisinage appelaient cette bourgade Kav'yal -ce qui signifie dans leur langue, le coude du fleuve. Pour les villageois eux-mêmes, c'est Kaoural, l'inflorescence en itelmène.

Aussi loin que l'on remonte dans la mémoire de ses habitants, Kovrane fut toujours blotti douillettement au pied du mont Elwel. Du printemps à l'automne, les demeures y baignent dans le parfum des fleurs, blanches comme de la neige.

Qui sait combien d'eau s'est écoulée depuis ce temps-là, mais le nom du village, de la montagne, du fleuve au cours paisible, presque silencieux, conservent en eux le mystère des années enfuies...

La légende d'Elwel

C'était il y a bien longtemps. Dans un petit village itelmène non loin de la mer vivait un jeune chasseur du nom d'Ouht.² Il était fort, habile et beau. Dans le même hameau habitait la belle Latchtchah.³

Ouht et Latchtchah s'aimaient et ils avaient coutume de se rencontrer dans une épaisse boulaie au bord d'un frais torrent.

Latchtchah avait annoncé à ses parents qu'Ouht désirait l'épouser lorsque les arbres reverdiraient, que la terre se couvrirait de fleurs et que les rivières seraient pleines de poissons. Le père et la mère étaient enchantés qu'un garçon aussi bon et courageux fût épris de leur fille unique.

Ce jour-là, Latchtchah se pressait vers le bosquet de bouleaux où l'attendait Ouht. Toute à la joie d'aller retrouver son bien-aimé, la vue du gai torrent et des premières plaques de neige fondue la comblait d'aise. Soudain, le vieux, le méchant chaman Kana⁴ lui barra le chemin, en s'écriant :

* Candidate es-Sciences philosophiques, rédactrice et spécialiste des cultures traditionnelles auprès de l'Union des Associations de Peuples du Nord du Kamtchatka.

" C'est bien en vain que tu te hâtes de rejoindre Ouht, belle Latch⁵ puisque tu vas bientôt devenir ma femme! Tu seras la plus riche des Itelmènes. A toi les plus beaux atours, les mets savoureux et gras jusqu'à satiété. Tout le monde a peur de moi, comptant obtenir par mon intercession les meilleurs vêtements et une abondance de fourrures, de viande, de Youkola⁶. Je suis tout-puissant et aucun bon chaman n'aurait la témérité de désensorceler une seule de mes victimes. Ha! Ha! La bouche grimaçante, il partit d'un rire mauvais. Tes parents aussi me craignent et ils ne prendront pas le risque de repousser un prétendant aussi important que moi. Ha! Ha! "

Latchtchah ne courba pas le front devant l'horrible, devant l'abominable chaman. Ses yeux, noirs comme des baies de camarine,⁷ étincelaient d'un feu altier et frondeur. Ce n'est qu'après avoir retrouvé Ouht près du torrent secret qu'elle fondit en larmes en lui faisant part des intentions de Kana.

" Ne crains rien, Latchtchah, je vais convaincre tes parents et nous vivrons bientôt tous deux ensemble. Je chasserai, tu verras. Nous aurons toutes sortes de gibier, pour nous nourrir, et autant de peaux et de fourrures que nous voudrions pour nous vêtir. Un aigle de la montagne, doué d'intelligence, m'aide à chasser car je l'ai sauvé autrefois alors qu'il n'était qu'un oisillon."

Ouht eut beau implorer longuement les parents de lui donner leur fille, ceux-ci n'en finirent pas moins par répondre :

" Le chaman ne nous le pardonnerait jamais. Il enverrait des maladies à nos vieillards ou dresserait contre nous d'autres tribus qui viendraient nous massacrer à coups de lances et de flèches."

Alors, éclatant en d'amers sanglots, Latchtchah s'écria :

" Plutôt que de devenir l'épouse du méchant chaman, je préférerais me jeter à la mer!"

Vaincus par la douleur de leur fille, ils donnèrent enfin leur accord et le village célébra leurs noces dans l'allégresse. Ouht et Latchtchah s'aimaient, mais les parents, tout en se réjouissant de leur bonheur, restaient inquiets, redoutant la vengeance du chaman.

L'hiver passa. Quand vinrent les premiers jours du printemps, Ouht fit ses préparatifs pour s'en aller au loin sur les hautes montagnes, chasser le renne et le mouflon⁸.

" Prends bien soin de toi, Latchtché , car nous allons bientôt avoir un enfant. Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi, je serai de retour à la nouvelle lune."

Quelques jours après le départ d'Ouht pour la montagne, Latchtchah mit au monde une fille. La sage-femme savait que les parents espéraient avoir un fils aussi, lorsqu'elle vit le sexe du bébé, s'écria-t-elle d'un air dépité :

" Eèèi wèlk!⁹ Une petite fille est née!"

De cette interjection, on fit un prénom : Elwel.

Les jours suivaient les jours. Latchtchah attendait impatiemment le retour d'Ouht, lorsqu'enfin revint la nouvelle lune. Ce matin-là, dès l'aube la jeune femme toute heureuse chantait doucement en berçant en cadence la petite Elwel :

*" C'est aujourd'hui que nous serons les plus heureux,
" C'est aujourd'hui que ton père va revenir."*

Au même moment des cris de désespoir déchirèrent le silence :

" Malheur, ma fille! Kana le chaman vient d'arriver à la tête d'une tribu étrangère. Ils sont tous armés de flèches et de lances!"

C'était sa mère qui avait fait irruption dans la hutte et se lamentait. Sur ses pas parut Kana, hideux, la bouche déformée par un ricanement haineux :

" Latch! Tu as refusé de devenir ma femme, et bien c'est moi maintenant qui vais te prendre de force. Pour prix de ta désobéissance, j'anéantirai toute ta tribu. Quant à la chienne que tu a eue avec Ouht, il désignait le nourrisson, je la maudis! Par vengeance, je la laisse en vie, elle deviendra la plus monstrueuse, la plus méchante des créatures, de sorte que le malheur guettera quiconque la connaîtra. Elle sèmera le mal et la haine parmi les hommes."

" Pourquoi t'en prends-tu à une pauvre petite innocente? s'écria à l'adresse de Kana rendu fou furieux la vieille mère qui tenait dans ses bras sa petite-fille. Les yeux de l'affreux chaman étincelaient de lueurs mauvaises :

" Holà, Minliai!¹⁰ Surveille ma femme pendant que je vais régler leur compte à quelques membres de cette tribu!" ordonna-t-il.

Latchtchah entendit des cris, des gémissements et des imprécations, c'était le chaman Kana qui torturait ses victimes. La jeune femme s'approcha de la petite Elwel, l'embrassa et, serrant fortement sa mère, elle lui chuchota :

" Maman, pardonne-moi! Protège Elwel! J'aime Ouht et jamais je ne deviendrai l'épouse de cette horrible chaman."

Puis, l'ayant embrassée, elle sortit en courant. Le serviteur de Kana se lança à sa poursuite. Alors, sans hésiter, elle se jeta dans les flots du haut de la berge escarpée.

De rage, le chaman précipita à son tour Minliaï à la mer et, après avoir assouvi sa colère sur des pauvres diables sans défense, il quitta le village dévasté.

Ouht rentra à la maison en chantant joyeusement. L'aigle volait au loin devant lui. Soudain, il vit l'oiseau faire demi-tour et venir à sa rencontre :

" Malheur, Maître! Là-bas, il est arrivé un malheur! "

Accouru vers son village natal, le jeune homme y découvrit un horrible spectacle. Partout gisaient des corps d'amis massacrés, de vieillards, de femmes, d'enfants. Parmi les victimes, il découvrit sa belle-mère agonisante qui tenait avec précaution un nourrisson dans les bras.

" Maman, qu'est-il arrivé? Où est Latchtchah? S'exclama-t-il au comble de la douleur.

" Ta Latchah n'est plus, mon fils! Elle est dans la mer, notre Latchtchah balbutia la mère. Mais voici ta fille, Elwel. L'abominable chaman Kana qui a fait périr toute notre tribu, lui a jeté un sort. Je vais mourir, mon fils, et je te fais cette ultime recommandation: va-t'en trouver le bon chaman Kwez'm¹¹, lui seul possède le pouvoir de la sauver en rompant le charme qui s'exerce sur elle. "

Sur ces mots elle rendit l'âme. Serrant délicatement la main de sa fille, Ouht le coeur en détresse, fouilla de fond en comble le village dans l'espoir d'y découvrir un survivant mais en vain. Alors, après avoir mis le feu, il partit avec la petite en direction des hautes montagnes.

Elwel reprit des forces et son père parvint à retrouver le bon¹²chaman Kwez'm. Il était fort vieux. Ouht lui raconta tout et le supplia de sauver son enfant. Le chaman réfléchit longuement mais tandis qu'il pensait, il prenait déjà congé d'eux par la pensée. A la fin il dit :

" Kana est le plus puissant des sorciers. Rompre un de ses sortilèges équivaut à la mort pour un bon chaman. Je suis âgé et accoutumé à faire le bien des hommes. Je délivrerai ta fille de la malédiction, mais toi, tu prendras mon pouvoir magique avant ma mort, promis? "

" Promis! répondit Ouht.

Longtemps Kwez'm se débattit tandis qu'il chassait d'Elwel les sortilèges du méchant chaman. En mourant, il confia à Ouht :

" Les bons esprits m'ont appris que Kana était mort mais que son esprit magique s'était réfugié dans les bouleaux. Désormais, et tu transmettras ceci à tous les Itelmènes, si un bouleau porte des anneaux, c'est du bois oué ou bois de Kana, On ne peut construire sa maison avec, ni en faire du feu, ni compter ses anneaux. Mais ta fille va devenir belle et bonne. Seulement, souviens-toi Ouht , dix-huit fois les arbres reverdiront et les fleurs écloront avant que tu ne puisses la montrer aux hommes. Autrement, il surviendrait un grand malheur! Souviens-toi!"

Rassemblant ses dernières forces, le vieillard tendit son *kalaous*¹³ au jeune homme en murmurant :

" Prends et donne ta main, Ouht! Que la force de mon pouvoir chamanique pénètre tes veines et que la mort ne me soit point trop pénible! Tu seras un bon chaman, sers les hommes!"

Ainsi s'éteignit le bon chaman.

Ayant acquis les pouvoirs magiques de Kwez'm, Ouht s'établit avec la fillette loin des hommes. S'il devait partir à la chasse, Elwel restait avec l'aigle qui la protégeait contre les fauves. Quand elle eut grandi, l'oiseau de proie lui fit découvrir les endroits riches en baies et en *kimtchiga*¹⁴. Il parlait l'itelmène et aimait beaucoup la jeune fille.

Tous les ans, au printemps, Ouht se rendait au village de Han'tchan-Atné, et chaque fois, les habitants se réjouissaient de le revoir car :

*" Quand revient le bon chaman,
De poissons regorgent les rivières,
Et les phoques pullulent dans la mer,
Il n'y a plus de pénurie,
Il n'y a plus de maladie."*

Aussi, à la saison nouvelle, organisait-on de grandes fêtes pour célébrer son retour.

Dix-sept années s'étaient écoulées et, pour la dix-septième fois Ouht fit ses préparatifs de voyage. Il mit dans son *kalaous* une élégante *kouhlianka*¹⁵, un *mala-hai*¹⁶ et des *torbaza*¹⁷ de fête. S'étant glissée dans la hutte derrière lui, Elwel le regardait faire avec tristesse.

" *Qu'as-tu Elwel? Qui t'a fait de la peine? s'enquit-il après avoir observé d'un rapide coup d'oeil le visage bouleversé de la jeune fille.*

" *Père, tous les printemps tu te rends parmi les hommes, tandis que moi je dois rester seule avec l'aigle. Emmène-moi avec toi. Moi aussi, j'ai envie de rencontrer des gens, de voir comment ils font la fête.."*

" *Non! C'est défendu!* répliqua Ouht avec une extrême rudesse. *Patiente encore un hiver, et au printemps prochain nous irons ensemble."*

Elwel ne dit mot mais se mit à verser des larmes amères : "*Jamais Père ne fut aussi sévère avec moi!*" pensait-elle.

Or, c'était la première fois qu'Out voyait sa fille bien-aimée pleurer ainsi. Son coeur de père se serra et il dit :

" *Ne pleure point, Elwel! Je t'emmènerai avec moi à condition que tu te confectionnes un masque en duvet de cygne et que tu me fasses le serment de ne montrer ton visage à personne."*

" *Soit, Père, je serai masquée. Mais pourquoi donc devrai-je cacher mon visage?"*

" *Tais-toi! L'hiver prochain, je te dirai!*" répondit Ouht et il s'enfonça dans la forêt afin qu'elle ne lût point dans son regard, la douleur et la détresse qui l'avaient envahi. Il revoyait Latchtchah, sa Latchtchah, tant Elwel ressemblait à sa mère telle qu'elle était alors, dix-sept ans plus tôt, si jeune et si belle.

Toute contente, Elwel passa la nuit à tisser le masque avec l'aide de son aigle fidèle. A l'aube il était prêt, blanc comme de la neige. De bon matin, elle descendit avec son père en barque une petite rivière. Ayant jeté un coup d'oeil à sa fille, un pressentiment funeste étreignit le coeur d'Ouht. Il ne pouvait lui révéler la malédiction qui pesait sur elle. Long fut le voyage à Han'tchan-Atné.

De loin leur parvinrent enfin les cris d'allégresse des gamins qui s'étaient postés à l'affût pour avertir les villageois de leur arrivée. Les deux plus habiles chasseurs et pêcheurs de la contrée, Plahène et Kavral, étaient venus à leur rencontre. C'étaient les deux frères les plus beaux et les plus forts qu'on pût imaginer. La chance leur souriait toujours, à la chasse comme à la pêche; et à eux deux ils rapportaient force gibier et poissons qu'ils partageaient généreusement avec tout le monde. Une grande amitié les unissait.

On servit aux hôtes les mets les plus succulents. De précieuses fourrures furent étendues sur leurs jambes, chacun ayant à coeur de se concilier les grâces du

bon chaman. Après s'être abreuvé de jus d'airelle et que de l'ammanite¹⁸ de bonne origine l'eut revigoré, on l'accabla de requêtes.

La cérémonie rituelle ayant pris fin, Ouht souhaita à tous un été généreux et une chasse hivernale heureuse. Puis on l'aida à s'étendre sur de moelleuses fourrures blanches. La copieuse nourriture, les boissons capiteuses et la fatigue eurent tôt fait de le plonger dans un profond sommeil.

Derrière la hutte où le chamane s'était endormi, la fête continuait de plus belle. Des jeunes gens se mesuraient à la lutte, au tir à l'arc et au lancer du javelot. Plus tard dans la soirée, autour du bûcher s'élevèrent des *hodily*¹⁹, mais ces chants mélancoliques n'étaient pas du goût la jeunesse, aussi à l'appel des chalumeaux, des *yyjjalka* de bois et des *pichtchalka* en écorce de bouleau, on se mit à danser gaie-ment la *hémé*²⁰. Elwel se tenait à l'écart, le visage couvert. Elle regardait les deux frères venus à leur rencontre. Un sentiment de profond bonheur embrasa son cœur au point qu'oubliait les recommandations de son père, elle arracha son masque et entra dans la danse. Aussitôt, les danseurs s'arrêtèrent, contemplant, émerveillés, la ravissante fille du chaman.

" Pourquoi me regardent-ils tous ainsi, et surtout les deux beaux et vigoureux jeunes gens qui nous ont accueillis Père et moi? " se demandait Elwel qui commençait d'être troublée. En effet, les gens autour du bûcher ne cachaient pas leur surprise. Dès l'instant où ils avaient vu arriver une femme portant un masque, la curiosité ne les avait pas lâchés. Maintenant qu'elle l'avait retiré, ils pouvaient découvrir combien était belle la fille du chaman. Contre toute attente, un déferlement d'allégresse s'était emparé de Plahène et de Kavral. La flamme d'une ardente passion dévorait leur cœur.

La fraîcheur du vent nocturne caressa de son souffle le visage d'Elwel, et les esprits lui revinrent. Se souvenant alors de son masque elle s'en recouvrit, puis lentement s'écarta du bûcher pour pénétrer dans la forêt. Elle avait envie de demeurer seule afin de comprendre pourquoi tout ce qui l'entourait était devenu soudain exquis au point qu'elle en avait envie de rire et de chanter. Les yeux clos, elle se mit à tourner autour de jeunes bouleaux en les étreignant, en les embrassant. Elle pensait aux frères, comme ils étaient beaux tous les deux!

Tout à coup elle s'aperçut que l'un se tenait à sa droite, l'autre à sa gauche.

" Qu'est-ce à dire? N'êtes-vous pas les jeunes gens de la fête? "

La colère contractait leur visage, la haine brûlait dans leurs regards. Ils se disputaient au sujet de quelque chose et soudain, tirant leur couteau, ils se jetèrent l'un sur l'autre.

" *Que faites-vous?* s'écria Elwel en s'interposant. Ils parurent aussitôt tout honteux, c'était la première fois qu'ils se querellaient à cause d'une fille.

" *Je m'appelle Plahène, mon frère cadet s'appelle Kavral. Jamais nous ne nous sommes disputés et nous avons honte. Mais voilà, nous sommes tombés amoureux de toi, Elwel, et nous te prions d'être la femme de l'un, la soeur de l'autre.*"

" *Je vous aime tous les deux, Frères, répondit-elle, mais dans deux jours je vais vous quitter apparemment pour toujours. Mon père me cache quelque chose et... Soudain le bouleau à anneaux sous lequel se tenait la jeune fille ploya, la recouvrant de sa ramure. Elle poussa un cri... et Plahène et Kavral coupèrent les branches du kana-oué à l'aide de leurs couteaux tranchants.*

Car c'était bien l'arbre maléfique de Kana, le méchant chaman et celui-ci triomphait donc! Elwel constituait une pomme de discorde pour les deux frères. Agitée de terribles convulsions, l'âme de Kana entra dans la sarabande.

" *Elle s'est accomplie, elle s'est accomplie ma malédiction!*" chuchotait l'esprit du chaman en proie à une rage muette, son âme immatérielle n'ayant pas de voix... Et Kana savourait sa victoire en roulant des yeux hagards.

Ouht dormait profondément, mais dans son sommeil ses bons esprits lui apprirent qu'Elwel avait violé son serment et que le chaman Kana triomphait. Emergeant d'une lourde torpeur, il resta assis longtemps, triste et silencieux. A la pointe de l'aube, il se mit hâtivement en route. Les villageois eurent beau le supplier de rester deux jours encore, il quitta Han'tchan-Atné après leur avoir souhaité un bon été et une chasse heureuse.

Elwel comprit que quelque chose préoccupait son père et dès qu'ils furent en chemin, elle lui dit :

" *Père, j'ai enfreint ton ordre.*

- *Je sais, répondit Ouht, mais pourquoi l'as-tu fait?*

- *Je l'ignore Père. Mais pourquoi aussi, me fallait-il cacher mon visage, je ne fais pourtant de mal à personne!"*

Ouht raconta tout à sa fille.

" *J'ai transgressé l'interdit du chaman Kwez'm, lui dit-il, maintenant la malédiction de Kana te poursuivra toute ta vie. Mais je ne veux pas que tu sois une source de chagrin et larmes, c'est pourquoi tu dois vivre loin des hommes. Ma pitié et mon amour pour toi t'ont perdue, pardonne-moi!"* Et pour la première fois, le chaman rentra chez lui plein de tristesse.

Une année passa. Le chagrin avait fait vieillir Ouht. Elwel était devenue triste. Rien ne les réjouissait plus. Même l'aigle était abattu en voyant comment son maître se tourmentait, combien son amie souffrait.

De leur côté, Plahène et Kavral, toujours amoureux de la jeune fille, attendaient avec impatience le retour du bon chaman. Mais le printemps arriva et le bon chaman revint pas. Les frères commencèrent de s'inquiéter de ce qui avait pu arriver à leur bien-aimée. Ils décidèrent alors de s'en aller trouver son père et cherchèrent longtemps sa retraite qui était loin là-bas, sur les hautes montagnes. Un jour enfin, Ouht les rencontra et il en fut alarmé: personne encore, pendant toutes ces années, n'avait eu l'audace de lui rendre visite.

Le coeur des valeureux jeunes gens s'était mis à battre violemment.

" On ne nous chasse donc pas? Pardonne-nous, cher Ouht! "

Car ce dernier loin de les arrêter, les avait même invités à pénétrer dans sa hutte d'été. A la vue de Plahène et de Kavral, Elwel s'était réjouie. Après avoir préparé le repas, elle s'appêtait à entrer dans la hutte où son père s'entretenait avec eux, mais elle s'arrêta en l'entendant s'écrier :

" Arrêtez-vous, les frères, il ne faut pas tuer... Il s'était alors figé, une lueur hostile s'allumant dans ses yeux au moment même où sa fille entrait.

Après avoir servi le repas en silence, elle sortit. Comme fascinés, les frères la regardaient s'éloigner. Plahène s'agenouilla devant le chaman :

" Nous sommes épris de ta fille Elwel. Juge toi-même qui de nous deux est digne de devenir son mari, l'autre sera son frère." Après cela ils s'approchèrent d'elle.

Ouht observa un long silence, puis il dit :

" Mangez, les frères! reposez-vous de cette route pénible et demain je vous parlerai."

Les frères dinèrent. Ouht les fit coucher dans sa hutte. Elwel s'endormit, mais ni le père ni l'aigle ne fermèrent l'oeil. Le bon chaman veilla tout le temps, ce fut la nuit la plus longue et la plus pénible de toute son existence. Il réfléchit longuement puis il décida :

" Et si je faisais en sorte que les frères soient des fleuves très poissonneux afin que les gens soient rassasiés..."

L'aigle a lu dans les pensées d'Ouht. Il vole auprès de la jeune fille et la réveille :

" Debout, Elwel! Malheur! Ton père a violé les règles sacrées de l'hospitalité. Il veut métamorphoser Plahène et Kavral en rivières! "

Elwel sort alors en courant et voit deux fleuves qui commencent de couler, l'un large et tranquille, l'autre plus petit et impétueux. Elle court de l'un à l'autre.

L'aigle qui vole au-dessus d'elle lui crie :

" Touche celle des deux rivières qui correspond au frère que tu préfères. La grande c'est Plahène, la petite c'est Kavral. Hâte-toi! Bientôt ils vont se perdre dans la mer et il sera trop tard!"

Elwel court d'un fleuve à l'autre, s'efforçant de les retenir avec ses mains. Elle aime les deux frères et ne sait lequel choisir. Voilà la mer, ils y vont côte à côte, aucun ne sera sauvé!

" Elwel touche un fleuve! " lui crie l'aigle.

Complètement affolée, la jeune fille se jette au milieu d'eux, bien résolue à les sauver tous les deux. Mais alors, un frisson parcourt son corps qui se pétrifie entre les fleuves : dans sa détresse le chaman Ouht a changé sa fille en montagne! Désespéré, il s'est lui-même allongé à ses pieds, formant une colline qu'on nomme maintenant la haute boulaie, *aslah Ouji*.

Beaucoup d'années se sont écoulées depuis ce temps-là, mais aujourd'hui encore, Elwel, la montagne se dresse entre les deux fleuves frères. Au-dessus d'elle volent des aigles, et l'on dit qu'ils tiennent de leur ancêtre, l'Aigle de la légende, la triste histoire de la fière et indomptable Latchtchah et de ce père qui sut n'avoir point pitié de sa fille afin que les hommes vivent heureux.

Traduit du russe par Christian Malet.

NOTES

1 Le village de Kovrane est situé dans la partie méridionale du Kamtchatka, sur le littoral occidental à proximité du fleuve du même nom. Il est peuplé principalement d'Itelmènes, ethnie qui appartient au rameau méridional des peuples de langues luorevetliennes. Cf. Christian Malet, *Les peuples du nord aujourd'hui*, BOREALES, N°40/45, p.82. [N.D.T.]

- 2 Désigne la forêt en itelmène. [N.D.A.]
- 3 Signifie *petit soleil* en itelmène. [N.D.A.]
- 4 Personnage intéressant et qui semble bien, avec celui de Kwez'm, prouver deux choses: 1° qu'il y avait effectivement un chamanisme professionnel chez les Kamtchadals comme chez la quasi totalité des peuples d'Eurasie et d'Amérique septentrionales, fait nié par les premiers voyageurs comme Krachéninnikov et Steller; 2° que la distinction entre bon et mauvais chaman ressortissait, non pas à la dichotomie chaman noir/chaman blanc, mais bien à l'opposition sorcier/chaman (voire, sorcier/mage). Notons que *Kana* lui-même est un nom masculin assez répandu en itelmène et qu'il désigne un esprit malfaisant (cf. Krachéninnikov, *Histoire et description du Kamatchatka*, p.176). [N.D.T.]
- 5 Le nom Latch qui veut dire *soleil* en itelmène, cf. supra n.3, n'est pas une abréviation de Latchtchah, c'est ce dernier nom au contraire, qui en constitue le diminutif hypocoristique. [N.D.T.]
- 6 Aliment fait de poisson séché au soleil et qu'on donne aux chiens en Sibérie orientale. [N.D.T.]
- 7 La camarine, en russe *chikcha*, est le nom commun d'une gamopétale de la famille des empétracées, *Empetrum nigrum*, qu'on rencontre dans les tourbières et sur les montagnes. Elle se présente sous forme d'un petit buisson sempervirens aux fleurs rouges et aux baies noires. [N.D.T.]
- 8 Nous avons traduit le mot russe *baran* par *mouflon*; en réalité, l'aire du mouflon n'atteint pas le Kamtchatka, et il serait sans doute plus approprié d'employer celui de *bighorn*, car on n'ignore pas que cette espèce d'ovidé sauvage était jadis très répandue dans cette région, notamment *Ovis nivicola* Esch., le *bighorn du Kamtchaka*, *ktép* en itelmène. Toutefois, il faut bien reconnaître que le terme russe *baran* reste très vague et que mouflon est plus joli dans une version française que *bighorn*! [N.D.T.]
- 9 En itelmène *è-è-yè vièl'k* est une interjection exprimant la déception, le dépit. [N.D.A.]
- 10 *Minla* signifie *lièvre* en itelmène
- 11 *Kwez'm*, en russe *chipovnik*, est le nom itelmène d'une espèce d'églantier utilisé en médecine populaire, *Rosa majalis* Herm. ou *Rosa amblyatis* C.A.M., (*Rosacée*). On ne peut manquer de constater à quel point chaque nom propre est en rapport avec l'environnement, qu'il désigne un fleuve, une montagne, un bois, une plante, un animal ou un astre. [N.D.T.]
- 12 On note bien ici une opposition entre le *bon* chaman Kwez'm qui utilise ses pouvoirs magiques au service des hommes, pour le bien, et le *méchant* chaman Kana qui s'en sert pour assouvir ses passions et faire le mal, d'ailleurs en itelmène, *kana* signifie mal et mauvais. [N.D.T.]
- 13 *Kalaous* sac, ici -à amulettes servant aux rites chamaniques. [N.D.A.]
- 14 *Kimtchiga*, plante de la famille des portulacacées, *Claytonia tuberosa* Pall. dont on consomme les feuilles et le bulbe. Une espèce voisine pousse en Amérique du nord, sur la côte ouest, *Claytonia lanceolata*, également appréciée pour les qualités ornementales - *Spring beauty* - de ses fleurs blanches ou roses, que pour ses propriétés alimentaires. [N.D.T.]
- 15 *Kouhlianka* : manteau en peau de renne. [N.D.A.]
- 16 *Malahaï*: chapeau [N.D.A.]
- 17 *Torbaza*: chaussures. [N.D.A.]

18 *De bonne origine...* c'est-à-dire dont la cueillette s'était effectuée en respectant certains rites. Les Itelmènes, les Koriaks et les Tchouktches faisaient un usage très ancien de ce champignon hallucinogène qu'est l'amanite tue-mouche, *Amanita muscaria* (L.) QuéL. Avant de le cueillir, on devait danser joyeusement, prononcer de bonnes paroles ou au contraire faire des grimaces selon l'usage auquel on le destinait. Ceci n'est pas sans rappeler les rites entourant la cueillette de la mandragore ou du ginseng. [N.D.T.]

19 *Hodily* : mélodie itelmène. [N.D.A.]

20 *Hémé* : danse itelmène. [N.D.A.]

A propos de *MAA*, musique de ballet de Kaija Saariaho

MUSIQUE/FINLANDE/DISQUES

La parution discographique de *MAA*, musique de ballet en sept scènes attire de nouveau l'attention sur l'oeuvre du compositeur Kaija Saariaho. Bien qu'il soit difficile, voire injuste de parler d'une partition musicale conçue pour le ballet hors de son contexte scénique, l'importance de l'acte de Saariaho ne devrait pas passer inaperçue à une époque où les chorégraphes, y compris ceux qui ont du talent, utilisent de plus en plus des "partitions" musicales dont l'intérêt est - serait ce un euphémisme ? - pour le moins douteux.

A vrai dire, je ne suis pas sûr que Kaija Saariaho ait bien cherché à écrire un ballet (ou alors *Stilleben* était déjà une musique de ballet avant la lettre). Il m'est d'ailleurs de peu d'intérêt de chercher à savoir si le compositeur a construit son oeuvre sur un livret ou si le livret a été conçu par Carolyn Carlson sur la matière sonore. Seul pour moi compte le fait qu'il s'agit d'un voyage intérieur, monologue qui, sans renouveler le langage du compositeur occupera peut-être dans son oeuvre une position charnière car réalisant la synthèse du trajet de Kaija Saariaho compositeur (et de sa vie de femme peut-être aussi, tant le dépouillement du langage conduit-il à une nudité des sentiments exprimés).

Oeuvre d'une grande richesse, que Paavo Heininen appellerait probablement multidimensionnelle, *Maa* a peut-être aussi à voir avec la symbolique des nombres (sept instrumentistes et sept mouvements eux-mêmes subdivisés en sept parties pour une durée de près de 73 minutes). Elle paraît chez ONDINE, sous la référence 791-2.

HCF.

LA RHYTINE DE STELLER, UN GRAND SIRENIEN DISPARU DU PACIFIQUE NORD

ZOOLOGIE / SIRENIEN / KAMTCHATKA

par Alain Aubert*

L'histoire de la découverte et de l'extermination de la Rhytine est vraiment stupéfiante. Tout a commencé au XVIIIème siècle avec le deuxième voyage d'exploration du navigateur danois Vitus Behring dans les régions les plus septentrionales de l'Océan Pacifique. Sur le chemin du retour, le navire, le Saint-Pierre, gêné par les intempéries, dut errer de longs mois entre l'Alaska et le Kamtchatka. Il finit par échouer, le 15 novembre 1741, sur une île déserte, nommée par la suite "Île du Commandeur" en l'honneur de son infortuné découvreur (fig. 1). L'équipage, rongé par le scorbut, séjourna en ces lieux inhospitaliers jusqu'au 14 août 1742. Behring lui-même mourut d'épuisement le 8 décembre 1751. Mais le naturaliste et médecin G. W. Steller se consacra sans relâche durant ce séjour forcé, à soigner ses compagnons de misère et à observer les moeurs d'énormes mammifères marins encore inconnus des Occidentaux (fig. 3).

Ces grands animaux - nommés par la suite *Rhytines* ou plus simplement *Vaches marines de Steller* - abondaient le long des rivages de l'Île-du-Commandeur et de l'Île-du-Cuivre, sa voisine. On pouvait les compter par milliers! En outre, une espèce d'Otarie non encore décrite prospérait à cet endroit. Steller l'appela *Eumetopias jubatus*.

De retour en Europe, le naturaliste allemand fit part de ses découvertes. Poussés par l'appât du gain, de nombreux chasseurs se précipitèrent dans le Pacifique Nord pour traquer *Eumetopias jubatus*, l'Otarie à fourrure. Sans le moindre scrupule, ils prélevèrent leur ration de viande au détriment des Rhytines qu'ils exterminèrent totalement en moins de trente ans.

Divers témoignages anciens prouvent que la Rhytine occupait autrefois une aire de répartition plus étendue. Les Kamtchadales la connaissaient bien et l'appelaient " *mangeur de choux* ", c'est-à-dire *kapoustnik* en russe. Les Vaches marines se nourrissaient en effet d'une plante marine nommée communément *chou de mer*.

* Docteur ès-Sciences, zoologiste et éthologiste.

Les Tchouktches du Golfe d'Anadyr n'ignoraient pas non plus l'existence du grand mammifère marin.

Le célèbre explorateur suédois A. Erik Nordenskjöld qui dirigea la fameuse expédition de la Vêga le long des côtes européennes et asiatiques de l'Océan Arctique, rapporta en Europe plusieurs squelettes de Rhytines que lui avaient remis les Aléoutes. C'est à partir de ces pièces ostéologiques et des descriptions de Steller que les zoologistes du XXème siècle ont tenté de reconstituer l'aspect extérieur de l'animal disparu.

La dernière Rhytine aurait été tuée en 1768.

Les compagnons de Behring et de Steller ont harponné, tué et mangé de très nombreuses Rhytines. On a prétendu que la viande et le lard les ont aidé à lutter contre le scorbut. Il est pour le moins permis d'en douter, puisque les principales sources de vitamine C se trouvent dans les fruits et plus particulièrement dans les agrumes. Nombreux furent, d'ailleurs, les marins du Saint-Pierre qui succombèrent à la terrible maladie. La chair de Rhytine fournissait en fait aux naufragés l'indispensable apport protéique, le lard pourvoyait à leur ration lipidique quotidienne et les plantes marines leur offraient les glucides et les vitamines. On faisait longuement bouillir la viande qui prenait de ce fait un goût d'amande douce. La queue, riche en graisse, était particulièrement recherchée. Steller déclare avoir guéri des marins souffrant de lésions dentaires tenaces en leur faisant absorber de la graisse de rhytine. Les naufragés du Saint-Pierre brûlaient également cette graisse dans leurs lampes. Elle ne dégageait- paraît-il- aucune odeur.

Pour chasser les Rhytines, quatre ou cinq hommes prenaient place dans une embarcation. Ils emportaient avec eux un croc de fer, courbe et pointu attaché à un long câble. D'autres hommes, en plus grand nombre, se disposaient sur la rive afin de halier le pauvre animal harponné en tirant sur le cordage de toutes leurs forces. La victime geignait et se débattait...Mais rien ne pouvait la faire échapper à ses prédateurs.

La nécessité absolue de se procurer de la nourriture dans un lieu particulièrement pauvre en ressources alimentaires justifie, bien entendu, la chasse intense faite par les naufragés au grand mammifère aquatique. Les hécatombes ultérieures, perpétrées aux dépens de la Vache marine par les chasseurs d'Otaries, demeurent en tout état de cause parfaitement condamnables!

Si la Rhytine existait encore, nous pourrions nous livrer à son sujet à de captivantes recherches relatives à son mode de vie! Essayons toutefois, d'après les données de Steller, de nous représenter les traits les plus saillants de son éco-éthologie quotidienne.

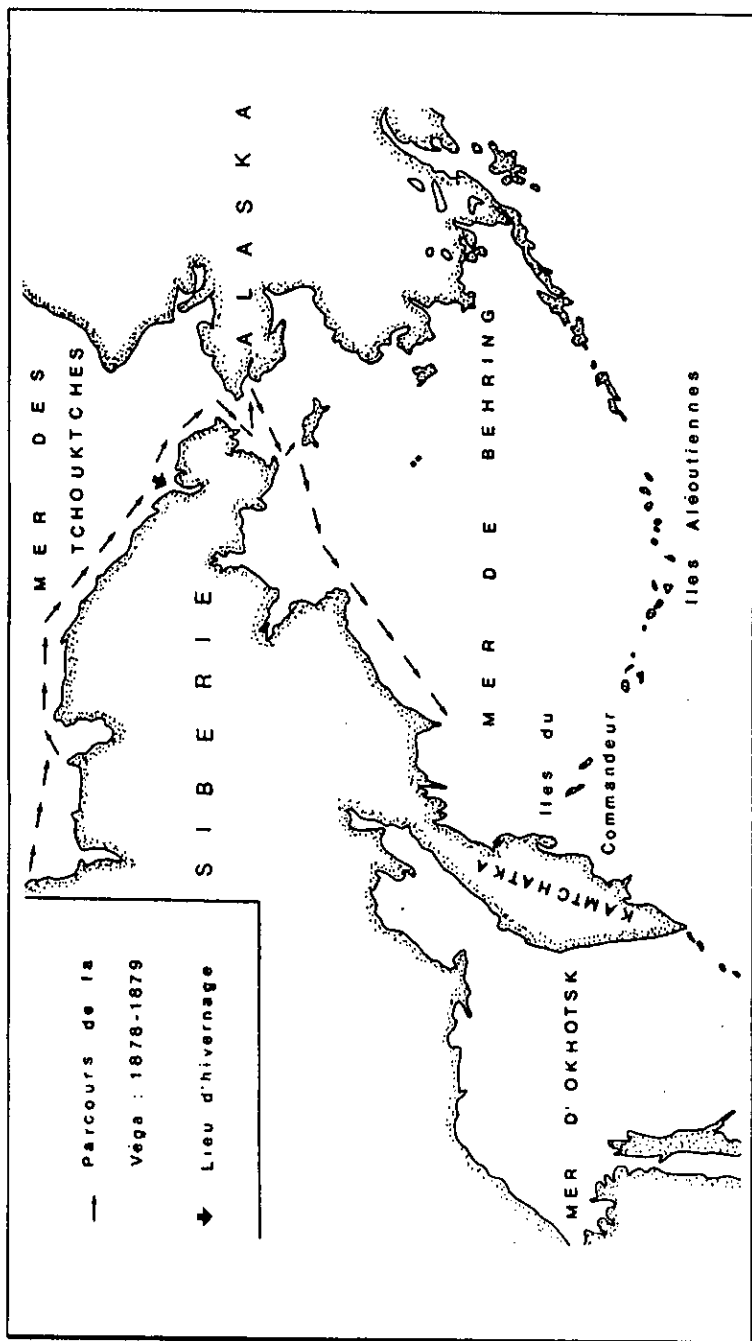


fig 1 : la localisation géographique de la Rhytine dans les îles du Commandeur et le voyage de la Vega.

Les Rhytines se tenaient de préférence dans les emplacements peu profonds et sablonneux, à proximité de la rive. Elles se réunissaient en grand nombre aux embouchures des rivières. Chaque famille comportait un mâle, une femelle et leur progéniture. Ces groupes familiaux se fondaient en des troupes nombreuses lorsque les parents conduisaient les jeunes vers les herbiers sous-marins.

Confiantes et pacifiques, les Rhytines se laissaient approcher facilement. On pouvait même les caresser... Leur confiance, malheureusement, les a livrées aux actions meurtrières des humains!

Les Vaches marines comme leurs proches parents les Dugongs, broutaient les plantes marines sous faible profondeur, en immergeant leur tête et leur cou pendant quelques minutes. La lèvre supérieure et les lobes latéraux assuraient la préhension des végétaux. Les Rhytines ne venaient jamais à terre mais leur dos restait visible, lorsqu'elles consommaient leur nourriture.

Il s'agissait d'animaux très sociables. Les couples étaient étroitement unis. Lorsqu'un sujet était harponné, les autres tentaient de le secourir. Certains parvenaient, parfois, à retirer le harpon.

L'accouplement se produisait surtout au printemps. Les comportements pré-nuptiaux qui consistaient essentiellement en poursuites de la femelle par le mâle, survenaient principalement en fin de journée par mer calme.

Des vers ronds, vraisemblablement des *Ascaris*, habitaient l'estomac de la Rhytine. Deux espèces différentes de crustacés parasitaient sa peau. Des Mouettes se posaient sur le dos des Vaches marines et les débarrassaient de ces hôtes indésirables.

On a dit que les Rhytines, même sans l'intervention de l'Homme, auraient disparu à brève échéance. Plusieurs observateurs font état de leur maigreur. S'agissait-il d'un amaigrissement saisonnier, dû aux rigueurs de l'hiver subarctique ou d'un véritable syndrome de dégénérescence? Très objectivement, aucune comparaison avec un autre Sirénien n'est possible, puisque les autres représentants de cet ordre de mammifères, les Dugongs et les Lamantins, habitent les régions chaudes.

En fait, tout laisse à penser que le nombre des couples reproducteurs aurait été suffisant pour conserver l'espèce si les humains ne s'étaient pas livrés à son égard, à d'inqualifiables massacres!

Steller a probablement été le seul zoologiste qui ait observé la Rhytine en vie. Son mémoire, *De bestiis marinis*, paru en 1751 à Saint-Petersbourg, relate les résultats de ses observations. L'ouvrage ne comporte malheureusement, aucune re-

présentation graphique du grand Sirénien. Nous devons à Pallas, auteur d'une *Zoographie russo-asiatique*, datant de 1811, une des figurations les plus anciennes de la Vache marine (fig. 2). En outre, Sven Waxell, lieutenant, puis successeur de Behring, a noté scrupuleusement dans son livre de bord une grande quantité d'informations concernant la Rhytine. Selon Waxell, le corps - de forme oblongue, se prolongeait en avant par une tête relativement petite et en arrière, par une queue transversale large de 7 à 8 pieds, servant de gouvernail. Les mères, nous dit-il, possédaient deux mamelles semblables à celles qu'on représente sur les sirènes. Le successeur de Behring compare la bouche de la Rhytine à celle d'une Vache, et ses poils péribucaux aux vibrisses d'un Chat!

Selon les recherches les plus récentes, la Rhytine devait avoir l'aspect d'un énorme Dugong quelque peu ventru, fusiforme, à l'encolure épaisse (fig. 2b). La queue s'amincissait de façon progressive en arrière de l'anus. Au devant de celui-ci se trouvait l'orifice sexuel, longitudinal. Les lobes caudaux formaient un large éventail. La lèvre inférieure, identique en cela à celle des Dugongs, avait une configuration discoïde.

Afin de fournir au lecteur des précisions relatives aux dimensions de la Rhytine, j'ai mesuré un squelette complet conservé dans la galerie d'anatomie comparée du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris: l'animal atteignait une longueur totale de 6,60 mètres du bout du museau à l'extrémité de la queue. L'omoplate accusait une soixantaine de centimètres dans sa plus grande dimension; l'humérus avait 40 centimètres de long, le cubitus 44 et le radius 29. La longueur totale du membre antérieur était de 1,25 mètre. La longueur du crâne osseux n'atteignait pas moins de 67,5 centimètres, celle du cou avoisinait 33.

Les données relatives aux différentes vertèbres confirment l'impression de gigantisme laissée par les mesures de la tête osseuse, du corps et des membres. C'est ainsi que j'ai relevé:

-27 centimètres pour la largeur maximum de l'atlas, - apophyses transverses comprises;

-30,5 centimètres pour la largeur de la 7ème cervicale;

-17 centimètres pour le diamètre du corps vertébral de 8 ème dorsale;

-Le diamètre du corps vertébral de la 2ème lombaire a fourni le chiffre absolument énorme de 22,7 centimètres pour une épaisseur de 11,5 et une largeur totale - apophyses transverses comprises, de 77 centimètres! Devant de telles constatations, le terme de gigantisme vient immédiatement à l'esprit!

Divers auteurs ont assigné à la Rhytine un poids total de plusieurs tonnes. C'est Scheffer qui avance les chiffres les plus élevés: 8,87 tonnes pour une longueur de 8,54 mètres, et 25,4 tonnes pour une taille de 10,67 mètres! J'ai pesé un crâne presque complet qui atteignait 16 kilos.

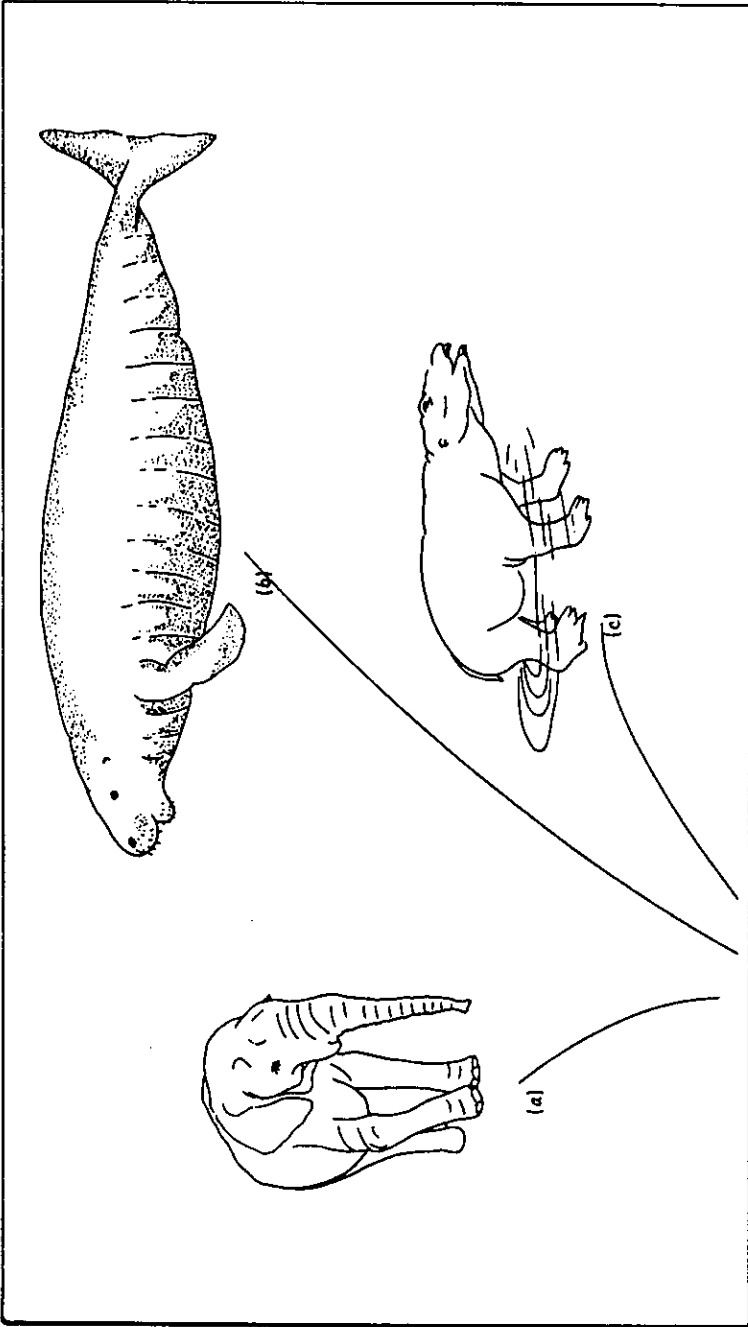


fig. 2 - arbre phylogénétique des Proboscidiens (a), des Sireniens (b) - représentés par la Rhytine (b) et des Desmostyles aujourd'hui éteints (c).

Les poids des vertèbres, eux aussi, font image: une vertèbre dorsale offerte par l'Institut de Zoologie de Stockholm au Muséum de Paris en 1899, accusait un poids respectable de 2,8 kilos.

La peau de la Rhytine était épaisse et rugueuse. Hérissée d'aspérités, creusée de profonds sillons, elle a valu à son possesseur les noms allemands de *Borktentier* (de *Borke*, écorce, et *Tier*, animal) et suédois de *Barkdjur* (de *bark*, écorce et *djur*, animal). Le terme savant Rhytine (du grec ρυτις, ρυτιδος, ride), évoque lui aussi la caractéristique la plus évidente de la peau.

Le pannicule adipeux ou lard, développé sous la peau se faisait remarquer par sa grande épaisseur. Il constituait très certainement une protection efficace contre le froid. Il contribuait aussi à diminuer le poids spécifique du grand animal aquatique.

Les Siréniens, partagent avec les Cétacés un certain nombre de caractères adaptatifs: morphologie hydrodynamique, conformation des membres antérieurs en nageoires, disparition des pattes postérieures, réduction du système pileux, présence de réseaux admirables. Ils s'en distinguent toutefois, par leur régime alimentaire végétarien. De plus, de nombreux faits d'ordre anatomique ou paléontologique permettent d'assigner une origine commune aux Eléphants (fig. 2a), aux Siréniens (fig. 2b) et aux Desmostyles aujourd'hui éteints (fig. 2c). C'est donc de façon tout-à-fait indépendante que les Siréniens et les Cétacés se sont adaptés à vivre et à se déplacer dans l'élément liquide...

Très tôt dans le Tertiaire, deux grandes lignées ont à leur tour divergé à partir de l'ancêtre commun à tous les siréniens: les Lamantins d'un côté, les Dugongs de l'autre. Venus des mers chaudes, comme leurs cousins encore vivants dans l'Indo-pacifique tropical, certains dugongidés archaïques se sont, au cours des temps, avancés loin, bien loin vers le nord. Ce furent les ancêtres des Rhytines, animaux si attachants par leurs moeurs et par le triste sort que l'irresponsabilité des humains leur a réservé!

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Aubert A. *La Vache marine de Steller: une bien curieuse histoire*. Nature au soleil, Paris (27): 10-12.

Aubert A. *Les naufragés du Saint-Pierre et la Rhytine*. Nature au soleil, Paris (29): 10-11.

Aubert A. *Le comportement de la Vache marine*. Nature au soleil, Paris 30:5-6.

Aubert A. *Les zoologistes reconstituent la Rhytine*. Nature au soleil, Paris (34): 13-16.

Aubert A. *Une famille très attachante*. Nature au soleil, Paris (36):13-20.

Colbert E. H. 1969- *Evolution of the Vertebrates* - John Wiley: *Elephants and their kin* - 443-460.

Packard J. M., Rathbun G. B., Domning D. & coll. 1986. *Dugongs et Lamantins* in *Les Mammifères marins*. France-Loisirs, 133-143.

Petit G. 1955. *Ordre des siréniens* in P. -P. Grassé. *Traité de zoologie*. Masson, Paris. T. XVII, fasc.1, 918-993 et 999-1001.

Romer A. S. *Vertebrate paleontology*. 1966 The Univ. of Chicago Press: *Subungulates*. 247-254.

Stirton R. A. 1959. *Time life and man- The fossil record* . John Wiley, New York. 313-314.

Thenius E. 1980 *Grundzüge der Faunen und Verbreitungsgesichte der Säugetiere*. Gustav Fischer, Stuttgart: *Die Rüsseltiere (Proboscidea)*, 302-308 et *Die Seekühe (Sirenia)*, 308-311.

Viret J. 1955. *Siréniens (fossiles)*, in P.-P. Grassé, *op. cit.*, T. XVII, fasc. 1, 993-999 et 1001.

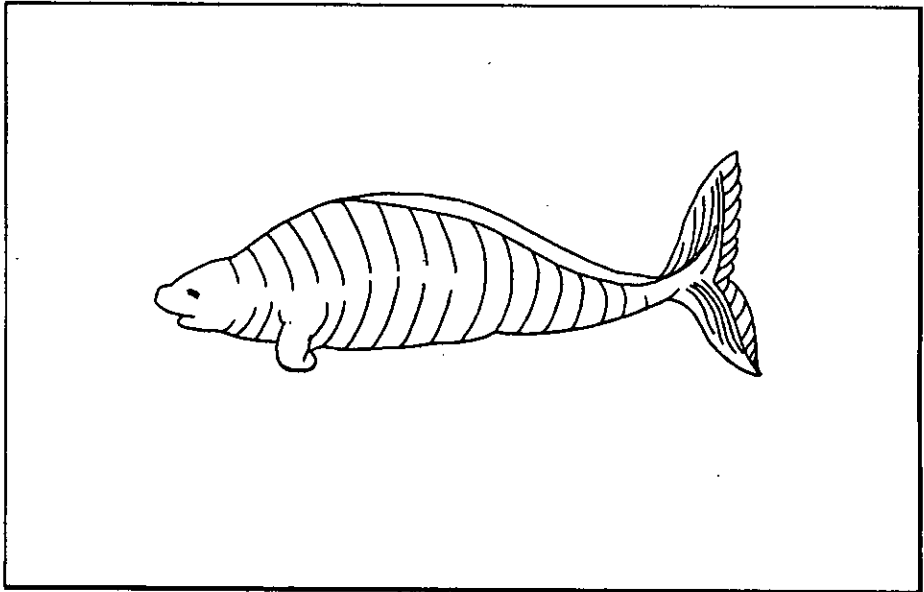


fig. 3 : la Rhytine ou Vache marine de Steller, d'après une figuration ancienne (Pallas)
(les dessins sont de Geneviève Aubert)

LA CULTURE ETHNIQUE DES FINNOIS D'INGRIE: SITUATION ACTUELLE ET PROBLEMES D'ETUDE

FINNOIS / INGRIE / RUSSIE

par Alexandra Y. Zadneprovsky*

Le gouvernement de Saint-Petersbourg¹ est une région de peuplement mélangé et d'interaction culturelle entre Russes et Finnois de la Baltique. Au nombre des populations fenniques² de l'Ingrie historique³, on compte les Votes, les Ingriens, les Finnois d'Ingrie et les Estoniens...

Ces peuples n'ont fait l'objet d'une étude scientifique qu'à partir du XXème siècle, tout d'abord de la part des linguistes et des folkloristes finlandais. Pendant la période soviétique, les ethnologues accordèrent une grande attention à leur culture au cours des années 20⁴. A partir des années 50, ce fut au tour des linguistes, originaires pour la plupart d'Estonie et de Carélie, et enfin, des archéologues de Léninegrad dans les années 70. Toutefois, entre le milieu des années 30 et des années 80, aucune institution scientifique n'organisa d'expédition ethnographique dans ce domaine: la thématique finnoise fut de fait occultée, en l'occurrence interdite à la science nationale⁵ jusqu'au début de la *péréstroïka*. Ce n'est donc que vers le milieu des années 80, soit après un demi-siècle d'interruption, que reprurent les enquêtes de terrain auprès des populations ingriennes et finnoises de la région, grâce à la collaboration de la Direction de la Réunion des musées de l'oblast de Léninegrad, de la section de Léninegrad de l'Institut d'Ethnographie et du Musée National d'Ethnographie (G.M.E.).

Toutes ces raisons expliquent qu'on ne dispose pas encore d'informations suffisantes pour :

- évaluer de manière objective et pondérée, la situation ethnoculturelle actuelle de l'oblast;
- établir un descriptif adéquat de tous les peuples de la région.

C'est pourquoi l'auteur a limité son travail à l'étude de la situation particulière des seuls Finnois d'Ingrie, ses conclusions devant être interprétées à la lumière de ces réserves préliminaires. Cet article se fonde sur des matériaux de terrain recueillis au cours de missions et d'expéditions effectuées dans l'oblast de Léninegrad pendant les années 1989-1991, ainsi que sur des données fournies par la littérature et des documents d'archives.

* Anthropologue, Musée d'Ethnographie, Saint-Petersbourg.

Les Finnois d'Ingrie représentent un groupe ethnolocal particulier, constitué de descendants de colons venus au XVII^{ème} siècle du sud-ouest de la Finlande et qui se sont établis sur le littoral du Golfe de Finlande et dans le bassin de la Néva⁶. Placés, pour des raisons historiques et politiques complexes, dans le champ d'attraction à la fois économique et culturel exercé par la capitale de l'Empire, Saint-Pétersbourg, ils ont été intégrés à la Russie et de ce fait, relativement isolés de leur ethnos originel. Or, il convient de rappeler ici, que de tels groupes locaux présentent un intérêt spécial sur le plan scientifique car, comme le montrent des études effectuées sur un grand nombre de populations, tout en conservant des traits archaïques spécifiques de leur ethnie d'origine, ils jouent le rôle de réservoirs actifs de certaines particularités culturelles de leur nouveau milieu ethnique.

Après l'abrogation du servage en Russie (1861) et jusqu'au premier quart du XX^{ème} siècle -avant le début de la collectivisation et de la dépossession des kou-laks⁷, de petites exploitations paysannes finnoises s'étaient progressivement développées. L'économie de cette population suburbaine était orientée vers les besoins de la Capitale: ainsi, on avait mis en place des cultures maraichères (la pomme de terre y dominait) et des élevages à des fins de production laitière. Même après la deuxième guerre mondiale, les crémiers finnois assuraient encore, deux fois la semaine, leur livraison traditionnelle de lait, de fromage blanc et de crème aux marchés urbains ou directement, au domicile des citoyens.

Aux confins des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, la migration saisonnière des hommes qui allaient débiter la glace pour les glaciers, déblayer la neige et ramasser les ordures, s'était typiquement conservée. Les activités de ce genre étaient particulièrement importantes pendant le Carnaval (fête populaire russe avant le Carême) époque pendant laquelle ils se rendaient dans la Capitale en masse avec leurs traîneaux. A Saint-Pétersbourg, l'arrivée de tels équipages reçut le nom spécial de *promenade des veikas*. Car on appelait *veikami*, les charretiers finnois, du prénom *Veikko* qui signifie également frère, copain. A cette occasion, les jeunes filles partaient elles aussi à la ville pour se placer comme bonnes d'enfant, blanchisseuses ou cuisinières et se constituer ainsi une dot. Il était habituel de voir les Finnois acheter alors ce qui était nécessaire aux besoins de la famille : comestibles (notamment café, thé et tabac), matériel de couture etc. Des activités spéciales revêtaient même une très grande importance économique pour certains districts de banlieue comme par exemple, la location de logements aux estivants et à leur suite.

Vers le premier quart du XX^{ème} siècle, les Finnois d'Ingrie s'étaient déjà sérieusement familiarisés avec la langue russe et avec beaucoup d'aspects de la culture citadine. Ces influences se manifestaient en premier lieu dans leur manière de s'habiller, de se nourrir, de se loger et dans la décoration de leurs maisons. Cependant, bien que vivant au sein d'une masse russe orthodoxe et au contact de populations votes et ingriennes elles-mêmes fortement russifiées et assimilées, ils conservèrent stoïquement leur spécificité ethnoculturelle. Ce fait est particulièrement



Carte d'Ingrie et de Carélie de Mattæus Seutter.

réconfortant si l'on veut bien se rappeler à quelles extrémités a été conduite la période soviétique.

Dans le passé, au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle, la langue, la conscience et l'appartenance confessionnelle (luthérianisme), furent les signes majeurs par lesquels ces Finnois affirmèrent et affermirent leur ethnicité. En particulier, l'Eglise et l'Ecole nationale qui avaient contribué à l'essor de la culture au sein du peuple, jouèrent dans la conscience de celui-ci, le rôle de symboles ethniques puissants qui conservent encore toute leur signification de nos jours.

L'état actuel de la culture ethnique des Finnois d'Ingrie est la conséquence de faits historiques complexes. A la suite des répressions des années 30, de la guerre finno-russe de 1939 - et notamment de la Guerre d'Hiver, de la Grande Guerre Nationale et des deux déportations (l'une pendant les hostilités, l'autre en 1945), le nombre des Finnois vivant dans la région diminua brutalement, les frontières ethniques furent violées et les traditions fondamentales, abandonnées.

Nous allons nous efforcer de donner les caractéristiques succinctes et de suivre la dynamique des éléments constitutifs majeurs de la culture que sont la conscience ethnique, l'ethnonymie, la langue, la religion et le chant.

CONSCIENCE ETHNIQUE ET ETHNONYMIE

Nous ne pouvons dans le cadre de cet article, nous arrêter au problème de la composition des Finnois d'Ingrie. Nous nous contenterons de signaler qu'ils présentent la particularité de compter parmi eux une quantité significative de descendants métissés issus de mariages finno-votes, finno-ingriens et finno-russes.

Au XIX^{ème} siècle, dans les documents historiques russes, ils étaient appelés *maamistes* (du finnois *maamies*, agriculteur). On faisait alors un large usage de l'ethnonyme finnois synthétique *tchourny* qui n'avait pas de caractère proprement ethnographique ni la connotation péjorative qu'il devait prendre au XX^{ème} siècle. Leurs descendants ont conscience aujourd'hui d'être des *Suomalaiset*, des Finnois.

Ces derniers temps, en partie sous l'influence de la télévision et de la presse, s'est répandu l'ethnonyme nouveau et artificiel d'*Ingermanlandais*⁸. Il englobe les Finnois d'Ingrie, les Ingriens et parfois, les Russes maîtrisant la langue finnoise ainsi que les descendants de mariages mixtes ce qui traduit un manque de clarté, voire une certaine ambiguïté de la conscience nationale.

La dynamique même des vieilles consciences ethnolocales est exemplaire. Au milieu du XIX^{ème} siècle, l'académicien Keppen établit la classification des Finnois d'Ingrie en deux sous-groupes: les Savakos et les Ayramos. Au début du

Katariina Suuren aikaan

Vanha-Suomi Pohjois-Viro

- Venäjän ja Ruotsin raja (1721-1809)
- Viipurin ja Loviisan alueen raja vuodelta 1812
- ★ Kaupunkien sijainnit
- Merenneittaus
- Puutarhojen sijainnit



L'ancienne Finlande et l'Estonie du Nord
à l'époque de Catherine II

XXème siècle, tous avaient encore le sentiment de leur identité, parlaient leurs dialectes propres et les femmes conservaient leurs costumes. La coutume voulait que les paroisses fussent mélangées, toutefois les représentants des deux sous-groupes occupaient des bancs différents, ne se mêlaient pas entre eux, et -en principe, n'établissaient pas de relations matrimoniales. Comme l'ont montré les recherches de terrain de l'auteur, les appellations spécifiques se sont perdues. Dans le district de Gattchina, on est parvenu à en retrouver la trace, bien que de manière indirecte, dans les chansons burlesques et dans les dictons facétieux. Mais, à une question directe telle que : " *Savakot, Äyrämöiset?* " - c'est-à-dire : " Etes-vous Savakos ou Aramos? " - on n'obtint pas de réponse (*Archives G.M.E., Journal de terrain de l'expédition 1989*). Il convient d'ajouter que les chansons et les proverbes mentionnés ci-dessus n'étaient plus compris que des gens âgés d'environ soixante-dix ans.

LA LANGUE

Les Finnois d'Ingrie parlent des dialectes finnois. Toutefois, à notre époque la langue nationale ne s'est conservée que pour les relations à l'intérieur de la famille, surtout parmi les vieillards ou les gens d'âge moyen, car à peine 2 à 3% des jeunes la possèdent encore⁹. Pendant la période d'après-guerre, les mariages interethniques ont représenté une cause majeure de son déclin. Dans les familles mixtes, le russe est devenu la langue de relation.

LA RELIGION

A côté de la langue, l'église est apparue traditionnellement comme le facteur le plus important de conservation de l'intégrité ethnique chez les Finnois. De par leur appartenance religieuse, ils sont luthériens et évangélistes ce qui les singularise nettement dans un environnement majoritairement orthodoxe, qu'il s'agisse de populations russes ou ingriennes.

En 1917, dans le gouvernement de Pétrograd, 32 paroisses luthériennes étaient en activité, totalisant 144.000 âmes¹⁰. A la fin des années 20, au moment même où débutait la collectivisation des terres, la persécution s'abattit sur l'Eglise. L'activité ecclésiale se poursuivit dans certaines paroisses jusqu'en 1938, date à laquelle tous les lieux de cultes furent fermés; sur les 36 pasteurs, 5 furent déportés, les autres disparurent, victimes de la répression. La renaissance de l'Eglise luthérienne dans l'oblast de Léningrad commença quarante ans plus tard avec l'ouverture, en 1977, d'un temple évangélique dans la ville de Pouchkine. Dans la seconde moitié des années 80, grâce à l'action de la population, on entreprit de mettre en service d'autres paroisses. En 1988, on en enregistra une dans le bourg de Goubanitsa (district de Volossovo), puis une autre à Koltouchah (district de Vsiévolossovo) pendant l'été 1989, et en février 1990, à Koziémkino (district de Kinghis-

siépp), à Skvoritsah (district de Gattchina), à Toksovo (district de Vsiévolossovo). En 1990 toujours, on organisa une paroisse et des offices religieux furent célébrés régulièrement en l'église finnoise Sainte-Marie de Léninegrad.

Traditionnellement, le niveau élevé de l'instruction élémentaire est lié, chez les Finnois, à l'action de l'Eglise (1897 : 95 à 97%). Ainsi, lors du passage de la Confirmation à l'âge de 16-18 ans, l'aptitude à lire était obligatoire. A partir des années 1860, les écoles villageoises finnoises commencèrent de jouer un rôle accru dans la diffusion de de l'instruction¹¹. En 1868, dans le village de Bolchié Kolpany (district de Gattchina), fut ouvert un séminaire finnois pour la formation des maîtres de ces écoles. Dans le premier quart du XXème siècle, le nombre des écoles de l'oblast atteignit 253, elles furent cependant toutes liquidées au milieu des années 30¹².

Aujourd'hui, on fait des efforts héroïques pour sauvegarder la langue. Des cours spéciaux pour adultes sont organisés; de même, dans une série d'écoles des villes de l'oblast, des classes pour enfants ont été créées.

Avec l'agonie du pouvoir communiste en Russie, les problèmes ethniques et culturo-linguistiques des Finnois d'Ingrie ont mûri, et la presse commence d'en discuter activement. L'ouverture des églises de paroisses a stimulé les esprits et sous nos yeux se produit un réveil de la conscience nationale qui se manifeste par un regain d'activité sociale, un intérêt renouvelé pour la culture et pour la langue. L'intelligentsia joue dans ce mouvement un rôle particulièrement actif.

Il convient de mentionner ici, le nom du pasteur A. Survo qui fut, non seulement un maître spirituel plein d'abnégation pour ses fidèles, mais encore l'homme qui oeuvra pour l'unité et pour la survie culturelle des Finnois d'Ingrie en leur faisant prendre conscience de l'importance des questions ethniques .

Aujourd'hui, pour de larges couches de la population finnoise, *Inkerin Liitto - l'Union d'Ingrie*¹³, société culturelle d'amateurs créée en 1988, est devenue le principal porte-parole de leurs aspirations et de leurs intérêts. Le 3 janvier 1990, sa création fut entérinée par décision de l'Oblispolkom¹⁴ de Léninegrad. Actuellement, une section urbaine fonctionne dans la Capitale et huit autres dans le reste de l'Ob- last (Viborg, Gattchina, Volossovo, Kolpin, Lomonossov, Toksovo, Zelenogorsk, Vsiévolosjk). *L'Union d'Ingrie* a pour but de satisfaire les exigences de la culture nationale en contribuant au maintien et au développement de la langue, à l'étude de l'Histoire en faisant connaître et en restaurant les monuments architecturaux de l'Ingrie. Les membres de l'association travaillent dans des domaines variés: la formation des professeurs de langue finnoise est faite de manière méthodique, des groupes sont constitués dans les écoles, on organise des cours pour adultes. On a entrepris de réunir une collection de matériaux concernant l'histoire, la toponymie, le folklore, et même de rassembler des documents photographiques et des objets

ethnographiques pour le futur musée populaire. Dans les Maisons de la Culture de l'oblast de Léningrad, on a créé des expositions pour les artistes et donné des représentations de groupes folkloriques finnois. A l'initiative de l' *Union d'Ingrie* du district de Gattchina, ont lieu chaque année, des cérémonies à la mémoire des victimes des répressions staliniennes.

Certains éléments de la culture traditionnelle réapparaissent et l'on note d'ores et déjà un regain d'intérêt pour les vieilles fêtes du calendrier et de l'Eglise comme *Pikku joulu* (la Nativité), Mardi Gras, le Jour de l'an.

Depuis son rétablissement, la traditionnelle fête de l'été *Juhannus*, (la Saint-Jean) est devenu l'évènement le plus important et le plus marquant de la vie culturelle finnoise. Elle a sa propre histoire¹⁵. La première fête d'Ingrie se déroula les 8 et 9 juin 1899 dans le bourg de Poudost' à l'initiative du compositeur finnois M. Putro. Pendant la période 1899-1918, on compta sept fêtes de chanteurs. La huitième eut lieu...soixante-et-onze ans plus tard grâce à l'Union d'Ingrie, les 24 et 25 juin 1989, à Koltouchi (district de Vsiévolojsk) : plus de 4.000 personnes y assistèrent. La neuvième se produisit à Mojaïsk (Doudiergov), en 1990 et remporta un énorme succès. A ces fêtes participèrent des ensembles folkloriques inghermanlandais ainsi que des groupes venus d'Estonie, de Carélie, de la République des Maris et de Finlande. L'évènement central de ces manifestations est représenté par l'embrasement du traditionnel bûcher.

De par son origine *Juhannus*, l'une des fêtes populaires les plus marquantes de l'année, est liée à un phénomène crucial: le solstice d'été (24 juin). Toutefois, par sa forme comme par son contenu, elle constitue une manifestation typique de folklorisme secondaire et peut être rangée dans la catégorie des *Fêtes de chanteurs* qui prirent naissance chez les peuples de la Baltique dans la seconde moitié du XIXème siècle.

Dans les circonstances actuelles, la Fête estivale finlandaise de la chanson joue un rôle capital dans la société. Elle représente une forme originale de relation sociale, témoignant du réveil des forces spirituelles et de la conscience ethnique du peuple. Par son action de propagande visant à populariser la culture nationale finnoise, elle apparaît bien comme le catalyseur de son développement ultérieur.

C'est pourquoi, quand on dresse le bilan actuel de la culture des Finnois d'Ingrie, se pose le délicat problème de la fixation, et de l'étude ultérieure de ce phénomène qu'on appelle folklorisme secondaire et qui apparaît comme la forme essentielle de renaissance des cultures traditionnelles.

A la suite des fêtes et du fait de la création d'ensembles folkloriques, on a vu surgir au sein de larges couches de la population un intérêt pour le costume na-

tional. On en discute, et tout est mis en oeuvre pour rétablir les productions finlandaises traditionnelles les plus typiques: menuiserie, tressage, travail de la laine et confection de tricots à ramages. Tout ceci exige de grands efforts de préparation: initiation aux arts populaires par des personnes qui en maîtrisent la technique, formation d'artistes et de cadres pour les jeunes apprentis. L'aide des chercheurs des musées et des critiques d'art est requise pour collecter et présenter les meilleures formes, ornements et couleurs de modèles anciens d'oeuvres populaires. Il est indispensable pour le moment, d'allier une aide technique immédiate à une recherche propre. A côté du travail dans les archives, il est urgent de se rendre sur le terrain pour y étudier la tradition populaire vivante.

En tenant compte de l'insuffisance des données en ce qui concerne la culture tant traditionnelle que moderne des Finnois d'Ingrie, le problème primordial est :

- de collecter des données pour une représentation exacte de la répartition géographique de la population;
- d'étudier la situation actuelle des traditions: conscience ethnique, langue, culture (en particulier, les phénomènes de folklorisme secondaire), et même - les interactions culturelles avec les populations voisines russes, ingriennes et votes.

Traduit du russe par Christian Malet.

Notes

1 Naguère oblast de Léninegrad.

2 Fenniques ou fennophones [N.D.T.]

3 Les limites de l'Ingrie historique (en finnois *Inkerinmaa*, terre d'Ingrien) ne coïncident pas avec celles de l'oblast contemporain. Elle englobait les terres situées le long du cours de la Néva, bordées au sud par le littoral du Golfe de Finlande, à l'ouest par la Narova et à l'est par le Volhov.

4 Zolotarev D.A. : *Travail de recherche chez les Grands-Russiens et les Finnois. (Isliédovattiel'skaïa rabota sriédi vielikoroussov i finnov)*. Expédition ethnographique de 1924 et 1925. Léninegrad, 1926, p.18-20. - *Manuel de finnois occidental (Zapadno-finskii' sbornik)* Troudy KIPC, T.16, Léninegrad 1930. - Zolotarev D.A., Blomkvist E. E. : *Les Finnois occidentaux. (Zapadno-finny)*. Léninegrad 1927. - *Les minorités nationales de l'oblast de Léninegrad. Recueil de matériaux. (Natsional'nyie mien'chinstva lieningradskoï oblasti)*. - Léninegrad, 1929.

5 Kokko V.A. : *Le Finnois d'Ingrie aujourd'hui (Inghermanlandskiié finny siégodnia)*. Sb. Obnovlienié: miéjnatsional'nyie i piériéstroïka. Léninegrad, 1989, p.104.

6 On ne peut cependant pas oublier ce point de vue fondamental de la science nationale, pour les premiers comme pour les derniers (jusqu'à la sécession de la Finlande de la Russie en 1917), le filtrage de la population finnoise sur ces terres.

7 Koulaks : paysans riches, officiellement liquidés en tant que classe par Staline (1929-1932), en fait exterminés physiquement, ce fut un véritable génocide social. [N.D.T.]

8 C' est à dessein que nous avons francisé cet ethnonyme sur le mode Hollande-Hollandais. En russe on dit *Inghermanlandiets*, ce qui constitue aussi un indéniable germanisme. [N.D.T.]

9 Kokko V. A. : *op. cit.* p. 104.

10 Kuortti A., Ankkila R. : *Inkerin kirkon yö ja aamu*. Jyväskylä, 1990. Pp. 155-156, 209-213.

11 Rahkola O. : *Les écoles en Ingrie (Chkoly v Inkeri)* in Gattchinskaïa Pravda. N°130, 18 4 1989.

12 Kokko V. A. : *op. cit.* p. 103.

13 Statuts temporaires de la société civile *L'union d'Ingrie (Vriemiennyi' oustav dobrovol'nogo obchtchestva "Inkerin liitto")*. Gattchinskaïa Pravda N°150, 22.9.1989.

14 Oblispolkom : Comité exécutif régional [N.D.T.]

15 Rahkola O. : *Réveille-toi, terre natale. (Proboudis' ziemiä rodhaïa)* in Gattchinskaïa Pravda du 17.5.1989. - Yarkinen T. : *Mouzyka zaviot v boudouchchéï V. 4 Pohjois-Inkeri*, in Nievskaïa Zaria, 23.6.1990.

Discographie : Peuples oubliés de Veijo Tormis.

MUSIQUE/ESTONIE/DISQUES

Il est difficile de savoir à quelle incitation répond la composition des six oeuvres de Veijo Tormis, compositeur estonien (*Héritage de Livonie, Chant de mariage vote, Epique d'Ingrie, Soirs d'Ingrie, Chemins vepses, Destinée carélienne*) que les disques ECM font paraître (ref. 4340275-2 plus de 2 heures de musique pour chœurs a capella par le Choeur de Chambre Philharmonique d'Estonie, sous la direction de Tõnu Kaljuste). La composition de ces ouvrages s'étend de 1970 à 1989, chants traditionnels et runiques adaptation en suite avec une construction quasi symphonique de 51 mélodies originales.

Tormis est né en 1930 et s'il peut être intéressant de rechercher ce qui dans sa démarche relève du musical, du nationalisme, de la nostalgie, voire du passéisme et d'une certaine perversité nés des préceptes du folklorisme issus de l'esthétique socialiste le résultat fascine parfois par la qualité du résultat qui ne comporte aucun des défauts qu'une telle démarche entraîne si souvent. Tormis parle des "*Indiens de l'Europe*" mais ses chants ne sont en tout cas ni pièces de musée, ni document ethnologique, ni folklorisme de l'Armée Rouge. De la musique tout simplement. Et peu importe qu'elle n'ait rien à voir avec les recherches de l'IRCAM.

HCF.

LE KALEVALA ET SES ILLUSTRATEURS

par Denise Bernard-Folliot

" Si l'on voulait bien recueillir les vieux chants populaires et en composer un ensemble cohérent, qu'il en sorte une épopée, un drame ou n'importe quoi d'autre, c'est un nouvel Iliade et Odyssee, un nouveau poème d'Ossian ou une nouvelle chanson des Niebelungen qui en naîtrait." écrivait déjà en 1817 C. A. Gottlund dans *Svenk Litteraturtidning*. Il fallut attendre vingt ans pour que naisse ce qui allait être le Kalevala.

Comme tous les peuples de civilisation ancienne dont l'antiquité a été longtemps niée ou étouffée, les Finlandais sont fiers de leur profonde culture, mais la prise de conscience de cette culture se fit assez tard, en Finlande, dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. De toutes les contrées du Nord, aucune n'est autant chargée d'histoire, de magie, de mystères, de mythologie que la Carélie, cette large et longue province qui s'étend aujourd'hui de part et d'autre de la frontière russo-finlandaise. A la limite de l'immense terre russe, la Carélie, de tous temps, est apparue comme une terre un peu nébuleuse, terre de poésie pendant les longues nuits claires, terre de ténèbres pendant les longs jours sombres. De la nécessité d'échapper à ces ténèbres est née la magie de la flamboyante poésie folklorique, d'une multitude de contes, de proverbes, de légendes, de mythes. Et pendant des siècles aussi a régné un chamanisme bien enraciné. Aujourd'hui encore, en dépit des cafés bruyants de Joensuu ou d'Illomantsi, en dépit des usines et des routes, la Carélie reste un *erämaa*, c'est-à-dire une terre désertique, comme on dit là-bas, nimbée de la douceur soyeuse des nuits d'été et du mystère des solitudes.

Infiniment moins marqués par l'austérité luthérienne que les habitants de la Côte Ouest, plus exubérants, naturellement portés à l'enjolivement de la réalité, à l'outrance aussi, les Caréliens sont d'abord hommes de Verbe. Le moyen d'expression du Carélien est le récit oral que de siècle en siècle se transmettaient les bardes, ballades et légendes sans commencement ni fin, si bien que sur cette terre frontalière amputée, ensanglantée par les luttes innombrables qui, tout au long de l'Histoire, ont opposé les Suédois aux Russes et les Finnois de l'Est à ceux de l'Ouest, quelque chose de mythique, quelque chose de mystérieux perdure et qui n'appartient qu'à elle.

Mais ces chants, ces légendes, ces *dits* que se racontaient les bardes seraient restés diffus comme la lumière de la nuit nordique, effilochés entre les troncs argentés des bouleaux et sous les ombelles sauvages sans l'intervention du docteur Elias Lönnrot.

Le docteur Lönnrot qui avait vu le jour dans un pauvre foyer, au sud du pays, était parvenu à force de privations, de travaux alimentaires et d'énergie, à terminer ses études de médecine. Médecin de campagne, puis médecin administratif du Kainuu, province voisine de la Carélie, Lönnrot s'intéressait depuis toujours aux travaux des linguistes qui visaient à donner à la langue finnoise le statut de langue officielle qu'elle n'avait pas. Il voulait maintenant s'intéresser non plus à la langue seulement mais à la littérature du terroir carélien, aussi s'en fut-il arpenter les forêts du Kainuu, de la Carélie et même de la Carélie russe pour recueillir et transcrire les chants, les légendes, les proverbes, les maximes de la bouche même des conteurs et des bardes. C'est ainsi qu'en reprenant les chants des divers rhapsodes, en notant les strophes, en comparant les diverses versions d'un même thème, il reconstitua les chants, fondant en un seul plusieurs poèmes qui pouvaient avoir entre eux quelque unité. De ces longs poèmes chantés depuis des siècles, de part et d'autre de la frontière, qui nécessairement portaient la marque personnelle de chaque barde et manifestement appartenaient à des traditions différentes, Lönnrot est parvenu à ordonner cette masse de paroles et d'évocations et à créer l'immense épopée du Kalevala.

De même que pour les peuples nordiques, le rune (caractère runique) était un don des dieux -car il fallait pour le moins être un dieu pour être capable de donner la durée à la parole fugace -de même le mot finnois *runo* qui désignait d'abord le chanteur, a par la suite désigné le chant. Les anciens bardes étaient le truchement entre les dieux et les hommes.

C'est alors que la géographie entre en jeu. La Carélie marque la charnière entre le monde byzantin et slave d'une part, et le monde occidental de l'autre, et tandis que le christianisme s'implantait en Finlande au XI^{ème} siècle, deux autres siècles furent nécessaires à la Carélie pour que les dieux multiples cèdent la place au Dieu unique. Mais au fond des solitudes, au bord des lacs, sur les rives de l'immen-se Ladoga, les récits et les chants des héros-dieux conservaient, en même temps que leur authenticité, leur pouvoir. Les bardes ne confiaient pas volontiers leurs trésors aux étrangers et il fallut la patience, surtout la confiance que Lönnrot leur avait inspirée pour qu'ils consentissent à faire de lui un dépositaire. Parmi ces bardes, *runolaulajat* -certains ont survécu au temps et à l'obscurité comme Vaassila Kieleväinen, Ontrei Malinen, Arhippa Perttunen à qui Lönnrot doit surtout le chant du Sampo, Mateli Kuivalatar, d'Ilomantsi, considérée comme la plus lyrique et qui confia au docteur une centaine de poèmes qui constituent le noyau du Kalevala, et enfin, Larin Paraske, autre femme dont nous aurons l'occasion de reparler.

Le Kalevala - *kaleva* signifiant héros, géant, et le suffixe *la*, le lieu où se trouve... donc le pays des héros- est l'histoire des gens de Kalevala en lutte contre les gens de Pohjola -*pohjo* désignant le Nord, le pays du Nord - luttés sans pitié qui se déroulent pour diverses raisons dont la jalousie n'est pas la moindre, pour une conquête de puissance, mais surtout pour la possession du Sampo. Il en est du

sampo comme du Graal, nul ne sait vraiment de quoi il s'agit: puissance de l'or, puissance de la vie, victoire sur la mort. Le Sampo est vraisemblablement un peu tout cela et le posséder justifierait la férocité des combats. Mais entre les récits qui racontent comment le Sampo est forgé par Ilmarinen qui serait le dieu de l'air, ceux qui relatent les exploits guerriers ou amoureux de Lemminkäinen, *Don Juan de l'âge de la Pierre*, selon le mot de Michael Branch, les aventures de Tapio, dieu des forêts, la tragédie de Kullervo, ceux qui transmettent les messages du "ferme et vieux Väinämöinen", s'intercalent nombre de récits qui s'appuient sur les luttes sanglantes que se livraient les hommes du roi de Suède et ceux du prince de Novgorod ainsi que sur les exploits des Vikings dont le fracas était parvenu au fond des forêts caréliennes. Si le Kalevala du docteur Lönnrot manque du fil conducteur qui faisait l'unité des chansons de geste ou des romans de la Table Ronde, ou même de l'Odyssée à laquelle on a parfois voulu le comparer, il possède un souffle puissant qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Tout ici est démesure -ou à la mesure des dieux. C'est un chaos d'images fulgurantes, flamboyantes, même si apparaissent les figures de Kylliki, la belle que Lemminkäinen épouse après l'avoir enlevée ou d'Aino, la douce et pure qui se jette à l'eau pour ne pas épouser le vieux Väinämöinen, bien qu'il fût par ailleurs homme de bien. Cette démesure, ce chaos, l'envoûtement magique obtenu grâce aux répétitions, aux allitérations et surtout, aux parallélismes -répétition successive de la pensée sous des expressions différentes - ces invocations sauvages et superbes font du Kalevala un fleuve de feu et de rocs, en tout cas une oeuvre unique. Il semble que le dernier chant ait une résonance chrétienne: le ferme et vieux Väinämöinen quitte la scène.

La première publication du Kalevala, sous la forme ordonnée par le docteur Lönnrot, parut le 28 février 1835 avec ce titre: *Kalevala ou les vieilles chansons caréliennes des temps anciens du peuple finnois*. En dehors du cercle restreint des gens érudits et des linguistes, le succès ne fut pas immédiat. Il fallut encore quelques années pour que le peuple finnois puisse avoir accès à ce monument littéraire et ce n'est qu'à partir des années 1840 que l'intérêt devint général et en 1849, Lönnrot faisait paraître un Nouveau Kalevala qui comptait 22.795 vers répartis en 50 chants. La Finlande découvrait alors qu'elle possédait un trésor qui ne devait rien à la Suède dont elle avait été pendant des siècles une province négligée parfois, ni à la Russie dont elle était un Grand-Duché. La Finlande retrouvait ses racines les plus authentiques mais les choses cependant n'en restèrent pas là sur le plan sentimental et linguistique, et ce qui à l'origine était un trésor poétique, prit dans les dernières années du XIXème siècle, une connotation différente. Le Kalevala devenait un chant de résistance, tout aussi authentique lui aussi.

Jusqu'à l'avènement du tsar Nicolas II, la Finlande en tant que Grand-Duché de l'empire russe, jouissait d'une certaine autonomie, et à certains égards représentait ce qu'il y avait de plus moderne et de plus avancé dans cet empire. Depuis longtemps, les hauts fonctionnaires avaient pris l'habitude d'envoyer à Saint-Péters-

bourg des rapports rassurants qui visaient surtout à les maintenir loin du pouvoir policier tsariste. Avec Nicolas, le panslavisme devenait vraiment envahissant et la Finlande avait à faire face à une russification généralisée. C'est alors qu'on en appela au Kalevala, la quintessence de la fennitude, chacun des héros kalévaléens prenant valeur de symbole, de symbole de résistance. Ilmarinen le forgeron surtout, par son attitude farouche et indomptable, devenait le porte-drapeau de la résistance farouche et indomptable du peuple finlandais à son trop autocrate voisin. Résistance à l'empire jusqu'en 1917, résistance à l'envahisseur pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il est rare dans l'histoire des peuples qu'une épopée littéraire, aussi vaste et populaire fût-elle, prenne une telle valeur. A l'origine, oral et carélien, le Kalévala devenait symbolique et national. On peut s'étonner dans ces conditions qu'il ait été aussi à la source de l'art finlandais de l'époque. Mais ce qui est aussi remarquable, c'est que si le Kalevala joua un rôle déterminant à une époque qui dans l'art des pays nordiques prend le nom de *Romantisme National*, il continue aujourd'hui encore d'inspirer des artistes étrangers, d'alimenter les imaginations en apparence les plus étrangères.

Le Romantisme National n'est pas particulier à la Finlande, il existe dans les autres pays nordiques, et si l'art reste romantique et national en Suède, il devient beaucoup plus nationaliste en Norvège qui tentait de se soustraire à une trop étroite union avec la Suède, et en Finlande qui, elle, s'opposait de toutes ses forces à la Russie. En Finlande, le Romantisme National dure une vingtaine d'années à peine, mais pendant ces années-là il règne sur la vie artistique avec une telle souveraineté qu'il mènera le pays sur le devant de la scène internationale, comme nous le verrons plus loin.

C'est l'époque où il se passe, parmi les artistes nordiques travaillant à l'étranger, en France surtout, un phénomène assez curieux: au lendemain de l'Exposition Universelle de 1889, les artistes nordiques qui ont participé- et pour certains avec succès- à cette Exposition, éprouvent la nostalgie du pays natal, chacun croit entendre l'appel de Hans Alenius, le personnage du poème de Verner von Heidenstam, chacun, pour une fois se sent saturé de fleurs, de soleil et de ciel bleu et aspire à retrouver les noirs sapins, les landes arides, les forêts sans limites, les montagnes norvégiennes, les *terres désertiques* de la Finlande. Chacun rentre chez soi et les Finlandais également. En 1890, Axel Gallén (il deviendra Akseli Gallén-Kallela deux ans plus tard) accompagné du comte suédois (mais plutôt cosmopolite) Louis Sparre, entreprend la découverte de la Carélie qui a maintenu vivantes à travers les âges ses traditions et ses modes de vie. Le Romantisme national va se confondre volontiers en Finlande avec le carélianisme, lui-même exprimant l'authentique fennitude.

Tous les artistes de valeur de cette époque ont été séduits par le carélianisme qui unit dans une même ferveur- car on peut vraiment parler de ferveur, et de fer-

veur presque mystique -romanciers, peintres, musiciens, gens de théâtre, architectes. Surtout les peintres. Tous ont puisé abondamment à la source kalévaléenne, reprenant inlassablement les thèmes d'Aino, de Marjatta, du cygne de Tuonela -la rivière de la mort, du destin malheureux de Kullervo, des exploits d'Ilmarinen ou de Lemminkäinen. De Sibélius qui sans doute n'eut pas été Sibélius sans le Kalevala et la Carélie, au musicien italien Luigi Dellapiccola- avec Liriche et Studi, en passant par Robert Kajanus, Armas Lauris et les élèves de Sibélius, le Kalevala a été le sujet d'oeuvres plus ou moins célèbres. On n'aurait garde cependant d'oublier Johan Philip von Schantz qui, trente ans avant Sibélius, composait déjà un Kullervo. En littérature, les écrivains majeurs ont également recherché leur sujets dans l'épopée kalévaléenne: Aleksis Kivi avec son Kullervo digne de la tragédie antique, ce Kullervo qui symbolise l'esprit révolutionnaire chez J.-H. Erkkö. Juhani Aho dans son roman Panu (1897) décrit l'éternel crépuscule des dieux vaincus par le dieu unique tandis qu'Eino Leino, dont le professeur Sakari dit qu'il est *"le dernier barde de la ligne kalévaléenne, l'auteur de puissants poèmes épiques au style archaïsant, gardant le rythme du Kalevala"* écrit des oeuvres nouvelles en reprenant les thèmes anciens; après lui, Joel Lehtonen sera l'un des derniers écrivains à retourner aux sources -le dernier et l'un des plus grands étant le poète contemporain Paavo Haavikko qui tente d'oublier le Kalevala!

Avant d'en arriver au plus célèbre des illustrateurs, Akseli Gallèn-Kallela, il serait bon de rappeler que presque vingt ans avant la parution de l'oeuvre de Lönnrot, un sculpteur, Erik Cainberg (1816) qui avait travaillé à Rome, décora le hall de l'Académie de Turku -alors capitale de la Finlande, avec un relief montrant Väinämöinen jouant du kantélé, motif repris en 1851 par le peintre Blackstadius. Vers 1860, Robert Wilhelm Ekmann - qui appartient lui aussi à *l'ancienne école* -a été le premier à peindre les intérieurs paysans caréliens, par goût d'histoire locale, des traditions populaires. Son carélianisme précoce ne dépasse pas le stade de l'illustration des costumes ou des moeurs; il est dénué de tout symbole même si *La mère de Lemminkäinen retire le corps de son fils du fleuve de Tuonela*, sujet kalévaléen par excellence, est jugée plus étrange et plus dramatique que la toile de Gallèn-Kallela. Ekmann a aussi illustré la première traduction en russe du Kalevala parue en 1888.

C'est en 1885, c'est-à-dire cinquante ans après la parution du Kalevala du docteur Lönnrot, qu'Akseli Gallèn-Kallela exécute sa première esquisse du personnage d'Aino qui restera un de ses motifs préférés. *"Notre poésie populaire, écrit-il, en particulier le Kalevala et ses personnages des anciens temps, me donnent une idée de l'essence même du peuple. Cette poésie a aussi, et de façon déterminante, contribué à orienter mes efforts pour rechercher dans la nature et dans le peuple, des formes de beauté qui traduisent les origines et la puissance des temps anciens."*

" On croyait, note Salme Sarajas Korte, que l'art finlandais ne pouvait s'édifier que sur les bases du Kalevala." Et comme c'était la Carélie qui était la terre du Kalevala, c'est donc en Carélie qu'il fallait aller. C'est pourquoi pendant les années qui marquent le tournant du siècle, Akseli Gallèn-Kallela, sa femme, son ami Louis Sparre, Pekka Halonen qui séjourna à Sortavala -en Carélie orientale, et d'autres encore, ne cessèrent de retourner dans les immenses forêts à la recherche de la nature primitive -mais c'était bien aussi ce que faisait de son côté Gauguin à Tahiti, une même recherche d'authenticité primitive. La beauté presque immatérielle des paysages, la beauté bouleversante du kantélé servirent à créer l'atmosphère des illustrations kalévaléennes de ces artistes. Ils vivaient au milieu des forestiers, dans des cabanes en rondins -et Gauguin ne faisait pas autre chose- à la seule lumière de la nuit d'été. Le petit village de Kuhmo a maintes fois servi de cadre à l'oeuvre kalévaléenne de Gallèn-Kallela. C'est sur ce fond d'authenticité, un des maîtres du Romantisme National, dans le silence et la lumière laiteuse des nuits d'été que le peintre va puiser l'inspiration des grandes toiles du Kalevala.

"Pendant ce temps de grand enthousiasme, nous autres, jeunes artistes, allions chercher les motifs de nos tableaux dans notre propre peuple et notre pays, et comme la jeunesse le fait habituellement, nous étions persuadés que nous faisons revivre le peuple et le paysage finlandais, le Kalevala et la Kantéléta. Pour nous ils étaient comme des terres vierges sous un éclairage plein de mystères..." a écrit Gallèn-Kallela. C'est ainsi qu'ont été créées les toiles comme *Spillkråkan* qui s'appelle aussi *Terre désertique* (1893); *La défense du Sampo* 1890 qui est une des oeuvres les plus connues qui inaugure la série des peintures monumentales. L'idée avait germé à Berlin et le tableau lui fut commandé pour orner la salle à manger d'un habitant de Helsinki, lequel n'apprécia pas une toile qui lui paraissait trop pleine de violence et trop réaliste. Une autre oeuvre, *La mère de Lemminkäinen*, de 1897, est aussi fort connue: en tuant le cygne du Tuonela, le fougueux Lemminkäinen voulait percer le mystère de la mort, mais maintenant il gît allongé sur le rivage, rougi par son sang, du fleuve de Tuonela; sa mère appelle un secours qui ne viendra pas, tandis que le cygne, étranger à tout, intouchable, glisse sur les eaux sombres de Tuonela. D'autres toiles illustrant le Kalevala seront plus tard développées en fresques pour décorer le Théâtre National, le Musée National, telles: *La vengeance de Joukahainen*, *Kullervo appelant au combat*, *La malédiction de Kullervo*. Toutes mêlent le symbole au réalisme.

A la même époque, Pekka Halonen rentre de Paris où il a été l'élève de Gauguin pendant quelques mois. Il passe plusieurs semaines en Carélie russe, à Sortavala où il peint un *Joueur de kantélé*. "Dès qu'il a pris son kantélé de ses gros doigts que le travail a rendu gourds, la maison toute entière se fond dans une seule harmonie..." écrit Halonen dans une lettre. Il semble que Halonen ait été plus sensible au carélianisme qu'au Kalevala. Il écrit encore: "*Le pays et le peuple de Finlande vivent! Nous sommes le peuple élu de Dieu et nous avons un rôle à tenir dans*

l'humanité." On voit que le Kalevala de Halonen n'est déjà plus celui de Lönnrot. Il ne s'agit plus d'une oeuvre poétique et épique mais bien d'une Bible à l'usage exclusif de la Finlande et si les personnages, les vêtements, les bijoux, les décors restent caréliens, les thèmes deviennent le symbole d'une nation qui engage la lutte contre l'opresseur. Non seulement les hauts faits kalévaléens sonnent comme des appels à la résistance, mais l'esprit du Kalevala va se manifester ouvertement, publiquement, internationalement avec le pavillon de la Finlande à l'Exposition Universelle de Paris en 1900. Que ce pavillon ait fait sensation, on ne peut le nier. Tout d'abord il représentait un pays qui politiquement n'existait pas, et il faut dire que les autorités de Saint-Petersbourg avaient tout fait pour empêcher la réalisation de ce projet, mais la Finlande tenait à son Pavillon et elle l'eut. Il était un geste symbolique et son architecture était une projection en pierre du Romantisme National. Les architectes, Herman Geselius, Eliel Saarinen et Armas Lindgren avaient repris l'esprit ancien nordique pour créer un bâtiment qui tenait à la fois du burg et de l'église du Moyen âge, tout en introduisant les éléments rationalistes du constructivisme. En soi, le Pavillon de la Finlande était déjà un événement. Les fresques exécutées par Gallèn-Kallela et ses grands tableaux, illustraient les thèmes les plus célèbres de l'épopée. De plus, la décoration intérieure créée par Louis Sparre et sa petite firme Iris qui travaillait dans l'esprit de l'Art Nouveau et aussi celui de William Morris que Sparre connaissait bien, concouraient à donner une image de marque de la Finlande telle que le souhaitaient les Finlandais.

Il semble bien que ce soient les fresques et les tableaux de Gallèn-Kallela qui aient surtout frappé le public -elles apportaient quelque chose d'insolite, presque d'exotique, en tout cas du jamais vu. Même si ceux qui les découvraient, ignoraient à peu près tout du Kalevala, ils devinaient qu'il y avait dans cet imaginaire quelque chose qui n'avait pas de limites, qui devait tirer sa substance de forces spirituelles que le peintre maîtrisait sans doute mais que les hommes, parfois, pouvaient ne pas maîtriser.

Les illustrations du Kalevala par Gallèn-Kallela sont si diverses et, pourrait-on dire, si fidèles -on songe à deux tableaux du même artiste: *La défense du Sampo* ou encore *La mère de Lemminkäinen*, d'une part et au tryptique d'Aino, d'autre part, si poétiques -elles ont si bien frappé le public contemporain que c'est à ce peintre que, pendant longtemps, les éditeurs ont fait appel pour illustrer le texte finnois ou ses traductions. Gallèn-Kallela demeure le maître incontesté et en 1922, il remportait un concours organisé pour le Koru-Kalevala, mais il ne put mener à bien sa tâche.

Dans les pays scandinaves, les diverses traductions -le premier Kalevala de 1835 était déjà traduit en, suédois en 1841, et le Nouveau Kalevala le fut en 1867-1868 -ont le plus souvent repris les illustrations de Gallèn-Kallela. La traduction allemande d'Istvan Ràcz, publiée en Suède en 1968, comporte la reproduction des

grandes toiles de Gallèn-Kallela. Il en est de même des traductions publiées à Tallinn en 1908, 1935 et 1939, de la traduction islandaise de K. Isfeld de 1957-1962, de la traduction flamande de 1928 et d'une traduction en esperanto. Une version anglaise abrégée, publiée à Manchester, est ornée à la fois par les illustrations de Gallèn-Kallela et par des dessins, très délicats mais très différents, de Hilda Wood.

Un autre artiste contemporain de Gallèn-Kallela a aussi illustré l'épopée nationale: Albert Edelfelt. Bien que travaillant beaucoup à Paris où il eut toujours son appartement, à Berlin et à Saint-Pétersbourg, bien qu'étant avec Fritz Thaulow le Norvégien, le plus cosmopolite des artistes nordiques de ce temps, Edelfelt ne pouvait pas ne pas subir l'envoûtement kalévaléen. Mais on lui doit surtout le très beau portrait de Larin Paraske, cette conteuse et pleureuse qui inspira aussi Järnefelt. Larin Paraske, née en territoire russe, a fait preuve d'un véritable génie dans l'art et la science du récit qu'elle enrichissait par sa sensibilité et le don de donner vie à ce qu'elle disait. Elle habitait en 1891 à Porvoo où Sibélius travaillait également. On devine les fils tissés .

Bien qu'au fil du temps le Kalévala ait perdu un peu de sa puissance incantatoire, surtout en temps de paix, bien qu'il ne représente plus dans l'histoire du pays qu'un grand moment, un très grand moment et bien que depuis la Seconde Guerre Mondiale, les artistes soient davantage entraînés par les courants artistiques internationaux que par le fleuve kalévaléen, plusieurs artistes, avant et après la Seconde Guerre Mondiale, ont poursuivi la tradition: Erkki Tanttù, Helja Lahtinen, Mirja Karma et Kirsti Gallèn-Kallela, par exemple -sans oublier la célèbre Marjatta du sculpteur *national* Wäinö Aaltonen. Mais on retiendra surtout l'oeuvre picturale, très décorative et élégante, très Art Nouveau de Joseph Alanen qui a travaillé le *jugendstil* à Berlin. La répétition du trait rappelle les répétitions et les parallélismes de l'épopée, tandis que les ondulations infinies des chevelures et des eaux font un contraste suggestif avec le hiératisme des êtres. Natti Visanti dans les années trente, illustrera une édition du Kalevala en faisant oeuvre originale, dans une atmosphère féérique où l'imaginaire est influencé par Gustave Moreau.

Parmi les peintres contemporains, Björn Landström, dans une écriture réaliste, a illustré la dernière édition publiée à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire tandis que Tapio Tapiovaara...dont le seul nom est tout un programme - Tapio, rappelons-le, étant le dieu des forêts - a décoré les murs des ateliers de la fonderie-acierie Rautarunkki Oy à Raahe, en reprenant le thème du Sampo. Sa compréhension personnelle et profonde de la légende, apporte une joyeuse lumière en ces lieux de travail tout en maintenant présente la puissante tradition nationale qui, selon les propres termes de Tapiovaara, est toujours porteuse de rêves.

On aurait pu croire en effet, qu'avec le temps, le Kalevala aurait quelque peu perdu de sa puissance, qu'il ne représenterait plus qu'un moment de la conscience

nationale finlandaise et qu'il serait rangé sur les rayons de l'Histoire, mais en réalité cette immense épopée inspire toujours, de par le monde, des artistes séduits par la magie des mots. On compte actuellement une soixantaine de traductions en langues étrangères non seulement en langues *courantes*, mais en de nombreuses langues *rare*s appartenant à des peuples dont le passé se perd dans la nuit des temps ou dont les cultures ont été plus ou moins malmenées par le destin: slovène, moldave, géorgienne, arménienne, hébraïque, et puis chinoise, et puis japonaise et, la dernière en date, la langue peuhle. C'est dire que si l'on excepte la Bible, Don Quichotte ou les contes d'Andersen, le Kalevala est l'oeuvre la plus illustrée qui soit.

Parfois, différentes traductions dans une même langue sont illustrées en général par des artistes différents, chacun d'eux mettant l'accent sur ce qui le touche le plus. Certains privilégient la nature, d'autres les caractères magiques de l'épopée, d'autres la bravoure ou la violence, d'autres la mythologie. Certains ont exalté le caractère féérique ou surnaturel du Kalevala, d'autres n'en voient que les scènes d'épouvante. D'autres, mais ils sont plus rares et ils sont en général anglo-saxons, ont été davantage sensibles à la tendresse, mais il faut bien dire qu'il est parfois difficile de reconnaître sous les traits de sauvages déchainés ou de Vikings au combat ou de Pères Noël, le sage et vieux Väinämöinen ou Ilmarinen le forgeron ou le don Juan de village Lemminkäinen.

Une première traduction en russe de 1881, et illustrée d'abord par R. W. Ekman, puis quelques années plus tard par un artiste russe, A. Dölle, avait été suivie dans les dernières années du siècle par la traduction de Belskij, devenue classique. D'autres éditions suivirent qui mettaient en relief, tantôt le côté chamanique, tantôt* les caractères carélo-ougriens, comme c'est le cas des illustrations d'Aarno Karimo (1953), mais aussi après que le Réalisme socialiste eut été reconnu comme la seule méthode de l'art russe, les héros kalévaléens prirent le caractère photographique et édifiant des héros kolkhoziens. Avec une exception cependant: à une époque où Chagall, Kandinsky, Malevitch, Tatlin, Rodchenko étaient rejetés par le pouvoir, *Le groupe collectif de l'art analytique de Pavel Filonov* entreprenait l'illustration du Kalevala. En réalité, Pavel Filonov était le maître d'oeuvre qui, s'abritant derrière le mot rassurant de *groupe collectif*, réalisa une oeuvre personnelle et l'on retrouve nettement l'influence de Chagall -même si Ilmarinen le forgeron a quelque chose du *Joyeux forgeron socialiste* - dans les remarquables gravures sur bois et les nombreuses vignettes qui illustrent son Kalevala**.

* Le plus souvent pour d'évidentes raisons politiques. [N.D.A.]

** On notera au passage que Pavel Filonov, communiste convaincu et dans la ligne officielle du Parti, a connu de profondes déceptions dès qu'il s'agissait de ses conceptions artistiques auxquelles il n'a jamais voulu renoncer. Il est mort de faim pendant la guerre, en ayant systématiquement refusé les avantages matériels qu'auraient pu lui apporter son conformisme politique. [N.D.A.]

En Hongrie on connaît surtout deux illustrateurs qui ont donné un caractère particulier aux traductions du Kalevala. En 1962, Endre Szácz a magnifiquement illustré une traduction hongroise avec des coloris très nuancés et un graphisme élégant qui évoquent les vols magiques de l'épopée. Dix ans plus tard, Imre Baácz, avec des couleurs agressives, met surtout en relief la violence des récits. Mais trois ans plus tard, pour une nouvelle traduction, il a utilisé ce qui mérite d'être souligné, une expression non figurative: évocation de mousses, de lichens, d'écorces, de fleurs éclatées mais aussi de cendres rougeoyantes pour traduire les conflits. Chose plus étonnante encore, il lui arrive d'utiliser les collages. Cette illustration hongroise reste une des plus intéressantes qui soient par son pouvoir suggestif et émotionnel, et son originalité.

Stanislav Koliballi qui a illustré une traduction tchèque en 1962, met l'accent sur les rites chamaniques dans une atmosphère dramatique: landes désertiques coupées par la ligne mince des sapins qu'éclairent seulement un soleil ou une lune pâles; tête coupée de Lemminkäinen tournoyant dans les flots furieux du Tuonela. Avec des moyens chromatiques très réduits, Koliballi parvient à créer des dessins magiques brûlants dans un climat d'angoisse.

Quant au Polonais Michel Bylina, il a nettement donné un caractère polonais à ses illustrations en noir et blanc: paysage de forêts, nature poétique et les personnages sont tous des paysans et des paysannes polonais en costumes nationaux. De leur côté, les illustrateurs d'Estonie, de Lettonie et de Lituanie ont travaillé dans un esprit très proche du carélianisme, comme si, le Golfe de Finlande n'existant pas, ils avaient rejoint sans peine les forêts de Carélie.

Comme on le voit, les illustrations prennent davantage le caractère du pays de la traduction plutôt que celui de l'original. Il en est encore ainsi d'une traduction israélienne ornée de motifs typiquement yiddish, comme on peut voir encore une traduction américaine, publiée dans le Michigan, ornée de feuilles et de glands de chêne, un arbre qui est beaucoup plus américain que finnois.

Le Sampo, autre version américaine, est nettement marqué par les volutes dorées de l'Art Nouveau: ainsi voit-on une jeune femme aux tresses blondes et lourdes qui sort d'une masse d'or en fusion. Barbara Brown a fait de l'épopée finnoise un très joli conte de Fées, avec des illustrations ravissantes tandis qu'un autre ouvrage, *Sourire du Nord*, inspiré et non traduit, et illustré par Jay van Eeverin, montre le sage et vieux Väinämöinen en Père Noël parcourant en traîneau un paysage de fjords norvégiens animés par d'étranges oiseaux qui seraient plus à leur place dans la baie de Chesapeake. Lorsque la Guerre d'Hiver apporta une nouvelle aurole à la Finlande, une imagerie populaire se répandit en Amérique mêlant les héros kalévaléens, les soldats du front de l'Est et les Vikings.

Une traduction hollandaise de 1939, illustrée par Nico Bulder, rappelle surtout Gustave Doré: tempêtes, éléments déchainés, visions d'épouvantes avec des personnages décharnés mais puissants.

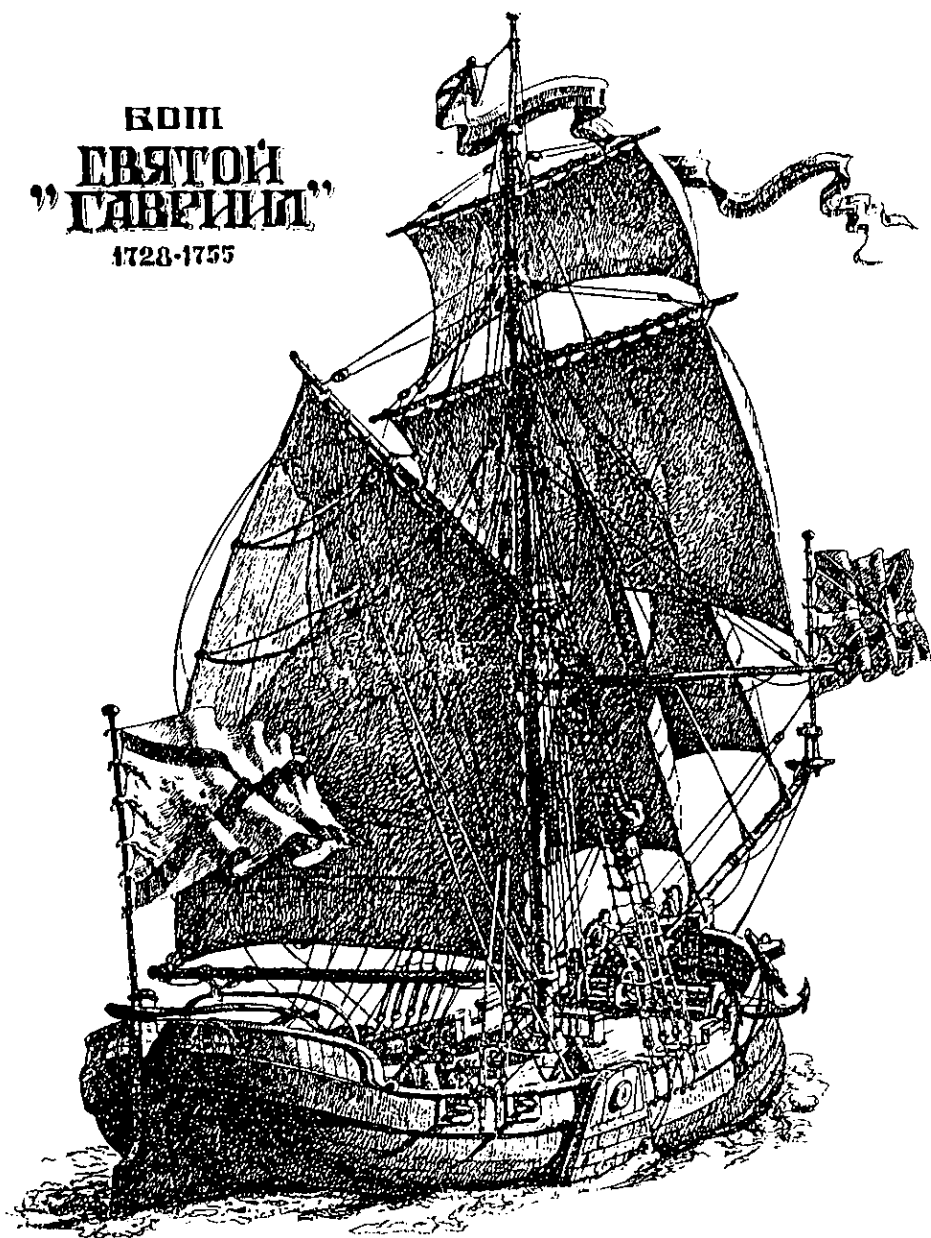
Deux artistes italiens ont illustré l'oeuvre finlandaise d'une façon, elle aussi, personnelle, même si elle s'éloigne fort du Kalevala de Lönnrot. En 1941, Ezio Anichini en a fait une sorte de littérature de *gare* ou de magazine féminin avec des personnages démesurés: Väinämöinen est devenu une sorte de Raspoutine un peu effrayant, Ilmarinen -un inventeur de machine à mouvement perpétuel. En 1959, une nouvelle traduction parue à Turin et illustrée par Santini, montre des couleurs rouges et jaunes agressifs, des héros hâves et décharnés, vêtus de peaux de bêtes, mais le sage et vieux Väinämöinen porte la toge des gens raisonnables si bien qu'on pourrait se demander si cette vision des personnages kalévaléens n'est pas celle que les Romains avaient jadis des Barbares du Nord.

Bien que la vision d'Ivo Subic, illustrateur de la traduction slovène publiée à Ljubljana soit aussi fort éloignée de l'oeuvre originale, on peut être séduit par ce monde apaisé, un monde d'hommes des grands lacs dans des nuits de velours bleu, avec des personnages qui ne sont pas sans évoquer les saints des icônes et qui nous paraissent plus proches, même s'ils sont loin de la *réalité*, que les héros vus par les artistes japonais. Déjà en 1937 le Kalevala était traduit au Japon par K. Morisoto et illustré par G. Inokuma qui a donné aux personnages indistinctement et sans nuances aucunes des visages allongés et maigres, des regards haineux et fixes, en les vêtant de costumes de Karaté. Inokuma ignore souverainement la nature finlandaise qui, dans l'oeuvre finnoise, tient une si grande place. Par contre, une autre traduction japonaise par Tanetzu Koisumi de 1976, illustrée après Josuko Morimoto, montre un caractère délibérément naïf et enfantin sur fond de nature nipponne.

Quant à la France, les premières traductions furent celles en 1845 et 1867 pas absolument fidèles de Léouzon-Le Duc, cet étrange personnage qui avait l'art d'enrichir ses missions officielles et diplomatiques par une curiosité d'esprit insatiable. Elles furent suivies, longtemps après -en 1931, par la traduction fidèle et minutieuse de Jean-Louis Perret. Ces présentations en français n'étaient pas illustrées, mais les 17 chants du Kalevala traduits en français en 1846 par Edmée Arman, l'étaient par J. Reilinger.

Cent-trente-cinq ans après la parution du vieux Kalevala du doux docteur Lönnrot, le cinéma, la télévision, les adaptations résumées pour adultes ou pour enfants ne cessent de rappeler à la mémoire collective cet immense poème surgi du fond des âges et des terres désertiques qui représente tout à la fois un monument de littérature épique, un des grands moments d'une conscience nationale et participe à l'universel.

**КОМ
СВЯТОЙ
"САВЕРИИ"**
1728-1755



Le Saint-Gabriel

LA DECOUVERTE DE L'AMERIQUE PAR L'EXPEDITION FEDOROV-GVOZDEV-MOCHKOV

RUSSIE/AMERIQUE/DECOUVERTE

par Constantin A. Chopotov*

Au début du XVIIIème siècle, aucun Européen n'avait encore atteint la côte Pacifique de l'Amérique et, au-delà du 42ème parallèle Nord, il n'était pas évident qu'elle fût reliée par terre à l'Asie ou séparée d'elle par un détroit. C'est à ce problème que des navigateurs russes apportèrent une solution.

En 1639, Ivan Y. Moskovitine, à la tête d'un détachement de cosaques de Tomsk, atteignit le premier le littoral de la mer d'Okhotsk et explora l'embouchure de l'Oulya. Par mer, il rejoignit au nord, le fleuve Ohota et au sud, le liman de l'Amour, posant ainsi le premier jalon de la navigation russe dans l'Océan Pacifique.

En 1648, les navigateurs russes Simon I. Dejnev et F. A. Popov, traversèrent sur des *kotchis*¹ l'une des secteurs les plus hostiles de l'Océan Glacial Arctique, de l'embouchure de la Kolyma au Golfe d'Anadyr, en contournant la presqu'île des Tchouktches.

En 1649, après l'établissement de l'ostrog² d'Anadyr par S. I. Dejnev, des expéditions russes furent entreprises au Kamtchatka en direction du sud. Au début du XVIIIème siècle, la péninsule fut traversée du nord au sud par Ivan Kamtchatov, Louka Morozko, Ivan Golyghine, Vladimir Atlassov et leurs hommes. C'est ainsi qu'ils firent la découverte des îles Kouriles.

En 1716, les navigateurs Kondrati' Mochkov, Nikita Treska, Ivan Boutine, Yakov Névéitsine, sous le commandement de Kosma Sokolov, appareillèrent d'Okhotsk sur la *lodka*³ "*l'Orient*", à la recherche d'un passage par le Kamtchatka. Par bonheur, ils atteignirent le fleuve Kolpakova: la route maritime du Kamtchatka était ouverte. Grâce à des contacts personnels avec les Tchouktches, ils apprirent l'existence d'une *Grande Terre* (l'Amérique), située en face de la péninsule de Tchoukotka. Un soldat yakoute, Pierre Popov, rapporta à l'ostrog d'Anadyr, qu'en janvier 1711, il avait remonté le fleuve Anadyr et atteint le cap appelé aujourd'hui Dejnev. Là, des Tchouktches lui apprirent qu'en face du cap il y avait une île et que sur cette île vivaient: "*des hommes qui, outre leurs dents normales, avaient de gran-*

* Capitaine de Vaisseau (E.R.), Licencié en Histoire, Vice-Président de la Société *La mémoire de la Mer Baltique*, Membre actif de la Société géographique de l'U.R.S.S.

des dents...qui étaient percées comme des défenses de morse...Qu'il y avait toutes sortes de bêtes, des zibelines, des martres, diverses espèces de renards, des isatis, des loups, des gloutons, des ours blancs et des castors de mer.. Qu'il y avait encore toutes sortes de forêts." Les Tchouktches appelaient cette île: la Grande Terre.

Il s'agissait bien sûr, de l'Alaska. Les informations données par Ivan Popov n'étaient pas fortuites. Elles provenaient d'un travail précis réalisé par ce soldat -en réalité un noble yakoute, qui avait été 1710 à 1714, l'intendant de la citadelle d'Anadyr. C'est en effet, sur l'ordre de Pierre 1er, qu'il avait prospecté ces terres. La carte représentant la région d'Anadyr avec sa forteresse et la mer telle qu'elle fut établie par Ivan Popov, ne possède pas de quadrillage, mais on peut constater qu'Anadyr appartient bien à la péninsule de Tchoukotka, que les deux îles qui y sont portées ne sont autres que les îles Diomède, et que la *Grande Terre* qui se profile derrière elles, est une partie du littoral de l'Amérique du Nord. Cette carte porte une inscription:

" La Grande Terre où habitent des gens qu'on nomme en tchouktche kourou éliat . Ils ont une langue particulière, portent des parkas⁴... Il y a des renards, des cerfs, des zibelines. Leurs yourtes se trouvent sous terre. Ils tirent à l'arc. Il y a des sapinières, des boulaies, des pinèdes, des forêts de mélèzes. Ils ont un fort."

Il s'agit sans aucun doute de l'Alaska.

Les données de la carte d'Ivan Popov furent utilisées par le cartographe I. G. Goman qui imprima, sur ordre du tsar, en 1722, la carte du Kamtchatka et de l'Alaska, sur la même feuille que la mer Caspienne. Pour Pierre 1er, cette carte constituait le document fondamental de la Première Expédition au Kamtchatka.

Le tsar envoya les géodésistes I. F. Evreinov et F. F. Loujine à Okhotsk où ils parvinrent en 1720. En mai de l'année suivante, ils embarquèrent sur la lodka *Vostok*⁵, commandée par K. Mochkov à destination des Kouriles et atteignirent Simouchir où tous deux demeurèrent afin d'en prospecter le sous-sol. Un typhon qui s'était abattu inopinément, emporta l'ancre et les voyageurs dérivèrent pendant une semaine vers le sud. S. P. Kracheninnikov pensait que la lodka avait été déviée jusqu'à Matmaï (l'île Hokkaïdo). La tempête était telle qu'elle arracha les ancres et les mâts, brisa le gouvernail. Mais par bonheur, le vent tourna, le bateau reprit la direction du nord et accosta à Paramouchir. Là, on confectionna une voile avec des chiffons, on compléta les réserves d'eau et de nourriture, et Bolcheretsk fut rallié à la fin de juillet. A leur retour à Kazan, les géodésites présentèrent la carte à l'empereur: selon leur rapport, ils y avaient porté seize îles -qu'ils décrivaient- de l'archipel des Kouriles.

En 1721, après la Guerre du Nord qui s'était achevée par la victoire des armées russes, à l'initiative de Pierre 1er, on entreprit des explorations de grande envergure. Sur ordre du tsar, en 1725, les participants à la Première Expédition Pétersbourg-Kamtchatka, entrèrent en campagne sous la direction du capitaine danois Vitus Béring. La route à travers l'immense Sibérie fut longue et difficile. K. Mochkov les rejoignit à Yakoutsk.

Le 22 août 1725, à bord de la *Fortune* et de l'*Orient*⁶, l'expédition prit la direction des côtes du Kamtchatka. On passa l'hiver à Bolcheretsk sans pousser plus loin. Empruntant les cours d'eau gelés, ils se transportèrent ensuite en traîneaux à chiens avec leurs bagages jusqu'à Nijnekamtchatsk⁷ où un bâtiment, le *Saint-Gabriel*, fut mis en chantier.

Le 6 juillet 1728, la *Fortune*, commandée par K. Mochkov, parvint à Nijnekamtchatsk. Partie seize jours auparavant d'Oust'-Bolcheretsk, elle apportait enfin le reste des vivres de l'expédition. C'était le premier navire à franchir le cap Lopatka et l'honneur en revint au navigateur Mochkov.

C'est vers cette époque que le *Saint-Gabriel* fut terminé. C'était plutôt un bon bateau, construit sur les plans des navires de guerre du temps de Pierre 1er. Il avait pour principales dimensions: "...une longueur de 60 pieds, une largeur de 30 pieds et une profondeur de 7pieds 1/2."

Mochkov embarqua sur le bateau de Béring, et le 14 juillet, l'expédition entreprenait son périple vers le nord, à partir de l'embouchure du fleuve Kamtchatka. Cette expédition est bien connue. Son but était de rechercher le détroit séparant l'Asie de l'Amérique, et d'entrer dans la mer des Tchouktches jusqu'à 67° 18' 48" de latitude Nord. Il ne fait pas de doute que Mochkov ait pris part au plus haut niveau à cette difficile navigation.

Les navigateurs passèrent le détroit sans voir la côte opposée, la côte américaine, car selon le journal de bord, le temps était particulièrement: "...nuageux, il faisait une belle brise, avec parfois du brouillard...De 9 heures à minuit, il fit nuit et il plut. De 5 heures à 5 heures, il y eut du brouillard accompagné de beaucoup d'humidité."

Le 13 août, le chef de l'expédition tint conseil pour décider si l'on devait continuer la route ou non. Le lieutenant M. P. Spamborg proposa de poursuivre pendant trois jours vers le Nord et ensuite, de faire demi-tour. Une proposition plus raisonnable fut émise par un adjoint du chef, le lieutenant A. I. Tchirikov, frais émoulu de l'Ecole Navale. Il écrit dans son rapport: " Nous ne pourrions pas savoir avec certitude que l'Asie est séparée de l'Amérique si nous ne parvenons pas jusqu'à l'embouchure de la Kolyma ou jusqu'à la banquise." En cas d'échec, il

faudrait: " chercher à terre un endroit où passer l'hiver, face à la péninsule de Tchoukotka, en ces lieux où, comme l'ont dit les Tchouktches à Pierre Tatarinov, il y a une forêt."

Béring ne suivit pas ce conseil, alla 70 miles au-delà du Cap Dejnev, et fit demi-tour. Sur le chemin du retour, comme Dejnev, il découvrit une île qu'il nomma Diomède sans s'apercevoir qu'il y avait non pas une, mais deux îles.

A cours de l'été 1729, la *Fortune* prit le large, suivie du *Saint-Gabriel*. Mochkov retournait à Bolcheretsk, Béring de son côté, faisait voile cap à l'Ouest, les Tchouktches ayant raconté que : " quand il faisait clair, on pouvait voir la terre au-delà des mers." Le 9 juin, il mit pied sur l'île de Béring, située à 30 miles. Mais le brouillard ne lui permit pas de voir la terre à laquelle, onze ans plus tard, son nom serait lié à jamais. Il se dirigea à nouveau vers le Kamtchatka, et après avoir doublé le cap Lopatka, il atteignit Oust'-Bolcheretsk où l'attendait Mochkov sur la *Fortune*.

L'Expédition vers la Grande Terre

L'Expédition d'Extrême-Orient fut entreprise par le chef A. F. Chestakov. Elle fut organisée en même temps que la Première Expédition au Kamtchatka, ayant pour but l'exploration et l'étude du nord-est de l'Asie et de l'Océan Pacifique. Elle comptait 400 cosaques placés sous le commandement d'un capitaine des dragons de Tobolsk, comprenant en outre un détachement de l'Amirauté réunissant le navigateur I. Hense, son adjoint I. Fedorov, des charpentiers de marine, le géodésiste M. S. Gvozdev -chargé de la description des îles et des terres nouvellement découvertes, les navigateurs K. Mochkov, A. Bouch, I. Boutine, H. Traska ainsi que des matelots " pour la tenue du bateau".

L'expédition se divisa en plusieurs groupes: comprenant à terre, les détachements d'Anadyr, du Kamtchatka et d'Okhotsk, et sur mer des unités navales qui allaient explorer les côtes de la mer d'Okhotsk, la Tchoukotka, le Kamtchatka, les îles Chantar et l'embouchure de l'Amour. C'est ainsi que le détachement de l'Anadyr, commandé par Pavloutsky, en explorant la partie la moins accessible, la moins connue et la plus éloignée de la péninsule de Tchoukotka, -la région de la baie de Kolioutchine jusqu'à l'embouchure de l'Anadyr, découvrit le fleuve et la baie Tchaoun dont on fit la description.

Le 11 mars 1730, le chef de l'expédition qui se trouvait alors aux abords de la Rylka, envoya de Taouisk son dernier ordre, enjoignant au détachement de marine d'appareiller pour le Kamtchatka et de gagner ensuite l'embouchure de l'Anadyr et la *Grande Terre*.



Voyage en Amérique en 1732 sur le Saint-Gabriel de l'expédition Fédorov
 Gvozdef et Mochkov (établi par Constantin A. Chopotov)

De Taouisk, Chestakov entreprit la campagne d'exploration de la terre des Koriaks, mais il trouva la mort lors d'un conflit armé avec les Tchouktches sur l'Egatcha.

Pendant ce temps, à Okhotsk, le navigateur Hensse prenait livraison du *Saint-Gabriel* dont il complétait l'équipage. Puis, à la fin de septembre 1730, avec Gvozdev, il quitta Oust'-Bolcheretsk. I. Fédorov le suivait en tant que navigateur-adjoint, ayant en charge le détachement naval; mais il dut affronter une tempête et ce ne fut que grâce à l'endurance et au courage du capitaine et de son équipage que le navire, qui prenait eau de toutes parts, dut de pouvoir rejoindre la côte dans la région du fleuve Outka. Dans son rapport, Fédorov écrit:

"Le 2 octobre, il faisait grand vent...Notre bateau fut endommagé à babord, au-dessous du pont des cabines, de la proue à la poupe...L'eau s'engouffrait en haut par ces brèches...Notre bateau manqua d'aller par le fond...J'ordonnai à nos matelots de boucher une voie par des câbles en cinq endroits pour que le bâtiment ne fût pas totalement mis en pièces."

Le détachement naval regagna Oust'-Bolcheretsk où le *Saint-Gabriel* hivernait déjà. Bientôt les équipages des deux bâtiments s'installèrent dans l'ostrog de Bolcheretsk pour y passer l'hiver. Hensse consacra ses quartiers d'hiver à étudier le moyen de rallier le fort d'Anadyr.

Le 23 juin 1731, le *Saint-Gabriel* franchissait l'Oust'-Bolcheretsk, doublait le cap Lopatka et jetait l'ancre à Nijnikamtchatsk, le 9 juillet. Vers le 20, l'expédition était prête à poursuivre sa route mais une révolte des Itelmènes conduits par le *toyon*⁸ Elovsk Fédor Hartchine, retarda sa sortie une année entière.

L'hiver suivant fut particulièrement pénible. Hensse tomba malade. Fédorov qui n'avait pas de logis à terre et demeurait à bord dans une cabine non chauffée, vit ses pieds enfler: c'était la conséquence des bains forcés dans la mer d'Okhotsk en automne, alors qu'on faisait des efforts désespérés pour sauver de la tempête le fret du *Gabriel d'Orient*. En raison de son état de santé, le commandant D. I. Pavloutsky donna l'ordre à Hensse d'abandonner le détachement: *"Te voila maintenant aveugle et tu as mal aux pieds, tu ne peux remplir la mission qu'on t'a confiée. Mais quand toi, le navigateur, ton lieutenant et les marins du Gabriel, ainsi que le géodésiste Gvozdev, serez rétablis, prenez le large pour le lieu que notre ordre vous a assigné..."* c'est-à-dire, rendez-vous à l'embouchure de l'Anadyr et partez à la recherche de la *Gande Terre* qui se trouve en face.

Hensse étant dans l'incapacité de reprendre le commandement, ce fut son adjoint, Fédorov qui partit à sa place. Dans le Code naval en 12 articles que Sa Majesté Pierre 1er avait fait imprimer en 1701, le douzième chapitre stipule que:

" l'adjoint du navigateur-en-chef lui doit obéissance et assistance dans son entreprise, et qu'il doit le remplacer en cas d'empêchement. "

L'un des plus proches lieutenants de Fédorov était le géodésiste Mihail Spiridovitch Gvozdev, sorti comme lui de l'Ecole Navale fondée à Moscou par Pierre 1er en 1701. Gvozdev avait en outre étudié à l'Académie Navale qui avait été créée à Saint-Pétersbourg, la nouvelle capitale, en 1715. Le deuxième adjoint était un membre de la troisième expédition, le navigateur K. Mochkov.

Le 23 juillet 1732, l'expédition embarquée sur le *Saint-Gabriel* quitta l'embouchure du fleuve Kamtchatka pour partir à la découverte de la Grande Terre. A bord se trouvaient 4 matelots, 32 soldats, et l'interprète -un converti de fraîche date, Egor Bouslaev. Gvozdev écrit dans son rapport que Mochkov fut engagé parce que: *" Lorsque le noble Commandeur Béring accomplissait son précédent voyage, ce fut avec Mochkov qu'il découvrit l'île; et ce fut encore grâce à ce dernier qu'on partit à la recherche de cette île et qu'on atteignit, le 5 août, la péninsule de Tchoukotka où l'on jeta l'ancre sur la côte sud. "*

L'étude de l'itinéraire de l'expédition montre bien aujourd'hui que le premier mouillage du *Saint-Gabriel* se situait bien entre deux caps: le cap de Dejnev et le cap Litke.

Les marins descendirent à terre à deux reprises pour découvrir la côte tchouktche et renouveler la provision d'eau. Comme le quatrième jour *"il faisait un temps favorable"*, ils levèrent l'ancre et entreprirent la découverte de l'île par le sud. Puis, comprenant qu'ils ne trouveraient aucune île dans cette direction, ils firent demi-tour le 9 août.

Le 11 août, ils reprirent le large mais une fois encore, *"comme le temps était calme"*, ils revinrent vers la côte où ils rencontrèrent des Tchouktches. Ils tentèrent mais en vain, d'obliger ceux-ci à payer *yassak*⁹. Gvozdev note dans son rapport:

" Tout indiquait que c'étaient les baleines et les morses qui constituaient leur nourriture, parce que je ne voyais pas autre chose, qu'il n'y avait pas de forêt, seulement la toundra.

Gvozdev écrit que: *" Le 15 août à onze heures, il faisait un vent favorable. On leva l'ancre, mit à la voile et reprit la route...Le 17 août, à 7 heures, ils inspectèrent l'île: " Nous allions vent debout..."* Ils revinrent vers le continent asiatique et mouillèrent à proximité de l'actuel village eskimo de Naoukan. Aujourd'hui, près de ce village se dresse le phare-monument rappelant le souvenir du navigateur S. I. Dejnev.

Le vent tourna mais les navigateurs persévérèrent: "...Nous nous dirigeâmes vers l'île et nous arrivâmes face à l'extrémité nord...Nous ramâmes vers la côte...mais on se mit à tirer des flèches sur nous et nous tirâmes un coup à trois fusils contre eux. Nous gagnâmes le rivage et...arrivâmes aux yourtes...De cette île, nous vîmes la Grande Terre." écrit Gvozdev.

C'était, au plus tard, le 18 août. Alors, le 18 août 1732, les membres de l'expédition virent, depuis l'île Ratmanov ou l'île Imaglin située à 35 kilomètres du Cap Peek sur le continent asiatique, sur la rive opposée du détroit, l'extrémité Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, le cap du Prince de Galles, situé à 52 kilomètres de l'île de Ratmanov au point le plus rapproché.

Les tentatives faites sur la côte méridionale pour entrer en contact avec les indigènes restèrent vaines, et, ayant observé que "...cette île n'est pas grande¹⁰, qu'il n'y a aucune forêt..." l'expédition se porta sur la deuxième petite île (aujourd'hui île Kreuzenstern ou Ignalouk), séparée par un détroit large seulement de 3,400 km et au milieu de laquelle passait en 1867, la frontière entre la Russie et l'Amérique.

Le lendemain, après un bref mouillage, ils reprirent la mer. Dans le rapport de Gvozdev nous pouvons lire à propos de cette traversée historique: "*Le 21 août à trois heures après minuit, le vent se leva, nous levâmes l'ancre...déployâmes les voiles et prîmes la direction de la Grande Terre. L'ayant atteinte, nous jetâmes l'ancre: devant nous, il n'y avait aucune habitation.*"

Le *Saint-Gabriel* s'approcha de l'Alaska aux alentours du cap Prince de Galles, à environ 66° 15' de latitude Nord, et mouilla à 4 verstes¹¹ de la côte -d'après la topographie actuelle, près du village eskimo de Kingueguen.

Selon le rapport de Gvozdev: "...L'adjoint Ivan Fédorov ordonna de lever l'ancre et de serrer au plus près la terre vers l'extrémité sud. Aux abords de cette extrémité...sur le côté occidental, on voyait des yourtes habitées qui s'étendaient sur près de 1,5 verste. Le vent étant contraire, il était impossible d'approcher ces habitations, et on longea la terre au sud. On se trouvait sur une faible profondeur mais lorsqu'on arriva à 7 et 6 sagènes¹², on fit demi-tour, tout en navigant au plus près afin de ne pas nous écarter de cette terre. Un grand vent se leva du nord et le lieutenant ordonna de mettre le cap Nord-Ouest...poussés, par le vent, nous nous éloignâmes de la terre...le 22 août, nous nous approchâmes de la quatrième île."

L'analyse montre, qu'après avoir levé l'ancre, le *Saint-Gabriel* doubla le cap du Prince de Galles puis, longeant la côte, il entra dans la baie de Kaviak. Ayant atteint un fond peu profond, il fit demi-tour mais en sortant de la baie, un vent fort du nord repoussa alors le bâtiment vers la quatrième île.

C'était l'île King. Les navigateurs prirent le rocher Fairway, situé à 15 kilomètres au sud-est de l'île Kreuzenstern et formant avec elle et l'île Ratmanov -les îles Diomède, pour la troisième île.

" Venant de la quatrième île, un Tchouktche ramait dans une petite embarcation." On lui posa des questions sur la Grande Terre, et Gvozdev note dans son rapport: "Lui, le Tchouktche, avec l'aide de l'interprète, prononça le nom de Grande Terre, racontant qu'il y habitait, qu'il y avait des forêts de sapins. Il parla des animaux, dit qu'il y avait des cerfs, des martres, des renards et des castors de rivière."

Ayant échangé des cadeaux avec l'étranger, Fédorov -à la demande de l'équipage, donna l'ordre de mettre le cap vers leur base de départ en raison de *"l'époque tardive, du manque de vivres et de l'existence d'une voie d'eau à bord."*

Un membre de l'équipage, I.F. Skourihine, a laissé un intéressant témoignage au bureau du port d'Okhotsk, en 1741: *"Ne pouvant atteindre la terre à une demi-verste, on envisagea qu'il ne s'agissait pas d'une île mais de la Grande Terre; c'était une côte de sable jaune, avec de nombreuses yourtes et beaucoup de gens qui marchaient. Il y avait de grandes forêts de mélèzes, des sapins, des peupliers et beaucoup de cerfs."* Ce document confirme encore que l'expédition avait bien atteint la côte américaine.

Selon les dépositions de Skourihine, le *Saint-Gabriel* qui s'était éloigné de l'île King, se dirigea vers les îles Saint-Laurent et mouilla devant l'une des deux. Le géodésiste Gvozdev, les soldats Ivan Rebrov, Ivan Zabeline, Grégoire Nehorochih, Michel Charypov, Demetrius Chtchadrine, Elfim Permiakov, Basile Zyryane et le matelot Laurent Smetanine descendirent à terre en chaloupe et restèrent sur l'île quatre heures.

La traversée du retour fut très difficile: un fort vent brisa le mât, l'équipage était très fatigué, aussi le 2 septembre, les navigateurs pénétrèrent-ils dans l'embouchure du Kamtchatka avec une joie non dissimulée: la grande découverte géographique de l'extrémité Nord-Ouest de l'Amérique du Nord et du détroit qui la sépare de l'Asie par l'Expédition russe Gvozdev-Fédorov-Mochkov était accomplie.

Après leur retour à Nijnikamtchatsk, les membres de l'expédition commencèrent de rédiger leur rapport. Mais, le 12 février 1723, Ivan Fédorov mourut. Le 22 juin 1733, Gvozdev prépara, pour le bureau d'Okhotsk, le rapport de navigation qu'il envoya en même temps que le journal de bord (*lagbuch*). Malheureusement, ces documents importants et authentiques n'ont toujours pas été retrouvés.

Des informations relatant les résultats de l'expédition se répandirent rapidement. Le commandeur Vitus Béring et le capitaine de la Flotte A. I. Tchirikov, en eurent également connaissance.

En 1735, Hense et Gvozdev furent arrêtés et incarcérés à la prison de Tobolsk où le premier mourut deux ans plus tard. Gvozdev fut libéré en 1738 et mis à la disposition du capitaine du port d'Okhotsk pour participer à l'exploration de la mer d'Okhotsk.

En 1741, le Collège de l'Amirauté demanda au bureau du port d'Okhotsk un rapport sur les résultats obtenus par l'expédition du *Saint-Gabriel* vers la *Grande Terre* en 1732. Le directeur du port demanda ce rapport à Gvozdev qui le lui présenta, mais il ne lui était pas possible d'établir la carte des découvertes sans le journal de bord.

En 1743, on demanda au commandement de la Deuxième Expédition au Kamtchatka des renseignements sur la *Grande Terre*. A cette époque, Vitus Béring était déjà mort, le capitaine de la marine M. P. Spamberg pria Gvozdev -lequel travaillait déjà pour cette Deuxième Expédition- de dresser la carte de navigation de 1732. Ce problème fut résolu contre toute attente grâce à un artisan, S. Gardebolle, qui avait occupé la chambre d'Ivan Fédorov à Nijnikamtchatsk après la mort de celui-ci. Il montra à M. P. Spamberg le journal du chef de l'expédition vers la *Grande Terre*. C'était " *son journal, le journal que Fédorov tenait pour lui-même à l'exception de la partie qu'ils tenaient à deux, Gvozdev et lui, lors des quarts.*"

Une carte fut établie d'après ce journal par les navigateurs H. Youchine, E. Roditcher et par le géodésiste Gvozdev. La légende précise que :

" C'est une carte Mercator, d'Okhotsk au cap Lopatka et de la Tchoukotka, fondée sur la précédente description de 1725 faite à bord du Saint-Gabriel sous les ordres de Monsieur le Capitaine-Commandeur Béring, tandis que les îles indiquées et la partie de la Terre, face à ce cap, sont fondées sur le journal du navigateur-adjoint Ivan Fédorov en 1732...Les lieux de l'année 1741 indiqués sur la carte établie sur le Saint-Pierre sous les ordres de Monsieur le sus-nommé Capitaine-Commandeur, sont situés entre le fleuve Kamtchatka et le cap Lopatka à l'Est.

Je soussigné Capitaine Spamberg."

Une copie de cette carte se trouve aux Archives Nationales de la marine de Guerre à Léningrad.

Il est bon d'observer que ce sont les îles Kreuzenstern, le rocher Fairway et l'île King qui furent la première fois portés sur la carte de l'expédition. A côté de la terre d'Amérique ainsi découverte, on laissa sur la carte même l'inscription affirmant que " *c'est là que se trouvait en 1732, le géodésiste Gvozdev.* "

La carte de Fédorov-Gvozdev-Spamberg, dressée en 1743, est un document irréfutable qui confirme que les navigateurs russes du *Saint-Gabriel*, sous la direction d'Ivan Fédorov, ont bien découvert l'Amérique en 1732. A partir de cette carte et des données des travaux de tous les détachements de la Deuxième Expédition du Kamtchatka en 1746, A. I. Tchirikov dressa la "*Carte générale de l'Empire de Russie, des côtes du Nord et de l'Est, de l'Océan Glacial Arctique à l'Océan Pacifique ainsi que la partie des côtes américaines orientales et les îles du Japon qui furent découvertes par l'expédition maritime.*"

1992 aura été l'année du 260ème anniversaire de la découverte de l'Amérique du côté russe et du détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique. Le temps semble venu de rappeler la mémoire des membres de l'expédition Fédorov-Gvozdev-Mochkov auxquels revient le mérite de cette grande découverte géographique.

Notes

- 1 Grande embarcation avec tillac et un mât, en usage en Mer Blanche et en Sibérie. [N.D.A.]
- 2 Ostrog, ici fort, - poste que les Russes construisaient sur les territoires conquis. [N.D.R.]
- 3 Navire à un seul mât avec tillac. [N.D.A.]
- 4 Pelisse de renne, de chien, de mouton de Sibérie, de zibeline, de renard..dont la fourrure est à l'extérieur [N.D.A.]
- 5 L'est ou l'Orient, même mot en russe. [N.D.L.R.]
- 6 Cf. supra.
- 7 La première capitale du Kamtchatka, sur l'embouchure du fleuve du même nom [N.D.L.R.]
- 8 Ancien élu, juge de village en Sibérie. [N.D.A.]
- 9 Tribut en pelleteries que paient les peuples de Sibérie. [N.D.A.]
- 10 D'une longueur de 25 kilomètres et de 1 kilomètre de large environ.[N.D.A.]
- 11 1 verste=1,06 kilomètre.
- 12 1 sagène=2,13 mètres.

BIBLIOGRAPHIE

- *** *Archives Nationales, Actes anciens. Porte-document Miller N°4, p.1.*
- *** *Archives Nationales de la Marine de Guerre, Fonds 216 , inventaire 1, document 3, p.117; doc. 53, p.735,736,737,738,739; F. 1331, inv. 4, doc. 69,70,82.*
- *** *Code Naval. Saint-Pétersbourg, 1785. p.93.*

*** *Les découvertes russes dans l'Océan Pacifique et en Amérique du Nord au XVIIIème siècle.* M., 1948, p.102.

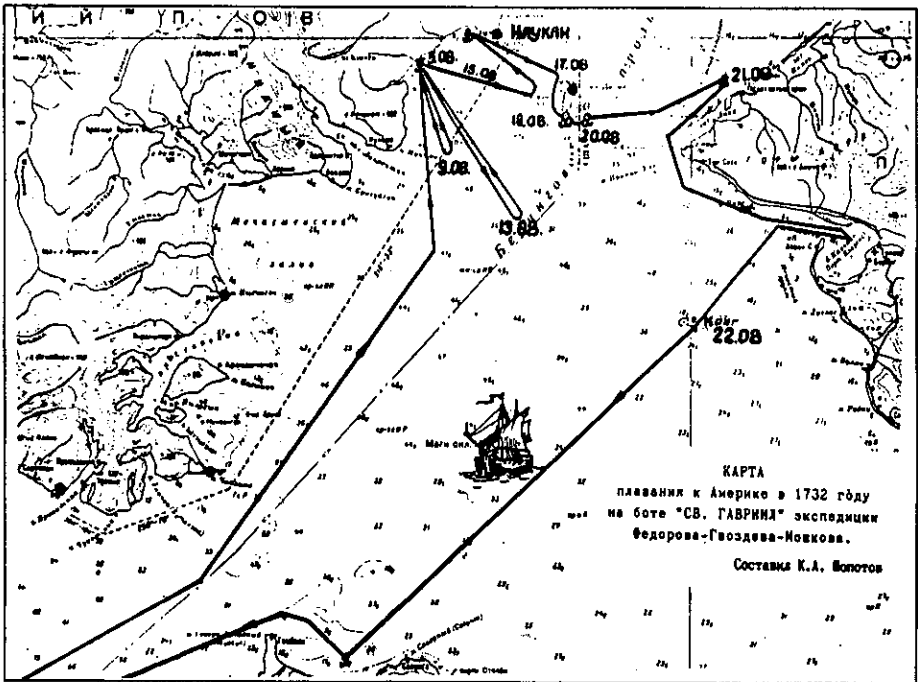
*** *L'expédition de Béring; recueil de documents.* M., 1941, p.65.

*** *Les expéditions russes pour l'étude du Pacifique Nord au début du XVIIIème siècle.* M., 1984. P.78, 93, 103.

*** *l'épopée russe dans l'Océan Pacifique.* Khabarovsk, 1979. p.151.

Berg L.S. *Essai sur l'histoire des découvertes géographiques russes M.-L.,* 1946. p.66.

Goldenberg L.A. *Entre deux expéditions de Béring.* Magadan, 1984. p.194.



Carte de l'expédition Fedorov, Gvozdef et Mochkov en 1732
par Constantin A. Chopotov

DECOUVERTE DE L'ARCHIPEL DE NOUVELLE SIBERIE AU DEBUT DU XIXÈME SIECLE EXPEDITION DE MATVEI HEDENSTROM

RUSSIE / SIBERIE / DECOUVERTE

par Catherine Sauer-Baux *

La Russie, au début du XIXème siècle, se trouvait impliquée dans l'ensemble des conflits qui secouaient le monde. Pièce essentielle sur l'échiquier européen, confrontée aux ambitions de Napoléon, puis principal vainqueur de celui-ci, elle étendit sa présence non seulement en Asie - du fait de sa position géographique, mais aussi en Amérique, de l'Alaska jusqu'en Californie et enfin, dans le Pacifique en prenant possession des Iles Hawai.

Opposé aux ambitions et aux intérêts de l'Angleterre, le gouvernement de Saint-Pétersbourg fut amené à amplifier son programme d'expéditions sur tous les océans, pour préserver la liberté de navigation de sa flotte, rechercher des routes maritimes plus sûres et plus courtes, et améliorer la connaissance géographique de ses possessions. Tel fut l'objet des explorations maritimes et terrestres des côtes arctiques sibériennes qui s'échelonnèrent du milieu du XVIIIème jusqu'au début du XXème siècle et qui se concentrèrent notamment sur l'Archipel de Nouvelle Sibérie. Une connaissance approfondie de ces territoires septentrionaux, étendus de l'Eurasie à l'Amérique, était indispensable dans l'esprit des gouvernants russes, au maintien de la souveraineté nationale et à l'équilibre géopolitique de ces régions. Cette position se trouve justifiée aujourd'hui par l'intérêt stratégique que revêt cet archipel par sa situation au voisinage de la calotte polaire, lieu de cohabitation et de confrontation des deux super-puissances.

Cet article retrace l'aventure d'un personnage historique auquel a été confiée, entre autres, la tâche de découvrir le continent nommé *Materia Zemlia*, (c'est-à-dire la *Terre mère*) - probablement parce celui-ci présentait un intérêt géopolitique certain pour la Russie du XIXème siècle. Le gouvernement d'Alexandre Ier accorda une grande attention à ce projet comme en témoignent les dépenses en temps et en moyens matériels investis dans cette entreprise. Le personnage central de ce projet, M.M. Hedenstrom, par sa passion pour la science géographique, en a fait une véritable aventure. Or, dans toute aventure, si l'origine est connue, la fin comporte toujours une part de mystère. Celle d'Hedenstrom n'a pas fait exception à la règle comme ce fut souvent le cas avec les hommes de science. Il fallut en effet, attendre le XXème siècle pour avoir la preuve que l'objet qui avait mobilisé tant d'énergie et de sagacité n'avait jamais eu d'existence réelle.

* Chercheuse au Centre de Géopolitique de l'Université Paris VIII.

A-t-on pu tirer quelques avantages de cette entreprise hormis le fait qu'elle permit de reconnaître à tout jamais le caractère mythique de ce continent? A cette question, les lignes qui suivent tenteront d'apporter des réponses, mais il est impressionnant de voir comment des motivations et des passions aussi différentes ont pu se conjuguer pour aboutir à des résultats qui, finalement, seront satisfaisants.

Les différentes phases de l'expédition vont se dérouler de 1808 à 1812 à la demande du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Son but était l'exploration d'îles situées au large des côtes de la Sibérie septentrionale, entre les embouchures de la Jana et de la Kolyma. Ce groupe d'îles portera, par la suite, le nom d'Archipel de Nouvelle Sibérie. Elle avait plus précisément pour objectif :

- de confirmer ou d'infirmer l'existence d'un continent arctique, (*Materia Zemlia*, cf. supra);
- de parachever ou du moins, d'approfondir la connaissance géographique de ce rivage arctique et de son environnement, tout en apportant une contribution efficace à l'étude du passage nord-est;
- d'affirmer la souveraineté russe face à l'Angleterre dans ces régions mitoyennes de l'Amérique russe.

Cette expédition, qui faisait suite à toutes celles entreprises au XVIIIème siècle par la marine russe, fut menée par des moyens locaux, la flotte étant mobilisée dans les eaux européennes par les événements des années 1800-1815. Elle avait l'originalité d'être confiée à un ancien fonctionnaire, M. M. Hedenstrom, exilé administratif en Sibérie pour malversation. Ce dernier s'entoura d'une équipe de trappeurs sibériens (*Promyschliniki*) qui, du fait de leurs occupations, avaient une connaissance parfaite du terrain.

Ce texte décrit les aspects plus particulièrement historiques et géopolitiques ayant présidé à la genèse de cette expédition. Les informations données sur la géographie physique de l'archipel ainsi que sur les conditions politiques, administratives et humaines permettront d'appréhender sa réalisation. Il fournit aussi une relation de l'entreprise conduite par Matvei Hedenstrom qui s'inscrivait dans le vaste cadre des découvertes de l'Arctique sibérien.

Début de l'exploration de la côte arctique sibérienne.

Le rivage septentrional de l'empire russe, dans la première moitié du XIXème siècle, représentait un territoire nettement plus étendu qu'à l'heure actuelle. Il s'étendait du fjord de Varanger à l'Ouest, jusqu'au 141° de longitude Ouest, sur le continent américain, à 200 km de la rivière Mackenzie.

Au début du XIXème siècle, l'autorité du gouvernement russe s'étendait, d'une façon incontestable, sur la partie eurasiennne de ce rivage, c'est-à-dire du fjord Varanger jusqu'à l'embouchure du fleuve Kolyma. L'exploration par les Russes de la partie de la côte arctique située à l'est de l'Oural, avait commencé bien avant le début de la conquête de la Sibérie par Yermak (prise de Sibir en 1581). L'extension vers l'Est des territoires de chasse et de pêche des *Pomors** avait commencé dès le XIVème siècle. En 1130, le monastère d'Arkhangelsk était fondé, la ville de Kholmogory le sera en 1353. Les monastères de Kholmogory, de Solovetsk devinrent les bases de l'activité des *Pomors*. Ceux-ci atteignirent, dès le début du XIXème siècle, les embouchures des fleuves Mezen et Petchora et, par la suite, la Nouvelle Zemble et l'embouchure de l'Ob et de l'énissei. Ils passeront donc au-delà de l'Oural bien avant la conquête de la Sibérie et l'arrivée des premiers navigateurs anglais et hollandais envoyés par leurs gouvernements et leurs marchands à la recherche du passage Nord-Est. La reconnaissance de la zone côtière de la Sibérie fut complétée par l'activité des trappeurs et des chasseurs appelés *Promyschliniki* qui arrivèrent, soit avec les *Pomors*, soit en descendant les grands fleuves sibériens tel que l'Ob, l'énissei, la Jana, l'Indighirka ou la Kolyma.

Les *Promyschliniki*, d'abord chasseurs de bêtes à fourrure, se transformèrent en chasseurs de morses et de loutres, et en chercheurs d'ivoire de mammoths. Ces activités les obligèrent à explorer de façon intensive le rivage de l'Océan Arctique, à utiliser, non seulement les traîneaux, mais aussi les moyens de navigation des *Pomors*, en particulier les *kotchi*, bateaux adaptés à leur déplacement en période de glaces.

Recherche de la route maritime Nord-Est

La recherche de la route maritime Nord-Est, c'est-à-dire contournant l'Eurasie, prit une importance pour les nations de l'Europe du nord, dans la seconde moitié du XVème siècle, lorsque les Turcs coupèrent définitivement la route terrestre vers l'Inde et la Chine et lorsque les Espagnols et les Portugais monopolisèrent et prirent le contrôle des voies maritimes vers ces pays. Il existait ainsi une autre alternative qui fut l'objet de recherche intensive, celle de la route maritime Nord-Ouest, reliant l'Atlantique au Pacifique en contournant l'Amérique par le Nord.

La première expédition anglaise fut celle de Hugh Willoughby (1553). Un seul des trois navires commandés par Chancellor atteignit Arkhangelsk. Ce fut l'origine des relations commerciales entre l'Angleterre et la Russie.

* Habitants russes des zones côtières de la Mer Blanche, originaires principalement de Novgorod,

Par contre, le Hollandais Barents prit la direction de trois expéditions entre 1594 et 1596, atteignit la Nouvelle Zemble, le Spitzberg et mourut d'épuisement sur le 76° de latitude Nord. Les survivants furent recueillis par des navires russes, ce qui prouve bien l'antériorité de leur présence dans ces régions arctiques.

En 1648, le *Promyschlinik* Semion Dejnev, à la tête de six *kotch*, contourna à partir de la Kolyma, l'extrémité de la Sibérie dénommée plus tard Cap de Dejnev, passa sans le savoir le détroit de Bering et atteignit sur le Pacifique l'embouchure de l'Anadyr, riche territoire de pêche et de chasse. Il avait donc, avant Bering, découvert le passage Nord-Est et emprunté le premier le détroit séparant l'Asie de l'Amérique.

Effet du refroidissement

La vague de refroidissement de l'Arctique progressa d'Ouest en Est. A la fin du XVIème siècle et au début du XVIIème siècle, les conditions de glaciation dans les mers arctiques russes étaient plus favorables qu'au voisinage du Groënland et de l'archipel arctique canadien, ce qui contribua à l'intensification des recherches du passage Nord-Est.

Les sources historiques russes donnent la possibilité de rétablir de façon globale, les conditions météorologiques de la deuxième moitié du XVIème siècle et de la première moitié du XVIIIème. Il existe des données sur les expéditions systématiques faites par des marins russes sur l'Ob et l'Énissié au XVIème siècle dans le but de développer d'importants territoires de pêche et auxquelles participèrent des milliers de bateaux. Elles permettent d'estimer qu'à cette époque, les conditions de navigation étaient meilleures que celles qui devaient prévaloir à partir de la deuxième moitié du XVIIème siècle.

Malgré les dispositions prises par le gouvernement impérial pour restreindre la chasse, les *Promyschliniki* progressèrent vers l'Est et, dans la deuxième moitié du XVIIème siècle, les *Kotchi* russes atteignirent les estuaires de la Hattoura, de la Léna, de l'Indighirka et de la Kolyma et contournèrent l'extrémité de l'Asie.

Dans les documents concernant ces voyages, il n'est presque jamais fait mention des glaces. Elles représentèrent pour la première fois un obstacle en 1647, lors de la tentative de passage vers l'Est de la Kolyma. Mais au cours de la navigation suivante, les vaisseaux de Fedor Alexeiev et de Semen Dejnev passèrent le détroit de Bering sans aucune difficulté particulière, et de ce fait, découvrirent le passage Nord-Est, c'est-à-dire des rivages de Mourman jusqu'à l'Océan Pacifique.

L'analyse des conditions de navigation dans l'Arctique à partir de la deuxième moitié du XVIIIème siècle explique en partie les raisons pour lesquelles les expéditions équipées au XVIIIème siècle, comme celles de la deuxième expédition de Kamtchatka et de Billings-Saritchev, furent arrêtées par les glaces, contrairement aux expéditions des *Promyschliniki* du XVIIème siècle.

L'exploration de la route Nord-Est fut l'objet de nombreuses expéditions russes pendant tout le XVIIIème siècle, dont celles de Bering, Tchirikov, Tcheiouskine, Billings, Saritchev, des Laptev et d'autres qui eurent le mérite de décrire la côte sibérienne sans pouvoir ouvrir réellement cette route maritime.

Compagnie Russo-Américaine

A la fin du XVIIIème siècle, la création officielle de la Compagnie Russo-Américaine qui réunissait les activités de nombreuses compagnies marchandes et maritimes russes créées antérieurement pour l'exploitation de la Russie d'Amérique, obligea de plus en plus le gouvernement du tsar à s'intéresser aux liaisons directes entre l'Amérique russe, l'Alaska et les grands ports de Russie du Nord (Cronstadt par la voie maritime Nord-Ouest, ou ce même Cronstadt et Arkhangelsk par la voie Nord-Est). En effet, il était vital d'améliorer les liaisons directes avec l'Amérique et l'Extrême-Orient russe, en vue d'en faciliter l'approvisionnement, l'écoulement des richesses et la défense de ces territoires, cela sans passer par le Cap de Bonne Espérance ou par la voie terrestre transsibérienne.

Rivalité russo-américaine

L'intérêt de plus en plus manifeste porté par les Anglais aux rivages de l'Amérique du Nord-Ouest et la Sibérie septentrionale, avivait la rivalité politique et commerciale latente existant dans ces régions entre la Russie et l'Angleterre. L'apparition, en 1778, dans la mer des Tchouktches, des navires de la troisième expédition de J. Cook, fut très mal ressentie à Saint-Pétersbourg et interprétée comme une provocation. De leur côté, les Anglais firent courir le bruit en Russie que des tribus tchouktches avaient été assujetties à la Couronne britannique. Des trappeurs anglais et " *bostoniens* " (originaires des colonies anglaises et en particulier de la Nouvelle Angleterre) cherchaient aussi à s'implanter illégalement dans le grand Nord américain et à concurrencer les activités de la Compagnie Russo-Américaine. Cet environnement politique ne fit qu'encourager le gouvernement de Saint-Pétersbourg, d'abord celui de Catherine II, puis celui d'Alexandre Ier (après l'intermède de Paul Ier), à affirmer sa présence dans ces régions en activant, en particulier, l'exploration des îles inconnues ou mal connues de la côte arctique russe.

Contexte politique extérieur au début du XIXème siècle

La situation politique extérieure influa sur le développement des recherches maritimes et sur l'exploration des régions polaires dont la flotte russe avait été l'artisan principal durant le XVIIIème siècle. Cette dernière fut appelée à des tâches plus urgentes de 1805 à 1815 du fait des guerres napoléoniennes et ce n'est qu'après que les marins reprendront les grandes expéditions arctiques qui seront menées en continuité avec celles des *Promyschliniki* et d'Hedenstrom, les objectifs restant inchangés: étude des îles du Nord-Est sibérien, recherche du passage Nord-Est et du continent arctique.

Rôle de Roumiantsev

Pendant cette période troublée sur le plan international, qui correspond plus ou moins à la phase dite libérale du règne d'Alexandre Ier (1801 à 1815), des hommes d'Etat éminents tels que N.P. Roumiantsev et M. M. Speransky s'attachent à développer l'économie et particulièrement le commerce de la Russie. Le rôle le plus important fut celui joué par le Comte Nicolas Petrovitch Roumiantsev (1754-1826), fils du feld-maréchal P.A. Roumiantsev, homme de guerre et d'Etat de Catherine II, protecteur de la Compagnie Russo-Américaine, qui fut président du Collège du Commerce, puis ministre des Affaires Etrangères et du Commerce (1807-1814) et Chancelier d'Etat (1812-1814). Il était investi de la confiance d'Alexandre Ier qui, de son côté, s'intéressait aux problèmes du commerce extérieur et en particulier, au développement de la Compagnie Russo-Américaine. Il initia un grand nombre d'expéditions en accord avec les instances maritimes et en prenant l'avis des marins éminents de l'époque tels que Kreuzenstern et Sarytchev. Ces expéditions furent toujours maintenues dans les mêmes cadres commerciaux, politiques et scientifiques: amélioration des liaisons avec l'Amérique russe, recherche du continent polaire (*Materia Zemlia*), découverte des routes maritimes Nord-Est et Nord-Ouest.

Certaines de ces expéditions furent armées aux frais de Roumiantsev. La première d'entre elles fut à l'origine de la découverte de l'Archipel de la Nouvelle-Sibérie. Elle fut placée sous l'autorité de I. B. Pestel, Gouverneur Général de la Sibérie, homme d'une haute culture, dévoué au service de l'Etat et père du futur décembriste P. I. Pestel. I. B. Pestel avait remarqué à Irkoutsk un fonctionnaire exilé, M. M. Hedenstrom, très instruit des questions de géographie et qui s'intéressait aux problèmes scientifiques posés particulièrement, par la découverte des nouvelles terres de Sibérie septentrionale, et il lui confia la direction de cette expédition.

Matvei Matveievitch Hedenstrom

Matvei Matveievitch Hedenstrom, né en 1771, en Courlande, appartenait à une famille de petite noblesse de service *estlandaise**. Il commença des études supérieures à l'Université de Youriev (actuellement Tartu en Estonie) qu'il ne termina pas, puis entra au service des douanes maritimes de Riga. Ayant commis une indécatesse dans ses fonctions, il semble avoir été mêlé à une affaire de fraude, il fut exilé en Sibérie, à Irkoutsk, où le Gouverneur Général Pestel le remarqua. Après les expéditions dont il sera question plus loin et sa réhabilitation, il accéda au *tchin*** de Secrétaire de Gouvernement et occupa un poste correspondant à Irkoutsk. En 1819, il partit pour Saint-Pétersbourg où il publia un certain nombre de relations et d'ouvrages géographiques ayant pour thèmes ses voyages et ceux de ses compagnons dans l'Arctique sibérien, dont *Voyages de Hedenstrom sur l'Océan Glacial* (1822), *Description des rivages de la Mer Glaciale de l'embouchure de la Jana jusqu'à la Roche de Baranov* (1823) et *Fragments sur la Sibérie* (1830). Tous ces écrits furent très appréciés des milieux maritimes et scientifiques. Ils furent utilisés comme outils de travail par les navigateurs qui explorèrent par la suite les régions arctiques sibériennes. Il retourna volontairement en Sibérie et occupa les fonctions de Directeur des Postes à Tomsk où il mourut en 1845.

Rôle joué par la chasse aux morses et la recherche de l'ivoire

La recherche des fourrures ainsi que celle de l'ivoire des défenses de morses et de mammoths par les *Promyschliniki*, fut à l'origine de découvertes géographiques importantes. Il est à noter que l'ivoire de mammoth concurrençait alors fortement l'ivoire d'éléphant à Londres où il était expédié via la Chine et représentait une part importante du commerce de la Sibérie. La Russie était donc intéressée par l'élargissement de la sphère de débouchés de l'ivoire. La plupart de ces découvertes sont liées au nom de Jacov (Jacques) Sannikov qui, pendant de nombreuses années, s'était occupé de la recherche de l'ivoire sur les îles situées au nord du Sviatoï Noss. Il devint par la suite le principal collaborateur d'Hedenstrom.

Premières découvertes des Promyschliniki

En 1800, eurent lieu les premières découvertes. Revenant de la petite île de Liakhovski, Sannikov découvrit l'île Stolbovoï. Par la suite les *Promyschliniki* de Sibérie reconnurent l'île Kotielniy qui dans la correspondance officielle était désignée par le nom de "troisième île Liakhovski" mais ne parvenant pas à atteindre

*d'origine germano-scandinave mais russifiée[N.D.A.]

** Rang, grade [N.D.R.]

les rivages Nord et Ouest, ils émirent l'hypothèse que cette terre vaste et était peut-être un continent. Toutefois, en 1805, Sannikov atteignit les rivages orientaux de l'île Kotielniy et, continuant sa route vers l'Est, découvrit une grande terre sablonneuse appelée par la suite "*l'île Faddeievski*". En 1806, les *Promyschliniki* découvrirent l'île de Nouvelle Sibérie. Le 30 mars 1808, N. Belkov fit la découverte d'une autre île appelée au début *île de Jean Le Sauveteur*, puis par la suite *île Belkovski*.

Les premières informations, supposant que l'île Kotielniy ou troisième Liakhovsky, était en fait une grande terre s'étendant vers l'Est et reliée à l'Amérique, furent transmises par un assistant de l'Académie des Sciences, M. I. Adams, qui avait participé à l'ambassade extraordinaire de J. A. Golovine en Chine. Ce fut lui qui découvrit les restes d'un mammouth qu'il ramena par la suite à Saint-Pétersbourg. Adams fit des démarches qui n'aboutirent pas, pour organiser une expédition vers les îles Liakhovsky, en vue de préciser si ces îles étaient liées à l'Amérique ou si elles faisaient partie d'un continent. D'autre part, il espérait pouvoir atteindre à sec le Pôle Nord et s'assurer qu'il n'existait plus de mammouths vivants.

Ces îles sont situées sur le plateau continental, au Nord du 73° de latitude Nord mais séparées du continent proprement dit par le détroit de Laptev. L'archipel est composé de trois groupes d'îles: Delong, Anjou et Liakhovski; sa superficie totale est de 36 000 km². Certaines îles de la Nouvelle Sibérie semblent avoir été habitées, du moins temporairement, par des Youkaguirs-Odouls et des Tchoukches. Ceux-ci formaient au début du XIX^{ème} siècle, des groupes disparates sur les terres situées le long du littoral de la Sibérie du Nord-Est.

La recherche du "*continent arctique*".

Un des premiers à avoir représenté le *continent septentrional* tel qu'il sera appelé souvent par les chercheurs du XIX^{ème} siècle, fut Mercator (1569). Ce continent occupait une énorme surface dans la zone polaire et était cloisonné par des fleuves. Le contour du "*continent*" était représenté dans la partie centrale de l'Océan Arctique par le contemporain de Mercator, A. Ortelius (1587). Les caractéristiques d'une terre de dimensions énormes figurent sur la carte d'Isaac Mass (1612). Au Nord de la Nouvelle Zemble, apparaît un rivage blanc d'une terre sans dénomination qui sort du cadre de la carte sur le méridien de l'estuaire de l'Ob et apparaît à nouveau en direction du Nord-Est, non loin de l'estuaire de l'Enissei.

S'il n'y avait eu la chaîne de découvertes faites par Cook, N. Vaguine, N. Liakhov, T. Sannikov et par d'autres trappeurs *promyschliniki* sibériens, la légende de la *Materia Zemlia* ou "*Nouvelle Terre*" ou "*Grande Terre du Nord*", quelle que fût sa dénomination, n'aurait pas subsisté pendant plus d'un siècle. Par conséquent,

la situation supposée de la *Materia Zemlia* obligea le gouvernement russe à en prouver l'existence effective, sans tenir compte des charges matérielles importantes que cela impliquait. Cette direction politique des recherches pénétra les objectifs de toutes les expéditions, du milieu du XVIIIème siècle à la fin du XIXème siècle, quand fut montée l'expédition de E. de Toll sur le yacht *Zaria*.

Organisation de l'expédition d'Hedenstrom

Le 21 septembre 1807, le ministre des Affaires Etrangères et du Commerce, N. P. Roumiantsev, fut informé de la communication de I. O. Pototsky, membre honoraire de l'Académie des Sciences, qui stipulait que : "*N. I. Adams avait présenté des notes très intéressantes concernant ces contrées septentrionales et qu'il avait ramené une supplique des chasseurs russes demandant l'autorisation d'explorer la troisième île de Liakhov que l'on considérait en Sibérie comme un continent*".

La découverte dans l'océan glacial septentrional d'îles boréales et éventuellement, de la *Materia Zemlia*, était considérée comme l'un des événements les plus importants de la vie de l'Etat russe pour l'année 1807, comme le faisait apparaître le rapport annuel adressé à Alexandre Ier. Roumiantsev était particulièrement intéressé par la nouvelle d'après laquelle avait été découverte une grande terre qui s'étendait sur 300 verstes (318 kms). Roumiantsev désirait explorer le plus rapidement possible les îles de la *Materia Zemlia*. Le dirigeant de la politique extérieure de la Russie avait toutes les raisons valables pour que son pays explore cette région et déclare son appartenance à l'Etat russe.

Pour Roumiantsev, il était évident que les intérêts de son pays et de l'Angleterre allaient inévitablement s'opposer dans les régions polaires du Nord-Est asiatique où, peu de temps auparavant, avait été constituée la Compagnie Russo-Américaine. Conformément à ses instructions ou avec son appui, des mesures avaient été prises dans cette partie du globe, pour affermir la position de la Russie. Une de ces mesures fut l'organisation de l'expédition d'Hedenstrom, justifiée par la politique menée par la Russie dans le Nord-Est. La constitution de la Compagnie Russo-Américaine, la création de la Compagnie de la Mer Blanche et l'envoi de l'expédition constituèrent un des éléments de la politique russe. Pour cela, Roumiantsev, occupé par ailleurs par la résolution de nombreux problèmes de politique extérieure, considérait qu'il était nécessaire de porter une attention particulière à la préparation de cette expédition. Aussi, par l'intermédiaire de Pestel, donna-il à Hedenstrom des instructions précises d'après lesquelles le voyageur devait s'efforcer par tous les moyens de parcourir les terres découvertes sinon en entier, du moins en grande partie. Il devait reconnaître si ces elles étaient

tous les aspects physiques, la faune et la végétation. Roumiantsev, sûr du fait que " l'expédition apporterait de nouvelles sources de connaissances au monde éclairé " décida de ne pas la restreindre en moyens financiers. Il la plaça sous l'autorité du Gouverneur Général de la Sibérie, Pestel. Les organisateurs eurent ainsi l'autorisation de dépenser autant d'argent que les circonstances l'exigeraient.

Pendant ce temps, une correspondance concernant les frais de l'expédition s'était établie entre St. Pétersbourg et Tobolsk. Hedenstrom arriva à Yakoutsk en provenance d'Irkoutsk et s'occupa des préparatifs. Les instructions destinées à Hedenstrom furent rédigées par le gouverneur civil d'Irkoutsk N.I. Treskine: elles enjoignaient au voyageur de partir d'Irkoutsk et, en passant par Verkhoïansk, de rejoindre Oust-Jansk, puis de là, de se diriger vers la terre qui avait été découverte à l'Est de l'île Kotielniy.

Les expéditions d'Hedenstrom

En novembre 1808, Hedenstrom quitta Yakoutsk après avoir expédié des vivres et des chevaux. Il arriva en février 1809 à Oust-Jansk où il rencontra les *Pro-myschliniki* qui avaient hiverné et parmi lesquels se trouvait J. Sannikov. En novembre 1809, Hedenstrom se rendit en traîneau de l'estuaire de la Jana jusqu'à l'île de Nouvelle Sibérie en passant par les îles Liakhovski et Faddeievski. Il décrit les deux cents kilomètres du rivage de Nouvelle Sibérie. Pendant l'hiver 1809-1810, il s'établit sur la flèche de Merkouchine (située sur le rivage sibérien au Sud-Est de l'île *Bolchoï Liakousky*). Au printemps de l'année 1810, il se dirigea en traîneau vers l'estuaire de l'Indighirka et de là sur la côte Est de l'île à laquelle il donna le nom de *Nouvelle Sibérie*.

Etant à la recherche de cette problématique *Materia Zemlia*, terre supposée être située à l'Est de la Nouvelle Sibérie, il entreprit un périple de quatre-vingts kilomètres à travers la banquise. Il fut arrêté par une grande étendue d'eau libre puis il se dirigea vers le Sud jusqu'à l'estuaire de la Kolyma. De là, il renouvela ses recherches en direction du Nord-Est à travers une étendue de cent-cinquante kilomètres de glace et fut arrêté à nouveau par la mer libre.

Hedenstrom organisa et dirigea trois expéditions dans le but de décrire les côtes boréales de la Sibérie et de vérifier l'existence de la mythique *Materia Zemlia*. L'intérêt de ces expéditions consistait dans la description de l'ensemble de la côte; elles devaient permettre de vérifier l'existence du passage Nord-Est. La dernière fut faite conjointement avec Sannikov pendant l'hiver 1811-1812. Elles eurent comme résultat la découverte et la description de l'archipel de Nouvelle Sibérie, de mettre en doute l'existence de la *Materia Zemlia* et d'une liaison terrestre entre la Sibérie et l'Amérique.

Conséquences des expéditions d'Hedenstrom

L'ensemble des dépenses engagées par les expéditions d'Hedenstrom et Sannikov atteignit la somme de 18.644 roubles et... 20 Kopeks! Grâce aux efforts d'Hedenstrom, Kojevine, Pchenistsyne et Sannikov, apparurent pour la première fois sur une carte géographique, les îles Stolovoi, Belkovsky, Nouvelle Sibérie, Kotielniy, Faddeievski ainsi que la Terre de Bunge. Pestel remarqua qu'Hedenstrom avait essayé de réaliser toutes les recherches qui étaient en son pouvoir, sans ménager sa santé dont le délabrement et l'épuisement devinrent inguérissables. Lui et son équipe, non seulement établirent la première carte de l'archipel de Nouvelle Sibérie, mais encore rassemblèrent les premières données concernant la nature, l'habitat ancien des Yougaguirs, l'hivernage des *Promyschliniki* inconnus, russes et yakoutes, qui y avaient séjourné.

Deux des trois terres vues par Sannikov en divers points de l'Océan Arctique furent portées sur la carte d'Hedenstrom. L'une, sous forme d'une grande terre ferme au rivage accidenté, était située au Nord-Ouest de l'île Kotielniy, l'autre était représentée sous forme d'îles montagneuses se prolongeant du méridien du rivage Est de l'île Faddeievski jusqu'au méridien du Cap Vissokii Mys, sur la Nouvelle Sibérie et appelée de son nom. En ce qui concerne la terre située au Nord-Est de la Nouvelle Sibérie, sur son emplacement supposé, il mit un signe qui représentait son importance approximative. C'est en cet endroit que furent, par la suite, découvertes les îles de Jokhov et de Vilkisky.

Tous les participants de l'expédition furent récompensés. Au début, Hedenstrom fut oublié. En janvier 1812, Pestel adressa à son intention, une cinquième requête d'amnistie avec demande d'élévation au *tchin* de Conseiller Titulaire appointé à 700 roubles par an, en rappelant qu'il avait fait preuve de qualités d'abnégation et avait effacé sa faute en accomplissant la tâche extrêmement difficile qui lui avait été confiée par le Gouvernement. En fin de compte, Alexandre Ier le gracia, autorisant même son retour au service officiel, l'élevant au *tchin* de Secrétaire du Gouvernement de Province avec un traitement de 500 roubles par an.

L'expédition d'Hedenstrom-Sannikov se terminait en une période très difficile pour la Russie: l'année 1812. Les dernières dispositions concernant cette expédition et sa liquidation furent prises par le Vice-Ministre des Affaires Étrangères A. N. Saltykov. C'est à lui que Pestel adressa les derniers compte-rendus et, dans celui du 18 février 1813, il est fait mention de "*l'accomplissement de l'expédition*".

L'expédition d'Hedenstrom-Sannikov est la plus importante et la plus considérable des voyages polaires du début du XIX^{ème} siècle (1801-1812). Elle représente l'anneau le plus marquant de la chaîne des recherches de la *Materia Zemlia* au Nord des rivages de la Sibérie, mais elle fut aussi à l'origine du doute qui naquit quant à l'existence de ce continent nordique. Ses résultats (cartes, comptes-rendus) servirent de documents de travail aux expéditions qui furent dirigées par la suite par P. F. Anjou, F. P. Wrangel et d'autres navigateurs.

L'après-Hedenstrom

La paix étant revenue en Europe, la Russie renoua avec son programme d'expéditions dans les mers glaciales et, en particulier, dans celles bordant les côtes de la Sibérie et de l'Alaska. Celles-ci furent confiées à la flotte impériale. Dans les années 20 du XIX^{ème} siècle, les plus importantes furent celles de Vassiliev qui étudia les rivages de l'Amérique russe et celles de Wrangel et Anjou, qui accrurent considérablement la connaissance de la Sibérie septentrionale. Ces dernières, dites *des Estuaires*, (1821-1824), -celle de la Kolyma, comme celle de la Jana, furent réalisées dans la continuité des voyages d'Hedenstrom, sur l'initiative du Gouvernement de Saint-Pétersbourg qui poursuivait toujours les mêmes objectifs, à savoir: l'affermissement de sa souveraineté tout le long des côtes arctiques, la reconnaissance du passage Nord-Est et la recherche de l'éventuel continent arctique.

Les recommandations du Ministre de la Marine De Traversay, en date du 10 novembre 1819, indiquaient " *que tous les moyens seront mis en oeuvre pour permettre la description de nouvelles terres situées au nord de la Jana et de la Kolyma* ". Ces recommandations furent reprises dans les instructions remises aux lieutenants Wrangel et Anjou, chargés de la réalisation de ces projets. Le Gouverneur Général de la Sibérie, Speransky, auquel fut confiée l'organisation de ces expéditions, était très sceptique quant à l'existence de la *Materia Zemlia* et considérait qu'Hedenstrom avait apporté une contribution suffisante à l'étude de la Nouvelle Sibérie. Il lui fut répondu que le gouvernement, avec l'assentiment d'Alexandre Ier, considérait qu'il était nécessaire de poursuivre l'exploration des terres qui seraient au Nord de l'archipel.

L'expédition de la Kolyma dirigée par Wrangel qui fut secondé par le *mitchman** F. F. Matiouchkine, dura de 1821 à 1824. Elle fut synchronisée et combinée avec celle d'Anjou qui commandait le détachement de la Jana (1821-1823). Wrangel décrivit le rivage de l'Arctique, de la Kolyma jusqu'au cap de Bolchoï Baranov. Il explora l'île Medveïe et, à la recherche du continent arctique, atteignit en passant sur la glace, le 77° 51 de latitude Nord et le 175° 27 de longitude Est. Il ne rencontra pas de nouvelles terres mais à la suite des récits des Tchouktches, il fut

persuadé, avec son équipe, de l'existence d'une terre se trouvant plus à l'Est et qui, découverte quarante ans plus tard, portera son nom. Sur la carte allemande de l'Arctique publiée à Gotha en 1881, seul figure le rivage sud de cette île, la partie nord se perdant dans la grande terre blanche inexplorée à l'époque. Dans sa recherche de la *Materia Zemlia*, l'expédition de la Kolyma explora une énorme superficie de la mer de la Sibérie orientale et des zones riveraines de la mer des Tchoukches.

F. P. Anjou (descendant de huguenots français émigrés après la révocation de l'Edit de Nantes) dirigea de son côté l'expédition de la Jana. Il décrivit et cartographia le rivage nord de la Sibérie, entre les fleuves Olionok et Indighirka. Il compléta les relevés d'Hedenstrom de l'archipel de la Nouvelle Sibérie, parcourut l'hiver, en traîneau à chiens, près de 10.000 kilomètres et l'été, à cheval ou en barque, près de 4.000 kilomètres. Il précisa le contour nord de l'île Kotielniy et découvrit la petite île de Fijurine.

Les deux expéditions des *estuaires* par les lieutenants Wrangel et Anjou, permirent de compléter les données obtenues par Hedenstrom, de prouver que la Sibérie septentrionale était bordée sur toute sa longueur par une surface maritime ininterrompue et de faire reculer vers le Nord, les contours de la *tache blanche* polaire mais cela, sans avoir découvert ce fameux continent! Elles apportèrent une contribution éminente à l'étude du magnétisme, des aurores boréales, de la glaciation dans les zones arctiques ainsi qu'à l'ethnographie de la Tchoukotka. Les découvertes scientifiques concernant le géomagnétisme furent reconnues et citées en exemple par Alexandre Humboldt.

Les rivages de la Sibérie septentrionale étant explorés à l'issue des expéditions d'Hedenstrom, de Wrangel et d'Anjou, les Russes s'efforcèrent de parachever dans le détail ces connaissances et lancèrent à cet effet un certain nombre d'explorations soit privées, telles que celles financées par le marchand Sidorov, soit gouvernementales ou initiées par l'Académie des Sciences ou d'autres institutions scientifiques russes, telle que la Société de Géographie. Ce fut le cas en particulier, de celle de Nordenskjöld, de nationalité suédoise, originaire de Helsingfors (en finnois Helsinki) en Finlande, commanditée par le Suédois Dickson et le Russe Sibiriakov, qui ouvrit la première fois après Dejnev, le passage Nord-Est (1878).

En 1900, l'Académie des Sciences arma le yacht à voile et vapeur *Zaria* sous le commandement du géologue De Toll, avec l'objectif de découvrir la *Terre de Sannikov* (*Materia Zemlia*), au nord de l'archipel de la Nouvelle Sibérie. Cette expédition démontra l'inexistence de cette terre mais, malheureusement, disparut au large de l'île de Benett.

**Mitchman*: Enseigne de Vaisseau de 2ème classe, cf. p. 69. [N.D.R.]

L'issue désastreuse de la guerre russo-japonaise de 1904-1905 démontra encore une fois l'importance pour la Russie du passage Nord-Est. A cet effet, les Russes construisirent un certain nombre de brise-glaces dont le *Taimyr* et le *Baigatch*, qui fut le premier à contourner l'île de Wrangel et à prouver que celle-ci ne s'étendait pas vers le Nord.

A l'initiative et sous la direction de l'Amiral S. O. Makarov, futur héros de guerre russo-japonaise qui fut à Port-Arthur en 1904, les Russes construisirent le premier brise-glace puissant le *Yermak*, lancé en 1898. Ce bâtiment resta en service en Union Soviétique jusqu'au lancement dans les années 60 des brise-glaces atomiques et fut utilisé sur la route de l'Océan Glacial. Il ne fut retiré du service qu'en 1963. En 1911, les Russes ouvrirent la route du Nord-Est par une navette régulière de fret entre Vladivostok et la Kolyma (dits *raids de la Kolyma*). Il faut citer également les expéditions de Roussanov et de Sedov qui périt en 1914.

Après la révolution d'Octobre, les Soviétiques entreprirent un certain nombre d'explorations qui eurent pour but, non pas la reconnaissance des côtes de Sibérie parfaitement connues alors, mais plutôt la compétition avec les puissances occidentales dans la maîtrise de la calotte arctique. Toutefois, en 1923, les Soviétiques renouvelèrent les raids de la Kolyma entre Vladivostok et la Kolyma. Il faut citer aussi le sauvetage par le *Krassin* d'une partie de l'équipage de l'expédition italienne en dirigeable de Nobile (1928). En 1937, l'expédition aérienne de Papanine atterrissait à proximité du pôle Nord qui devint un enjeu entre Américains et Soviétiques. Actuellement, les Russes possèdent 18 brise-glaces de plus de 10 000 chevaux et 300 cargos polaires dont plusieurs à propulsion nucléaire (parmi eux *l'Arktika* et le *Sibir*) qui sillonnent le passage Nord-Est. En 1958, le sous-marin *Nautilus* traversa l'Arctique en quelques heures, les sous-marins *Leninsky* et *Komsomolets* refirent le même chemin en 1962. Tous ces derniers faits confirment l'importance des îles de l'archipel de la Nouvelle Sibérie dont le rôle stratégique n'est plus à démontrer.

Le mythe de la *Materia Zemlia*, appelée aussi terre de Sannikov (du nom de celui qui avait cru l'apercevoir lors de l'expédition d'Hedenstrom) est resté vivace en Russie jusqu'à l'époque actuelle. La recherche de l'île déserte, inconnue, est l'un des thèmes fondamentaux de la littérature, des rêves et des désirs. L'île serait le refuge où la conscience et la volonté s'unissent pour échapper aux assauts de l'inconscient, c'est un lieu présumé de paix. Vladimir Obrouchev, géographe et géologue, spécialiste des zones polaires de la Sibérie (1863-1956), publia en 1926 un roman fantastique fondé sur des données scientifiques et sur des hypothèses non dénuées de vraisemblance. Ce roman jouit encore en ex-Union Soviétique d'une grande popularité.

Dans l'aventure de la découverte de l'Archipel de Nouvelle Sibérie, Hedenstrom et ses compagnons, en particulier Sannikov, jouèrent un rôle essentiel grâce à des qualités humaines de courage, d'abnégation et d'obstination qui n'eurent d'égale que leur compétence. Ce fut aussi, pour Hedenstrom, l'occasion de faire la preuve de sa valeur morale et scientifique, rachetant ainsi sa faute passée. Il fut le maillon indispensable de toute la chaîne des découvertes qui se poursuivirent du XVIIIème au XXème siècle. Tout en suivant à la lettre les instructions qui lui avaient été données par les autorités gouvernementales, il apporta toutes les initiatives nécessaires à la bonne fin de ces recherches.

Jusqu'à ce qu'elle ait été infirmée par les faits, l'hypothèse de l'existence d'une terre mystérieuse a été propice au développement de la passion scientifique, à des découvertes géographiques et anthropologiques propres à la zone polaire. C'est en cela que se confirme la valeur heuristique du mythe comme force mobilisatrice dans toute aventure humaine.

L'étude de l'Arctique, la recherche du passage Nord-Est, celle du continent nordique (*Materia Zemlia*), occupèrent l'esprit des gouvernements, des marins et des scientifiques ainsi que celui de nombreux explorateurs durant tout le XIXème siècle et une grande partie de la première moitié du XXème siècle. Le passage Nord-Est fut vaincu par Nordenskjöld en 1878, le pôle Nord atteint par Peary en 1909, quant à l'hypothèse de l'existence du continent arctique, elle était encore à l'ordre du jour du Congrès Mondial Polaire de Bruxelles en 1906 et ne fut définitivement enterrée que dans les années 1930-1933, à la suite des expéditions soviétiques aériennes et par brise-glace.

Il n'en reste pas moins vrai que cette terre, en fait imaginaire, mais dont l'existence était presque prouvée scientifiquement, fut à l'origine de nombreuses découvertes géographiques et servit de catalyseur à l'activité de personnages aussi dissemblables que les *Promyschliniki*, Hedenstrom, les savants officiers de marine, mais qui tous furent animés du même désir de ne pas laisser de taches blanches sur la carte du monde et plus particulièrement, sur celle de leur pays.

Bibliographie

*** *Les Découvreurs "PIERVOPROHODTSY"* Moscou, 1983. Editions Molodaïa Gvardaïa.

*** Dictionnaire Géographique Encyclopédique "*Ghéografitcheskii Entsiklopiéditcheskii Slovar*" M., 1983.

*** Encyclopédie Soviétique "*Soviétskaïa Entsiklopiédia*". Moscou, 1986.

*** *Géopolitique de l'URSS*. Hérodote. Edit. La Découverte, n°47, 4e T. 87.

*** *Les navigateurs russes "ROUSKIYE MORIEPLAVOTIELY"*, Moscou 1953, Editions du Ministère de la Défense. N. A. Bestoujev: *Géographie physique de l'URSS. "Fizitcheskaïa Ghéografiya SSSR"*. Moscou, 1987. Edit. Ecole Supérieure. Tome 2, partie asiatique.;-*Essai d'histoire de la flotte russe. "Opyt istorii rossiïskogo flota"*. Léningrad, 1961. Direction des Archives d'Etat de la Marine de Guerre.

P. Chaunu : *La civilisation de l'Europe des lumières*. Paris, 1971. Arthaud.;-*La civilisation de l'Europe classique*. Paris, 1971. Arthaud.

Michel Devèze : *L'Europe et le Monde à la fin du XIIIème siècle*. Paris 1970. Ed. A. Michel. "Evolution de l'Humanité".

Bertrand Imbert : *Le grand défi des pôles*. Paris, 1987. Découvertes, Gallimard.

Madariaga Isabel : *Histoire du libéralisme en Russie*. Paris, 1987. Fayard.

V. O. Klioutchevsky : *Oeuvres historiques*. Moscou, 1959. Littérature sociale et économique, réédition.

M. Laran, J. L. Van Regenmorter : *Russie-URSS 1870-1984*. Moscou, 1986.

Willy Ley : *Les pôles*. Adaptation française de P.-E. Victor. Le Monde Vivant, Life. 1963.

M. Mourre : *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*. Paris, 1978. Bordas.

V. M. Pasetsky : *Les découvertes et les explorations russes dans l'Arctique dans la première moitié du XIXème siècle. "Rousskiy otkrytiyè i issliedovaniyè v Artikiè. Pièrvaïa polovina XIXogo vièka"* Guidrometeoizdat (Ed. Comité d'Etat sur l'hydrométrie et la protection du milieu naturel) Léningrad, 1984.

P. Poniatowski : *Histoire de la Russie d'Amérique et de l'Alaska*. Paris 1958. Horizons de France.

A. Prechac : *Histoire de la Russie avant 1917*. Paris 1974. Bordas.

Nicholas Riasonovsky : *Histoire de la Russie*. Paris 1987. Robert-Laffont. Trad. de l'angl. A. Bérélovitch.

V. Semionov : *La conquête de la Sibérie du IXème au XIXème siècle*. Paris 1938. Payot.

DE LA FRANCE AUX FEROE : UN PARCOURS SEMÉ D'EMBUCHES

DANEMARK / FEROE / MUSIQUE

par Jean-Régis Mirbeau-Gauvin *

Ce titre, en forme d'énigme, nous est suggéré par la constatation que les noms de Charlemagne et de Roland voient leur pérennité assurée dans les ballades des Féroé, tandis que l'on hésite encore en France, lorsqu'il s'agit de nommer ce qui a trait aux Féroé.

On observera, sous bénéfice d'inventaire, qu'une semblable situation n'a rien d'étrange entre pays qui ne se connaissent pas, ou dont les relations sont épisodiques ou indirectes. Pour ce qui est des pays, qui sont voisins, l'hésitation prend les contours du substitut affecté, quand on emploie, par exemple, Lusitanie pour Portugal, ou Helvétie pour Suisse. On appréhende mal les Féroé brumeuses qui constituent pourtant, avec leurs *kvaedis*, le point d'arrivée des ballades qui, après être nées et s'être développées sur notre sol, au XI^{ème} siècle, ont parcouru l'Europe septentrionale, avant de s'accrocher à ces avant-derniers contreforts de la civilisation nordique¹.

Loin de disputer à l'envi des ressemblances et des dissemblances entre les modèles français et leurs descendants féroéens, on s'efforcera plutôt de poser quelques jalons sur un trajet semé d'embûches. Au demeurant, on observe que, sous l'effet du ressac, les Féroéens continuent de chanter les noms français, sans songer à la France, pendant que les Français, placés devant des cartes ou des images des Féroé, recourent à des termes variables pour les désigner.

I - Les ballades des Féroé, lointain miroir de la France

Avant de gagner les Féroé, les étapes danoises et norvégiennes éviteront les discordances entre l'approche historique et l'approche imaginative. Les raisons, qui ont permis aux ballades françaises d'être entraînées aussi loin, trouvent leur source essentielle dans les échanges culturels et religieux entre les pays du Nord et la France au Moyen Age. Quant à la direction prise par ce courant et à son importance, ils sont susceptibles d'interprétations diverses.

* Professeur à la Faculté de Droit de Poitiers.

L'une des manifestations les plus enrichissantes de ces échanges fut la présence, à Paris, d'étudiants danois, norvégiens et suédois. Ils y étaient accueillis dans des collèges, qui se rassemblaient sur les pentes de la Montagne Sainte-Geneviève. Ainsi: le collège de Dacie, fondé en 1275 rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, abritait-il *les Danois*, le collège d'Uppsala, rue Serpente, -le collège de Linköping, rue des Carmes, et le collège du diocèse de Skara, rue Saint-Jean-de-Beauvais, -*les Suédois*².

Durant leurs moments de loisirs, ces étudiants se rendaient dans des tavernes, qui portaient les noms évocateurs de *La Lune Rousse*, *Les Deux Epées* etc., où l'on buvait du vin du Portugal, du vin de Bourgogne et du vin du Poitou. Le passage de l'akvavit aux vins légers semble être en grande partie responsable du sens pris par le vocable *pojt* en danois³. En ce temps-là, les distractions étaient les chansons de caroles, ou ballades, très en vogue en France, à partir du début du XIème siècle. Ces chansons, accompagnées d'une danse - *ballare* - avaient, pour ces étudiants, les charmes de la plus grande nouveauté. Bien que la ballade n'eût pris la forme qu'on lui connaît actuellement, c'est-à-dire trois couplets ou plus, avec un refrain d'accompagnement, qu'avec Guillaume de Machaut, au XIVème siècle, elle se présentait déjà comme un genre entièrement autonome, en dépit des variations qui étaient sensibles de l'une à l'autre⁴.

A partir de 1100, l'engouement pour les ballades atteignit le Danemark et, de proche en proche, certaines régions de Norvège et de Suède⁵. Plutôt que de nous efforcer de suivre les étapes de leur diffusion, entreprise à la fois malaisée et arbitraire, on souscrira, pour nous servir de caution, au jugement de F. Mossé qui, après avoir emprunté plusieurs itinéraires, parvenait à la constatation suivante :

*" Si la France a fourni et lancé la mode, les thèmes, comme ceux des contes populaires, sont universels et il serait vain de vouloir chercher le point de départ de beaucoup d'entre eux "*⁶.

Assurément, une géographie des ballades pourrait s'ordonner autour des prétendus lieux de diffusion mais, - quelque attrayante qu'en soit l'idée, - elle risquerait de conduire le voyageur à l'errance dans le Skaggerak ou le Kattegat. Aussi bien est-il préférable de souligner les évolutions matériellement décelables en France et dans les pays nordiques, jusqu'aux Féroé.

Il paraît bien, qu'au début, la ballade était lyrique, à l'image de ses devancières françaises et écossaises⁷. Plus tard, elle devint épique, - et c'est là sa caractéristique nordique. Les comparatistes s'opposent quant à l'origine de cette profonde mutation. Certes, un éloignement trop grand favorise la dégénérescence ou l'altération des genres littéraires. Mais, si l'on s'en tient au seul constat des effets de l'acclimatation d'un milieu dans un autre, on s'aperçoit que les textes lyriques ont réellement

perdu de leur saveur d'origine à la suite des traductions et de leur séjour prolongé dans une atmosphère essentiellement épique, laissée en héritage par les anciens Nordiques. Toutes choses étant égales par ailleurs, on observe cette espèce de dérive dans le domaine juridique, avec la disparition progressive, en France, pendant le haut Moyen Age, du testament, conforme au droit romain, et son absorption par la technique multiforme du don.

Au fil des mutations subies par les ballades d'un pays à l'autre, - peut-être même provoquées, dès leur séjour en France, par des étrangers, - on a assisté au Danemark à l'apparition des *folkeviser*. La rencontre de la carole avec les thèmes français, allemands ou islandais a pu avoir lieu sur le sol nordique⁸ et, même après que le *folkeviser* eut acquis ses traits propres, on lui reconnaît une parenté indéniable avec la ballade française et l'épopée germanique⁹. S'intéresse-t-on à la réception de la ballade dans la société et on la voit passer du monde des seigneurs dans celui des paysans empruntant, tour à tour, aux vies de héros, aux légendes ou aux variations amoureuses avec une facilité déroutante. Transmises oralement, les ballades que l'on a pu recueillir aux Féroé sont au nombre de 234 et elles comptent près de 900 versions différentes.

Leur cheminement est parfois récent et précis : ainsi, les *trylleviser*, qui mettent en scène des personnages secondaires de la mythologie, tels *Elverskud* et *Elver-høj*, ont su inspirer à Goethe son *Erlkönig*¹⁰. Il est, la plupart du temps, ancien et général. A cet égard, le littoral de la mer du Nord offre, avec quelques ports écos-sais et norvégiens, quelques points d'ancrage de la culture française. Ainsi, en Norvège, la ville de Bergen devint, sous l'impulsion du roi Haakon, fils de Haakon (1217-1263), un brillant centre littéraire. On y connut bien les oeuvres françaises et allemandes et, dans un bel élan de traduction, les lettrés mirent à la portée du public les lais de Marie de France et les romans de la Table Ronde. Certes, les raffinements et les subtilités latines engendrèrent d'autres résonances en norrois, mais les thèmes qu'ils véhiculaient ouvrirent des horizons nouveaux à l'imagination. C'est d'abord de Bergen que les ballades s'envoleront vers les vallées de Norvège, où elles surent si bien s'acclimater qu'au XIX^{ème} siècle on les trouve encore vivaces dans le Telemark et dans l'Agder. Des Féroéens ont pu les y apprendre durant des siècles. Ensuite, la force de rayonnement des ballades sera si grande que des régions restées païennes, principalement par leur attachement aux symboles nordiques et aux idées panthéistes, garderont à Thor sa place aux côtés des hommes, pour les défendre contre les forces naturelles, comme pour prouver qu'une christianisation artificielle, voire brutale, ne détruit pas l'âme d'un peuple¹¹.

Des fjords de Norvège au rivages de l'Islande la progression à travers un rideau opaque ferait presque oublier l'escale aux Féroé. Pourtant, de tous les pays, qui réservèrent un accueil favorable à la ballade, en la purifiant de tout ce qui ne seyait pas à l'esprit nordique, c'est cet archipel qui occupe la première place, du

moins sur le plan de l'originalité et de la durée. En effet, les *kvaedis* féroéens sont l'un des plus beaux vestiges de la chanson épique, accompagnée d'une danse¹². Quoique ces îles eussent été colonisées, à partir du IX^{ème} siècle, par les Norvégiens, les relations qu'elles avaient établies, dès le VIII^{ème} siècle, avec l'Ecosse et l'Irlande, s'étaient maintenues à telles enseignes que " *de fait, jusqu'au XIII^{ème} siècle, les Féroé faisaient partie culturellement de l'Europe occidentale plutôt que de la Scandinavie* "13. Des ports d'Irlande ou d'Ecosse, les ballades françaises avaient beau jeu d'y parvenir. A l'heure actuelle, on constate l'appartenance de bien des Féroéens au type celtique et la place qu'ils réservent, pour les fêtes de la Saint Olav, le 29 juillet, aux musiciens et chanteurs des pays celtiques.

Longtemps après que les Féroé devinrent, vers 1035, un fief du roi Magnus le Bon, les Norvégiens poursuivirent leurs échanges avec les îles britanniques, où ils avaient séjourné pendant quelques années et où ils avaient trouvé qui sa femme, qui ses esclaves, avant de venir s'établir aux Féroé. S'y implanteront également les influences islandaises, à la faveur d'escales dans l'archipel¹⁴.

En dépit des décalages dus à la diversité de ces apports qui s'étaient dans le temps, les *kvaedis* féringiens formeront, au total, un ensemble si cohérent qu'on ne saurait les tenir pour des ballades de raccroc. Sur ce plan, ils se prêtent à la comparaison avec le fandango qui, originaire du plateau castillan ou des montagnes d'Aragon, a su s'implanter de façon à la fois réussie et durable au Pays basque, dont il est devenu la danse la plus populaire. Pour ce qui est de la gestation des ballades, on laissera une place à l'apport des traditions orales et une autre au génie littéraire, comme on l'a déjà fait pour les sagas¹⁵. A la veillée, on avait coutume de raconter des histoires, de lire des légendes et, fréquemment, ce qui a donné naissance à une saga en Islande a fait une ballade aux Féroé¹⁶. Ce genre littéraire s'y est si naturellement identifié à l'esprit des lieux qu'il a inspiré tous les écrivains de talent jusqu'en 1909, date à laquelle un premier roman vit le jour dans l'archipel, rompant par là l'uniformité du tableau.

Si les textes originaux français sont, pour la plupart d'entre eux, signés du nom de leur auteur, les caroles féroéennes portent, quant à elles, la marque de l'ano-nymat, et l'on a expliqué cette différence par leur passage de l'aristocratie et de la bourgeoisie dans le monde des paysans et des pêcheurs¹⁷. Bien qu'elles offrent au spectateur l'image des temps anciens, il semble hasardeux de les faire remonter à l'époque païenne et d'y voir la survivance d'une danse sacrificielle¹⁸. Tout concorde donc pour les faire dériver de la ballade du Moyen Age. La mélodie figure le contrepoint des passages brusques de la montagne à la mer, épousant toutes les nuances du bleu ou du vert, ou bien les alternances de couleurs, comme pour illustrer la théorie des couleurs de Goethe. Cherche-t-on à suivre l'une de ces scènes et l'on voit les participants provoquer une certaine tension par le rythme qu'ils adoptent, fréquemment après une période d'adaptation, ou bien le premier chanteur exceller à

alterner moments rapides et moments lents. De nos jours, la ronde féroéenne est encore familière aux habitants du village de Sumba, dans l'île de Sudhuroy, située au sud de l'archipel, à ceux de l'île de Nolsoy, qui fait face à la capitale Tórshavn, où les fêtes de la Saint Olav leur donnent l'occasion de la faire revivre.

II - La France, en quête d'une désignation des Féroé

L'emploi successif des adjectifs *féringien* et *féroéen*, pour désigner ce qui se rapporte à ces îles, n'est que l'une des expressions de la méconnaissance que l'on en a en France. Ces flottements dans l'usage traduisent la difficulté que l'on a eue, pendant longtemps, à les identifier, jointe à une absence de nécessité de s'accorder sur un vocable unique.

Les ballades des Féroé continuent de faire résonner, dans les brumes de l'Atlantique nord, des noms français auxquels la durée donne une forme essentiellement féringienne. Prolongeant cette étude en direction de l'étymologie, on constate que les incertitudes relatives à l'identité de l'île ne sont pas l'apanage des Français. En effet, des " îles lointaines ", on est passé aux " îles des moutons ", et c'est cette dernière étymologie qui prévaut à l'heure actuelle¹⁹. Pour si éloigné qu'il soit de nos côtes, l'archipel a cependant retenu l'attention de plus d'un navigateur, qui le décrit d'une manière sommaire, à la fin du XVIIIème siècle, ou au début du XXème siècle. Retenons la référence qui leur est faite dans deux passages d'ouvrages de géographie.

Le premier rapporte que : " *la pêche de la baleine, le commerce de Groenland, de l'Islande, cessant d'être dans les fers des privilèges exclusifs, et le commerce des îles de Féroé retiré des mains du souverain, auraient acquis de l'activité* " ²⁰. Le second, un peu plus détaillé, nous montre que les : " *îles de Fero, qui sont entre l'Islande et les îles de Schetland, appartiennent aussi au roi de Dane-marck : elles sont sous le gouvernement de l'Islande. On en compte ordinairement douze : les principales sont Stromo, Ostro, Sando. Le terrain ne produit que de l'avoine et quelques pâturages. Le principal commerce de leurs habitants consiste en poissons secs. Ces îles n'ont que des villages et des hameaux* " ²¹. Quarante années plus tard, des habitudes et des coutumes des Féroé, présentées par X. Marmier²², on retiendra l'élevage du mouton, la chasse au dauphin et la chasse aux oiseaux.

Au XXème siècle, l'intérêt porté par les Français aux Féroé ne croît guère, et l'on ignore souvent où elles se cachent, ce qui n'a assurément rien de surprenant, si l'on songe aux erreurs commises, lorsqu'il s'agit de désigner, sur une carte de France, les îlots des Minquiers et des Grelets ou, sur une carte de l'Europe, les Hébrides et les Orcades. L'attention de la majorité des gens se concentrant sur le bassin méditerranéen, ce sont principalement les récits de Jean Charcot²³, les tra-

vau des géologues, des botanistes et des ornithologues, auxquels s'ajoutent quelques aquarelles et photographies, qui nous ont permis d'avoir accès à ces terres lointaines. Ainsi, on découvre une luminosité nouvelle, des montagnes qui complètent la palette du peintre avec leur vert noyé sous les pluies, mais rares sont ceux qui sont incités à aller au-delà d'une curiosité de bon aloi, tant cet archipel semble délaissé, si ce n'est par les intempéries.

Si les Shetland sont réputées pour leur laine, et si l'Islande réussit à associer d'une façon quasiment magique la glace et le feu, les Féroé ne cessent de se dérober aux regards, comme pour mieux préserver la vieille culture nordique, dont elles se sont instituées les gardiennes privilégiées, sauf à entrer en concurrence avec l'Islande. Longtemps fidèles à la religion païenne, elles furent ensuite si attachées au catholicisme que, lors de la Réforme, leurs prêtres préférèrent l'exil dans l'une de leurs îles, plutôt que d'abjurer leur foi. De nos jours, leur luthéranisme reste encore légèrement teinté de catholicisme.

Quittant ces témoignages parcellaires sur la vie dans l'archipel, pour observer avec quelle imprécision on identifie les Féroé, on se tournera d'emblée vers les navigateurs et les cartographes, qui évoquèrent " *l'isle de Frislande* " ²⁴, pour désigner cette zone de l'Atlantique, où l'on se souvenait avoir aperçu des terres. Après que l'on se fut affranchi de semblables confusions, et que l'on fut convenu de ne retenir que le terme de *Féroé*, d'autres difficultés surgirent. Les présenter revient à mettre en évidence les caprices de l'usages.

Pour ce qui est du nom de l'archipel, doit-on dire *Féroé* ou bien les *îles Féroé*? La réponse à cette question qu'apporte H. Labonne est tout à fait convaincante : " *la terminaison \ddot{o} signifiant îles* ", on doit dire les Féroé, pour ne pas faire pléonasmisme ²⁵. Dans bien des cas, on se garde d'éviter les pléonasmisme : ne dit-on pas le nom patronymique ? Pour appuyer la démonstration de H. Labonne, on citera le nom de ces îles en islandais moderne, *Faeryjar*, en féroéen, *Føroyar* (prononcé Feurjar), en danois, *Faerøerne* et en allemand, *die Färøer*. L'allemand écrit bien *die Färøer*, et non *die färöischen Inseln*. En français, on perçoit ces fluctuations dans l'usage de la fin du XVIIIème siècle à ... 1972, - et vraisemblablement au-delà. Les " *îles de Féroé* " ²⁶, cette poignée de récifs lancés dans l'Atlantique nord, par quelque main divine, - pour reprendre la belle image de H. Kunz ²⁷, ont été désignées sous les noms de *Fero*, *Farro*, *Farroar*, *Faeroë*, ou encore de *Farøer* ²⁸. Citons encore les *Féroé* ²⁹. Entre le texte de 1800, avec ses " *îles de Fero* " ³⁰, et celui de 1972, avec ses " *îles Faer(øe)* " ³¹, on a parfois l'impression que le français *Féroé* a été forgé inutilement ³².

En ce qui concerne l'adjectif correspondant, les dictionnaires retiennent *féroïen*, ce qui n'empêche pas l'usage de naviguer à l'estime entre *fèringien* ³³, *féroëien* ³⁴, *foeroïen* ³⁵, *fèroïgien* ³⁶, ou *féroéen* ³⁷, relevés au fil des lectures. Observer-ve-t-on autant d'adjectifs dissemblables dans d'autres langues? Certes, et l'allemand,

dont les dictionnaires mentionnent aujourd'hui *färöisch*³⁸, a longtemps laissé l'usage osciller entre *färöisch*, *förisch* et *färingisch*³⁹. L'adjectif correspondant étant dans l'archipel *föroyiskur* (prononcé feuriskour), doit-on adopter en français un adjectif, dont la ressemblance soit la plus grande possible avec le féroéen parlé, ou bien faut-il lui dessiner des contours franchement latins, à l'image de *vendéen* ? Cette seconde solution, qui a l'avantage d'intégrer facilement le nouvel adjectif dans le français et d'éviter les dissonances fâcheuses, amène à laisser notre plume écrire *féroéen*.

La traduction des noms de lieux, qui se faisait d'une façon systématique, - que l'on songe à Cologne, Trèves ou Brème, - est en recul actuellement et bien des ignorants parlent de Trier. Aussi bien les habitants des Féroé seront-ils les derniers à être visés par notre étude. Alors que les dictionnaires les désignent sous le nom de *Férolens*⁴⁰, d'aucuns recourent à celui de *Féringiens*⁴¹. Aucune confusion ne s'établit d'emblée dans notre esprit entre ce peuple et quelque autre peuple. Pourtant, si nous avons à nommer les habitants de l'île de Föhr, située en Allemagne, dans la Frise septentrionale, l'hésitation retrouverait ses droits entre *Foeringiens* et *Féringiens*. Il ne serait donc pas inutile de s'en tenir à *Féroéens*⁴².

Des relations indirectes entre la France et les Féroé au Moyen Age aux multiples façons de désigner l'archipel et ses habitants, on voit que les horizons du Septentrion laissent l'imagination se déployer d'une manière beaucoup plus libre que les ciels du Midi. Cette chose, bonne en soi, gagnerait à être quelque peu tempérée, quand elle engendre des discordances fréquentes dans l'emploi des mots et des qualificatifs, pour désigner le même objet. C'est là l'un des avatars de notre méconnaissance des Féroé.

NOTES

1 - Pour une approche de la situation des Féroé vis-à-vis du Danemark et également vis-à-vis de l'Europe, voir J-Régis MIRBEAU-GAUVIN, *Les Féroé, archipel en marge de l'Europe*, à paraître dans Cahiers du C.I.R.E.N. : Colloque sur Le sentiment européen dans les pays nordiques.

2 - L. MAURY, *Les étudiants scandinaves à Paris 11e-15e siècles*, dans *Annales de l'Université de Paris*, Année 9, 1934, p. 228.

3 - J-R MIRBEAU-GAUVIN, *L'écho du Poitou dans les pays nordiques au moyen âge*, dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, Poitiers 1986.

4 - Voir à ce sujet les références à la ballade dans P. BEC, *La Lyrique française au Moyen Âge (XII-XIIIe siècles)*, *Contribution à une typologie des genres poétiques médiévaux*, 2 vol., Paris 1977-78.

5 - P. VERRIER, *Les vers français. Formes primitives. Développement. Diffusion. Adaptation germaniques*. Paris 1932, Tome 3, ch. XXXVIII, p. 46. sq. *La Carole*; article *Folkeviser*, dans *Die Weltliteratur*, Bd. 1, p. 512.

6 - F. MOSSE, *Les ballades traditionnelles dans les littératures germaniques* *Essai de synthèse*, dans *Etudes germaniques*, T. 2, 1946, p. 152.

7 - O. HOLZAPFEL, *Skandinavische Volksballaden*, dans *Kindlers Literatur-Lexikon*, Bd. 10, Zürich 1973, p. 8782-84.

8 - K. SCHIER, *Die färöische Literatur*, dans *Kindlers...*, op. cit., Bd I, p. 251-255.

9 - L'édition complète est celle de S. GRUNDTVIG, *Danmarks gamle Folkeviser*, I-X et XI, I ff, København 1853-1865 et 1935 ff. A. HEUSLER, *Über die Balladendichtung des Spätmittelalters namentlich im skandinavischen Norden*, dans *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Bd. 10, 1922, p. 16-31.

10 - F. MOSSE, *Les ballades traditionnelles...*, op. cit., p. 148 ; il note également "Enfin, autre trait qui caractérise les ballades, elles sont essentiellement migratoires".

11 - K. LIESTØL, *Norske trollvisor og norrøne sogor*, Kristiania 1915, p. 57 ; du même *Folkevisor* dans *Nordisk Kultur*, IX-A, København 1931.

12 - L'édition est celle de S. GRUNDTVIG, *Føroya kvaði : Corpus Carminum Faeroensium*, Kbh 1941 ; H. THUREN, *Folkesangen paa Faerøerne*, Kbh 1908 ; E. KÖLBING, *Beiträge zur Kenntniss der färöischen Poesie*, dans *Germania*, 20, 1875, p. 385-402.

13 - H.E. KELLER, *Les conquêtes du roi Arthur en Thulé*, dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, Poitiers 1980, n° 1, p. 35.

14 - K. SCHIER, *Die färöische Literatur*, op. cit., p. 252-253.

15 - J-R MIRBEAU-GAUVIN, *Le godord islandais*, dans *Revue Historique de Droit Français et Etranger*, T. 60, p. 48, note 10 ; du même *Les avatars du godord islandais aux XIIème et XIIIème siècles*, à paraître dans *Inter-Nord*.

16 - E. KRENN, *Förische Literatur*, dans *Die Weltliteratur*, op. cit., Bd I, p. 518.

17 - H. THUREN, *Dans og Kvaddigtning paa Faerøerne*, Kbh 1901 ; R. LEIGHTON GREENE, article *Carol*, dans *Collier's Encyclopedia*, T. 5, p. 465 : donne des idées intéressantes sur les survivances actuelles des caroles du Moyen-Âge.

18 - E. KRENN, *Förische Literatur*, op. cit., p. 518.

19 - *Kulturhistorisk Leksikon for Nordisk Middelalder*, Bd. 5, København, 1960, article *Faerøsk sprog* : en féroécien, on nomme ces îles *Føroyar*, en danois, *Faerøerne*. Si la seconde partie de leur nom ne prête aucunement à discussion, il n'en va pas de même de la première. On l'a d'abord rattachée au celtique *fearann* - lointain, avant de le faire au norvégien occidental *faer* = brebis.

20 - *Histoire philosophique et politique. Des Etablissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes*. Tome quatrième. A Amsterdam. M. DCC. LXXLII. p. 410.

21 - *Géographie moderne*, par l'Abbé NICOLLE DE LACROIX, Revue par J-J BARBEAU DE LA BRUYERE, T. 11, 1800, A Riom et A Clermont, p. 53.

22 - X. MARMIER, extrait de *Lettres sur le Nord* (1840), dans *Le Magasin Pittoresque*, 1840, T. VIII, p. 297-99.

23 - J-B CHARCOT, *Voyage aux Iles Féroë*, Paris 1934 ; H. LABONNE, *L'Islande et l'Archipel des Faeroer*, Paris 1891.

24 - *L'Illustration*, n° 4235, 3 avril 1924, p. 408-411 ; J-B CHARCOT, *Une visite aux îles Féroë*, *L'Illustration*, n° 4679, 5 novembre 1932, p. 315-318 ; *Les Iles Féroë et l'Islande*, J-B CHARCOT, Aquarelles de L. MONTAGNE ; *L'Illustration*, n° 4821, 27 juillet 1935, p. 429-433 ; M. LARROUY, *Chez les pilotes du froid*, Aquarelles de M. LIBERT (un village des Féroë).

25 - H. LABONNE, article *Féroë* ou *Faeroër*, dans *La Grande Encyclopédie*, T. 17, 1887, p. 302-303.

26 - voir note 20.

27 - H. KUNZ, *Norwegen und Island. Mit Spitzbergen und Faerøer*. Olten u. Freiburg, 1981, p. 381.

28 - J-B CHARCOT, *Voyages aux Iles Féroë*, op. cit., p. 17 : on pourrait ajouter, aux réflexions précédentes sur l'étymologie des Féroé, la remarque suivante "en revanche il y pleut beaucoup et l'on pourrait presque dire que brume et Féroë sont synonymes".

29 - Ch. MARTINS, *Essai sur la végétation de l'archipel des Féroë, comparée à celle des Shetland et de l'Islande méridionale*, dans *Géographie physique*, T. II, p. 353-450, fait allusion aux Féroë et aux Féroïens.

30 - voir note 21

31 - *Norois - Revue géographique de l'Ouest et des Pays de l'Atlantique Nord*, T. XIX, 1972, p. 761-764, M. CABOURET, *Une remarquable monographie consacrée aux îles Faer(ø)é*.

32 - *Lexis-Larousse de la Langue Française, Féroïen*, enne, adj. et n. m. (v. 1900) se dit d'une langue parlée aux îles Féroé depuis leur colonisation par les Vikings norvégiens.

33 - *Le Monde* - Vendredi 25 Janvier 1985 - p. 19, Oslo - Grand Prix de littérature annuel du Conseil nordique "Pour la première fois cette année, un ouvrage en lapon et un autre en féroïen ont été présentés au jury, en plus des dix livres habituellement (deux par pays membre)..."

34 - F. MOSSE, *Les ballades traditionnelles...*, op. cit., p. 164 évoque des ballades féroïennes.

35 - H. LABONNE, *L'Islande et l'Archipel des Faerøer* op. cit., p. 333, cite les "montagnes féroïennes", avant de constater, p. 341, qu'elles "ont presque toutes la même facture".

36 - *La Saga des Féroïens*, trad. de l'isl. par J. RENAUD, Paris 1983 : on y lit, p. 123, "le colon féroïgien".

37 - *Encyclopaedia Universalis*, Article Scandinavie, T. 14, p. 703, R. BOYER recourt au qualificatif féroéen; *Islande - Renseignements pratiques à l'usage des touristes pour 1984* : la ligne Smyril féroéenne assure en été un service hebdomadaire... ; ... de nationalité danoise, féroéenne, firnoise.

38 - G. WAHRIG, *Deutsches Wörterbuch*, Bertelsmann Lexikon Verlag, 1972 : *färöisch (Adj) : die Inselgruppe Färøer betreffend, zu ihr gehörig, von ihr stammend*.

39 - K. SCHIER, article *Føroya kvaedhi*, dans *Kindlers Literatur-Lexikon*, Bd IV, col. 3590-93, écrit *die färöischen Tanzballaden et die Färinger* ; K. SCHIER, article *Tistráms tátur*, dans *Kindlers...*, op. cit., Bd X, écrit *die färöischen Tanzballaden* ; E. KRENN, article *Förische Literatur*, dans *Die Weltliteratur*, Bd I, Wien 1951, p. 517-20, recourt aux formules *in förischen Sagen et das förische Volk*.

40 - voir *La Saga des Féroïens*, note 35.

41 - G. BOOTS, *Íslenszk-Frónsk orðabók*, Reykjavík 1950 : *faereyskur* y est traduit par "des îles Féroé, féroïgien".

42 - *La langue féroéenne*, par A.C. EVENSEN, traduit du féroéen par A. GASTON-PEROT, dans *Bulletin de la Société pour la propagation des langues étrangères en France*, 1917, p. 118-125.